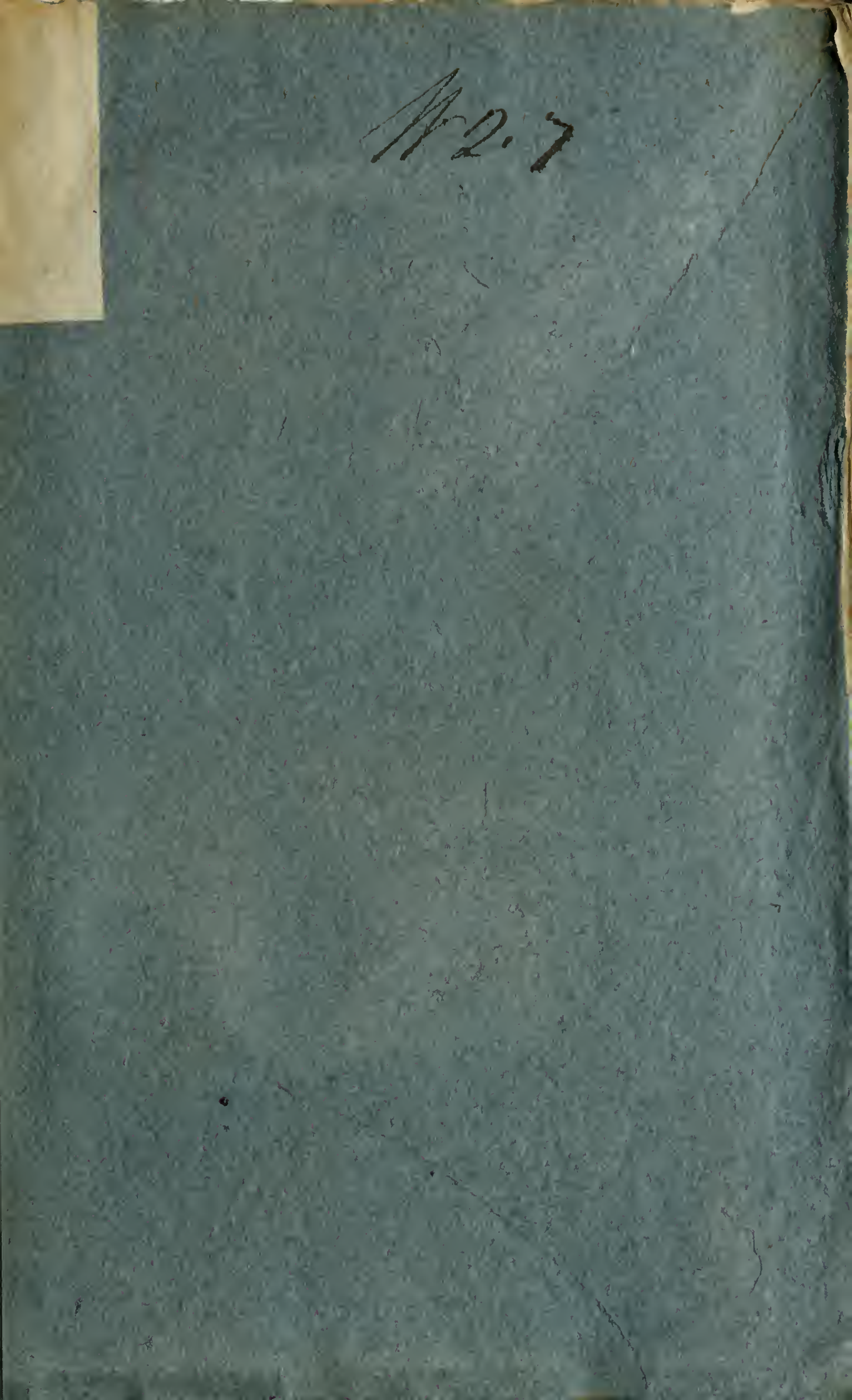

N° 27

QUESTIONS

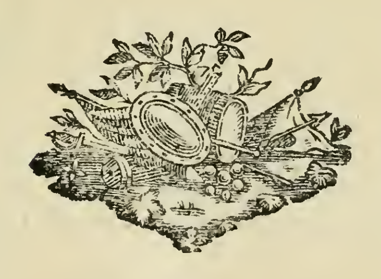
SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

SIXIEME PARTIE.



M. DCC. LXXI.



QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPEDIE.

F A B L E.



L eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribuë à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toûjours beſoin de déguiſer la vérité : on ne peut guères parler à un tyran qu'en paraboles, encor ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très bien auſſi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur

en faire ſans aucune autre vuë. Quoiqu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs qui ſont une peuplade toute nouvelle *a*) en comparaiſon de la Caldée & de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope* dès le tems des juges; c'eſt-à-dire mille deux cent trente-trois ans avant notre ère; ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante & dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il avait pluſieurs femmes*, & qu'il eut d'une ſervante un autre fils nommé *Abimélec.*

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante & neuf de ſes frères, ſelon la coutume; & les Juifs pleins de reſpect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le couronner roi ſous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs eſt peu connuë dans l'hiſtoire.

Joatham le plus jeune des frères, échappé ſeul au carnage, (comme il arrive toûjours dans les anciennes hiſtoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un

a) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un tems où le Canaan avait déja d'aſſez puiſſantes villes; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jé-

jour ſe choiſir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent ; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſſèrent d'abord à l'olivier ; & lui dirent, régne : l'olivier répondit ; Je ne quitterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit, qu'il aimait mieux ſes figues que l'embarras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin les arbres s'adreſſèrent au buiſſon ; le buiſſon répondit, *Je régnerai ſur vous, je vous offre mon ombre ; & ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & vous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable péche par le fonds ; parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon ; mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'eſtomac & des membres, qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cent ans, eſt ingénieuſe & ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt rapportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'éther ſur

rico & la ville des lettres, des archives, des écoles appellée *Cariath Sepher* ; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

le rivage de la mer ; *Vénus* nait de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès* : y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'ètre aimable, ſi elle marche ſans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient vîte & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçuë dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſiérement imitées par des peuples groſſiers ; témoins celles de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent par-

ler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage ; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable, ni utile, chez qui même le nom de *Géométrie* ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe ? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eſt celle de *Pſiché*. La plus plaiſante fut celle de la matrone d'Ephèſe.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, eſt condamnée à lui ſervir de guide.

Les fables attribuées à *Eſope* ſont toutes des emblêmes, des inſtructions aux faibles, pour ſe garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu ſavantes les ont adoptées. *La Fontaine* eſt celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingt qui ſont des chefs-d'œuvre de naïveté, de graces, de fineſſe, quelquefois même de poëſie ; c'eſt encore un des avantages du ſiécle de *Louis XIV* d'avoir produit un *La Fontaine*. Il a trouvé ſi bien le ſecret de ſe faire lire ſans preſque le chercher, qu'il a éu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui fesaient honneur à ce grand siécle; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encor excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du stile; fautes que *La Fontaine* aurait pu éviter, & que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'oust, foi d'animal, intérêt & principal*, & à qui la fourmi répond; *Vous chantiez, j'en suis fort aise; eh bien dansez maintenant.* Comme si les fourmis dansaient.

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit, *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.* Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la *race escarbote qui est en quartier d'hyver comme la marmote.*

C'était l'astrologue qui se laissa cheoir, & à qui on dit, *pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Cassini*, *Halley*, ont très bien lu au-dessus de leur tête; & le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très ridicule; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel: il consis-

tait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau.*

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière parce que cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre*, est une fable qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoyent point d'argent à un roi ; & un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il soufle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il soufle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très grande raison, & le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écrevisse qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, & la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a pas paru une fable agréable.

Le buisson & le canard en société avec une chauve-souris pour des marchandises, *ayant des comptoirs*, *des facteurs*, *des agens*, *payant le principal & les intérêts*, *& ayant des sergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiſſon qui ſort de ſon pays avec une chauve-ſouris pour aller trafiquer, eſt une de ces imaginations froides & hors de la nature que *La Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens, & des chats *vivant entre eux comme couſins, ſe brouillant pour un pot de potage*, ſemble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eſt encor pire; l'aigle lui dit, qu'elle n'a que faire de ſa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *La Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiſſes.*

Que ſignifie un milan préſenté par un oiſeleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ſes griffes?

Un ſinge qui avait épouſé une fille Pariſienne & qui la battait, eſt un très mauvais conte qu'on avait fait à *La Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pouraient ſans doute juſtifier *Boileau*: il ſe pouvait même que *La Fontaine* ne ſût pas diſtinguer ſes mauvaiſes fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appellait La Fontaine *un fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il eſt vrai qu'il n'avait qu'un ſtile, & qu'il écrivait un opéra de ce même ſtile dont il parlait de *Janot Lapin*, & de

Rominagrobis. Il dit dans l'opéra de *Daphné* ;

J'ai vu le tems qu'une jeune fillette,
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette :
Maintenant, maintenant les bergers ſont loups.
Je vous dis, je vous dis, filles gardez-vous.

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auſſi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui ſans vous étonner s'oſe défendre une heure.

Que vous êtes reprenante
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre juſtice au mérite ſingulier du bon homme ; c'eſt ainſi qu'il l'appellait ; & être enchanté avec tout le public du ſtile de ſes bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain ſublime, un homme d'un goût toûjours ſûr, un des premiers génies du grand ſiécle ; & c'eſt encor un défaut très remarquable dans lui de ne pas parler correctement ſa langue. Il eſt dans cette partie très inférieur à *Phèdre* ; mais c'eſt un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laiſſés : ils ſont en grand nom-

bre, ils ſont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière poſtérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent gueres qu'aux gens de lettres.

DE QUELQUES FANATIQUES QUI ONT VOULU PROSCRIRE LES ANCIENNES FABLES.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *janſéniſtes*, une petite ſecte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proſcrire les belles fables de l'antiquité, ſubſtituer *St. Proſper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus repréſenté *Iris* ſur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec ſon égide ; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des jéſuites & contre des proteſtans ; Mademoiſelle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jéruſalem à Port-royal ; le conſeiller *Carré de Montgeron* préſentant à *Louïs XV* le recueil des convulſions de St. Médard, & *St. Ovide* reſſuſcitant des petits garçons.

Aux yeux de ces ſages auſtères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduiſait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéïde.

Pluche à la fin de ſa fable du ciel intitulée *Hiſtoire*, fait une longue diſſertation pour

prouver qu'il eſt honteux d'avoir dans ſes tapiſſeries des figures priſes des métamorphoſes d'*Ovide ;* & que *Zéphire* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone* devraient être bannis des jardins de Verſailles. Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'oppoſer à ce mauvais goût, & il dit qu'elle ſeule eſt capable de rétablir les belles-lettres. *Hiſt. du ciel*, tom. 2. page 398.

Voici une petite apologie de la fable, que nous préſentons à notre cher lecteur pour le prémunir contre la mauvaiſe humeur de cet ennemi des beaux arts.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toûjours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers ;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toûjours verds,
C'eſt Atis aimé de Cibèle ;
La précoce Hyacinte eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le zéphire a peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoſes.

Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me préſente Andromède & Perſée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée;
Tout l'olympe eſt peuplé de héros amoureux;
Admirables tableaux! ſéduiſante magie!
Qu'Héſiode me plait dans ſa théologie!
Quand il me peint l'amour débrouillant le cahos,
S'élançant dans les airs & planant ſur les flots!
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc.
Vos reliques, vos ſcapulaires
Et la guimpe d'Urſule & la craſſe du froc;
Mettez la Fleur des ſaints à côté d'un Homère:
Il ment; mais en grand-homme; il ment, mais il fait plaire.
Sottement vous avez menti,
Par lui l'eſprit humain s'éclaire:
Et ſi l'on vous croyait, il ſerait abruti.
On chérira toûjours les erreurs de la Grèce,
Toûjours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrétiens à la meſſe,

Ils ſont payens à l'opéra.
L'almanach eſt payen ; nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des Dieux que Rome avait connus ;
C'eſt Mars & Jupiter, c'eſt Saturne & Vénus,
Qui préſident au tems, qui font nos deſtinées.
Ce mélange eſt impur, on a tort ; mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellegrin ;
Le matin catholique & le ſoir idolâtre,
Déjeunant de l'autel, & ſoupant du théâtre.

FACULTÉ.

TOutes les puiſſances du corps & de l'entendement ne ſont-elles pas des facultés, & qui pis eſt des facultés très ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont perſonne n'a découvert l'origine ?

Quand le préſident de la faculté de médecine dans le *Malade imaginaire*, demande à Thomas Diafoirus *quare opium facit dormire ?* Thomas répond très pertinemment, *quia eſt in eo virtus dormitiva quæ facit ſopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté ſoporative qui fait dormir. Les plus grands phyſiciens ne peuvent guères mieux dire.

Le ſincère chevalier de *Jaucourt* avoue à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former ſur

la cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas* plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article *Faculté* du grand dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aiſément que cette faculté excitée par les impreſſions que le ſenſorium vital tranſmet à la partie du ſenſorium commun, détermine l'influx alternatif du ſuc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient préciſément à la réponſe du jeune médecin Thomas, *quia eſt in eo virtus alternativa quæ facit alternare.* Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de ſe reſſouvenir du paſſé, celle d'uſer de ſes cinq ſens, toutes nos facultés en un mot, ne ſont-elles pas à la Diafoirus ?

Mais la penſée ! nous diſent les gens qui ſavent le ſecret ; la penſée, qui diſtingue l'homme du reſte des animaux !

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ.

Cet animal ſi ſaint, plein d'un eſprit ſublime.

Si ſaint qu'il vous plaira ; c'eſt ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond *quia eſt in eo virtus penſativa quæ facit penſare.* Perſonne ne ſaura jamais par quel myſtère il penſe.

Cette queſtion s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne ſais s'il n'y aurait pas dans cet abîme même une preuve de l'exiſtence de l'Etre ſuprême. Il y a un ſecret dans tous les premiers reſſorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de Saturne & par la voie lactée. Or comment ce ſecret ſans que perſonne le ſût ? il faut bien qu'il y ait un être qui ſoit au fait.

Des ſavans, pour éclairer notre ignorance, nous diſent qu'il faut faire des ſyſtêmes, qu'à la fin nous trouverons le ſecret. Mais nous avons tant cherché ſans rien trouver, qu'à la fin on ſe dégoûte. C'eſt la philoſophie pareſſeuſe, nous crient-ils ; non, c'eſt le repos raiſonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philoſophie pareſſeuſe vaut mieux que théologie turbulente ; & chimères métaphyſiques.

FANATISME.

SECTION PREMIÈRE.

SI cette expreſſion tient encor à ſon origine, ce n'eſt que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable, il ſignifiait *deſſervant* ou *bienfaicteur d'un temple.* Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trevoux, ont retrouvé des inſcriptions dans leſquelles des Romains conſidérables prenaient ce titre de *fanaticus.*

Dans la harangue de Cicéron *pro domo ſua*, il y a un paſſage où le mot *fanaticus* me parait difficile à expliquer. Le ſéditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir ſauvé la république; non-ſeulement avait pillé & démoli les maiſons de ce grand-homme. Mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans ſa maiſon de Rome, il en avait conſacré le terrain; & les prêtres y avaient bâti un temple à la liberté, ou plutôt à l'eſclavage dans lequel *Céſar*, *Pompée*, *Craſſus* & *Clodius* tenaient alors la république : tant la religion dans tous les tems a ſervi à perſécuter les grands-hommes.

Lorſqu'enfin dans un tems plus heureux *Cicéron* fut rappellé, il plaida devant le peu-ple

ple pour obtenir que le terrain de sa maison lui fût rendu, & qu'on la rebâtit aux frais du peuple Romain. Voici comme il s'exprime dans son plaidoyer contre *Clodius*.

Aspicite pontifices, aspicite hominem religiosum, monete eum modum esse religionis nimium, esse superstitiosum, non oportere; quid tibi necesse fuit anili superstitione homo fanatice sacrificium quod alienæ domi fieret inviserere?

Le mot *fanaticus* signifie-t-il en cette place, insensé fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique comme on l'entend aujourd'hui? ou bien signifie-t-il pieux, consécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples? ce mot est-il ici une injure ou une louange ironique? je n'en sais pas assez pour décider; mais je vais traduire.

„ Regardez, pontifes, regardez cet homme „ religieux, avertissez-le que la religion même „ a ses bornes, qu'il ne faut pas être si scru- „ puleux. Quel besoin vous consécrateur, „ vous fanatique, quel besoin avez-vous de „ recourir à des superstitions de vieille pour „ assister à un sacrifice qui se fesait dans une „ maison étrangère? "

Cicéron fait ici allusion aux mystères de la bonne déesse que *Clodius* avait profanés en se glissant déguisé en femme avec une vieille pour entrer dans la maison de *César*, & pour y coucher avec sa femme: c'est donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être ſoutenue dans tout ce paſſage. Il ſe ſert de termes honorables pour mieux faire ſentir la honte de *Clodius*. Il me parait donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de conſécrateur, de pieux, de zélé deſſervant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui ſe crurent inſpirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprête
Ont fait un étrange don,
Ne peut-on être prophête
Sans qu'on perde la raiſon ?

Le même dictionnaire de Trevoux dit que les anciennes chroniques de France appellent Clovis *fanatique & payen*. Le lecteur déſirerait qu'on nous eût déſigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Crapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par *fanatiſme* une folie religieuſe, ſombre & cruelle. C'eſt une maladie de l'eſprit qui ſe gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les aſſemblées & les diſcours. On s'échauffe rarement en liſant ;

car alors on peut avoir le ſens raſſis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ſes yeux ſont en feu, & ce feu ſe communique ; ſes tons, ſes geſtes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie : DIEU vous regarde, ſacrifiez ce qui n'eſt qu'humain ; combattez les combats du ſeigneur : & on va combattre.

Le fanatiſme eſt à l'entouſiaſme du ſuperſtitieux ce que le tranſport eſt à la fiévre.

Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un fanatique novice qui donne de grandes eſpérances ; il poura bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz* qui n'était encor qu'entouſiaſte luthérien, vivement convaincu que le pape eſt l'antechriſt, ayant le ſigne de la bête. *Barthelemi* encor plus vivement perſuadé que le pape eſt DIEU en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer ſon frère ; il l'aſſaſſine : voilà du parfait : & nous avons ailleurs rendu juſtice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins ſot. Les

aſſaſſins du duc *François de Guiſe*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, & du roi *Henri IV*, de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatiſme, eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la meſſe. *Caveirac*, *Guion*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jéſuite *Paulian* ne ſont que des fanatiques du coin de la rue, des miſérables à qui on ne prend pas garde. Mais un jour de St. Barthelemi, ils feraient de grandes choſes.

Il y a des fanatiques de ſang-froid ; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux & ces juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur, comme les *Cléments*, les *Châtels*, les *Ravaillacs*, les *Damiens*, il ſemble qu'ils pouraient écouter la raiſon.

Il n'eſt d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs

des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air soit purifié. Les loix & la religion ne suffisent pas contre la peste des ames : la religion loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'*Aod*, qui assassine le roi *Eglon* ; de *Judith*, qui coupe la tête d'*Holopherne* en couchant avec lui ; de *Samuel* qui hâche en morceaux le roi *Agag* ; du prêtre *Joad* qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux, &c. &c. &c. Ils ne voyent pas que ces exemples qui sont repectables dans l'antiquité, sont abominables dans le tems présent : ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix sont encor très impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit saint qui les pénètre, est au-dessus des loix, que leur entousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Je les ai vus les convulsionnaires ; je les ai

vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient, *il faut du ſang.* Ils ſont parvenus à faire aſſaſſiner leur roi par un laquais ; & ils ont fini par ne crier que contre les philoſophes.

Ce ſont preſque toûjours les fripons qui conduiſent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils reſſemblent à ce vieux de la montagne qui feſait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non-ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille ; & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre ſainte religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage ;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD *évêque de Sées.*

SECTION SECONDE.

Les fanatiques ne combattent pas toûjours les combats du Seigneur ; ils n'aſſaſſinent pas toûjours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encor plus de renards.

Quel tiſſu de fourberies, de calomnies, de larcins, tiſſu par les fanatiques de la cour de Rome, contre les fanatiques de la cour de *Calvin*, des jéſuites contre les janſéniſtes & *viciſſim !* & ſi vous remontez plus haut, l'hiſtoire eccléſiaſtique qui eſt l'école des vertus, eſt auſſi celle des ſcélérateſſes employées par toutes les ſectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau ſur les yeux, ſoit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adverſaires, égorger les habitans, les condamner aux ſupplices, ſoit quand il faut ſimplement tromper, s'enrichir & dominer ; le même fanatiſme les aveugle ; elles croient bien faire : tout fanatique eſt fripon en conſcience, comme il eſt meurtrier de bonne foi pour la bonne cauſe.

Liſez, ſi vous pouvez, les cinq ou ſix mille volumes de reproches que les janſéniſtes & les moliniſtes ſe ſont faits pendant cent ans ſur leurs friponneries ; & voyez ſi *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, eſt, à mon gré, celle d'un

petit évêque ; (on nous assure dans la rélation que c'était un évêque Biscayen. Nous trouverons bien un jour son nom & son évêché) son diocèse était partie en Biscaye & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan : il est très bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire universel.

Mr. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaises pensées, de mauvais sentimens dans le fond de son cœur, je ne sais quoi qui sentait l'hérésie. Il l'accusa même d'avoir dit en plaisantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biscaye, & qu'un honnête Maroquin pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre suprême qui est le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, seigneur suzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur suzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en basse Bretagne, ou en basse Normandie, selon le bon plaisir de sa majesté, afin qu'il n'infectât plus les Basques de ses mauvaises plaisanteries.

Le roi de France & son conseil se mo-

quèrent, comme de raiſon, de cet extravagant.

Notre paſteur Biſcayen ayant appris quelque tems après que ſa brebis Françaiſe était malade, défendit aux confeſſeurs du canton de la confeſſer, à moins qu'elle ne donnât un billet de confeſſion, par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout ſon cœur l'héréſie de *Mahomet*, & toute autre héréſie dans ce goût, comme le calviniſme & le janſéniſme, & qu'il penſait en tout comme lui évêque Biſcayen.

Les billets de confeſſion étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui ſon curé qui était un yvrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant ſe ſentait un extrême beſoin. Le curé eut peur, il adminiſtra mon homme, lequel après la cérémonie déclara hautement devant témoins, que le paſteur Biſcayen l'avait fauſſement accuſé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion muſulmane; qu'il était bon chrétien, & que le Biſcayen était un calomniateur. Il ſigna cet écrit pardevant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, & le repós de la bonne conſcience le guérit bientôt entiérement.

Le petit Biſcayen outré qu'un vieux mori-

bond ſe fût moqué de lui, réſolut de s'en venger; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en ſon patois au bout de quinze jours, une prétendue profeſſion de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit ſigner par le curé & par trois ou quatre payſans qui n'avaient point aſſiſté à la cérémonie. Enſuite on fit contrôler cet acte de fauſſaire, comme ſi ce contrôle l'avait rendu autentique.

Un acte non ſigné par la partie ſeule intéreſſée, un acte ſigné par des inconnus quinze jours après l'événement, un acte déſavoué par les témoins véritables, était viſiblement un crime de faux; & comme il s'agiſſait de matière de foi, ce crime menait viſiblement le curé avec ſes faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit ſeigneur châtelain qui était goguenard & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces miſérables: il ne voulut point les traduire devant la juſtice humaine, & ſe contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il ſerait mort il ſe donnerait le plaiſir de faire imprimer toute cette manœuvre de ſon Biſcayen avec les preuves, pour amuſer le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour inſtruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'*univers*, qui s'imaginent rendre l'*univers* attentif, qui croient l'univers

occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de perſonnes dans l'univers entier. Revenons au fanatiſme.

C'eſt cette rage de proſélitiſme, cette fureur d'amener les autres à boire de ſon vin, qui amena le jéſuite *Caſtel* & le jéſuite *Routh* auprès du célèbre *Monteſquieu* lorſqu'il ſe mourait. Ces deux énergumènes voulaient ſe vanter de lui avoir perſuadé les mérites de l'attrition & de la grace ſuffiſante. Nous l'avons converti, diſaient-ils; c'était dans le fond une bonne ame; il aimait fort la compagnie de Jeſus. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens là on a toûjours l'eſprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatiſme de convertiſſeur eſt ſi fort, que le moine le plus débauché quitterait ſa maîtreſſe pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poiſſon* cordelier à Paris, qui ruina ſon couvent pour payer ſes filles de joie, & qui fut enfermé pour ſes mœurs dépravées. C'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertiſſeurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Verſailles *Fantin*. Cette liſte pourait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines

perſonnes conſtituées en certaines places. Vous ſavez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de ſon père ; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU ſeulement en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques ; comme les pélerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de viſages triſtes* ſur leur chemin.

SECTION TROISIÉME.

Ludlow, entouſiaſte de la liberté plutôt que fanatique de religion ; ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toûjours battues par les troupes du roi dans le commencement de la guerre civile ; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du tems de la Fronde contre le grand *Condé* ; *Cromwell* dit au général *Fairfax*, comment voulez-vous que des porte-faix de Londre, & des garçons de boutique indiſciplinés réſiſtent à une nobleſſe animée par le fantôme de l'honneur ? préſentons-leur un plus grand fantôme, le fanatiſme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, perſuadons à nos gens qu'ils ſont la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il compoſa ſon régiment des frères rouges, de fous mélancoliques; il en fit des tigres obéiſſans. *Mahomet* n'avait pas été mieux ſervi par ſes ſoldats.

Mais pour inſpirer ce fanatiſme, il faut que l'eſprit du tems vous ſeconde. Un parlement de France eſſayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères; il n'ameuterait pas ſeulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire; mais ce n'eſt pas aſſez d'être fourbe & hardi, nous avons déja vu que tout dépend de venir au monde à propos.

FEMME.

PHYSIQUE ET MORALE.

En général elle eſt bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; ſon ſang eſt plus aqueux, ſa chair moins compacte, ſes cheveux plus longs, ſes membres plus arrondis, les bras moins muſculeux, la bouche plus petite, les feſſes plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères diſtinguent les femmes dans toute la

terre, chez toutes les eſpèces depuis la Laponie juſqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque dans ſon troiſiéme livre des *propos de table*, prétend que le vin ne les enyvre pas auſſi aiſément que les hommes ; & voici la raiſon qu'il apporte de ce qui n'eſt pas vrai. Je me ſers de la traduction d'*Amiot*.

„ Le tempérament des femmes eſt fort „ humide. Ce qui leur rend la charnure „ ainſi molle, liſſée & luiſante, avec leurs „ purgations menſtruelles. Quand donc le „ vin vient à tomber en une ſi grande humi- „ dité, alors ſe trouvant vaincu il perd ſa „ couleur & ſa force, & devient décoloré & „ éveux ; & en peut-on tirer quelque choſe „ des paroles mêmes d'*Ariſtote* : car il dit que „ ceux qui boivent à grands traits ſans repren- „ dre haleine, ce que les anciens appellaient „ *ammiſizein*, ne s'enyvrent pas ſi facilement, „ parce que le vin ne leur demeure guères „ dedans le corps ; ains étant preſſé & pouſſé „ à force, il paſſe tout outre à travers. Or „ le plus communément nous voyons que „ les femmes boivent ainſi, & ſi eſt vraiſſem- „ blable que leurs corps, à cauſe de la con- „ tinuelle attraction des humeurs qui ſe fait „ par contre bas pour leurs purgations menſ- „ truelles, eſt plein de pluſieurs conduits, „ & percé de pluſieurs tuiaux & échevaux

„ esquels le vin venant à tomber en sort
„ vitement & facilement sans se pouvoir atta-
„ cher aux parties nobles & principales, les-
„ quelles étant troublées, l'yvresse s'en en-
„ suit. "

Cette physique est tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'est-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'est ce qu'ont pu observer en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naissances & des morts. Il est à croire qu'il en est ainsi dans l'Asie & chez les négresses, les rouges, les cendrées comme chez les blanches. *Natura est semper sibi consona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Youtchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui passaient soixante & dix ans, *a*) on compta dans la seule province de Canton, parmi celles qui reçurent ces présens, 98220 femmes de soixante & dix ans passés, 48893 âgées de plus de quatre-vingt ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les causes finales disent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les

a) Lettre très instructive du jésuite *Constantin* au jésuite *Souciet*, dix-neuviéme recueil.

récompenſer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'eſt pas à croire que la nature donne des récompenſes; mais il eſt probable que le ſang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciſſent moins vite.

Aucun anatomiſte, aucun phyſicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles concoivent. *Sanchez* a eu beau aſſurer, *Mariam & ſpiritum ſanctum emiſiſſe ſemen in copulatione & ex ſemine amborum natum eſſe Jeſum.* Cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très ſavant, n'eſt adoptée aujourd'hui par aucun naturaliſte.

Les femmes ſont la ſeule eſpèce femelle qui répande du ſang tous les mois. On a voulu attribuer la même évacuation à quelques autres eſpèces, & ſurtout aux guenons; mais le fait ne s'eſt pas trouvé vrai.

Ces émiſſions périodiques de ſang qui les affaibliſſent toûjours pendant cette perte, les maladies qui naiſſent de la ſuppreſſion, les tems de groſſeſſe, la néceſſité d'alaiter les enfans & de veiller continuellement ſur eux, la délicateſſe de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il eſt vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les tems

tems & presque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui soutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples sont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le physique gouverne toûjours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup plus souples que les nôtres, ne pouvant guères travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison, & surtout du soin des enfans, menant une vie plus sédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai, que dans tous les pays policés il y a toûjours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une seule femme.

Montesquieu dans son *Esprit des loix*, en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ose dire*. Il cite *Plutarque* pour son garant.

L. 7 & 10. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déja indiqué cette bevue.

C'eſt une mépriſe qui n'eſt guères pardonnable qu'à un eſprit tel que *Monteſquieu*, toûjours entraîné par la rapidité de ſes idées, ſouvent incohérentes.

Plutarque dans ſon chapitre de l'*amour*, introduit pluſieurs interlocuteurs. Et lui-même, ſous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les diſcours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'eſt dans ce même dialogue qu'il va juſqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque choſe de divin. Il compare cet amour au ſoleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable avanture s'était paſſée ſous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque tems dans la maiſon de *Veſpaſien*. Cette héroïne apprenant que ſon mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma ſeule avec lui, le ſervit, le nourrit pendant pluſieurs années, en eut des enfans. Enfin étant priſe avec ſon mari & préſentée à *Veſpaſien* étonné de la grandeur de ſon courage, elle lui dit, *j'ai vécu plus heureuſe ſous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du ſoleil au faîte de la puiſſance.* Plutarque affirme donc préciſément le contraire de ce que *Monteſquieu* lui fait dire; il s'énonce même

en faveur des femmes avec un entoufiafme très touchant.

Il n'eft pas étonnant qu'en tout pays l'homme fe foit rendu le maître de la femme, tout étant fondé fur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de fupériorité par celle du corps & même de l'efprit.

On a vu des femmes très favantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrice.

L'efprit de fociété & d'agrément eft communément leur partage. Il femble généralement parlant qu'elles foient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles régnent dans prefque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Efpagne, à Naples, en Angleterre, dans plufieurs états du Nord, dans plufieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi falique*, les a exclues du royaume de France ; & ce n'eft pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fuffent incapables de gouverner, puis qu'on leur a prefque toûjours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que plufieurs femmes étaient dignes de régir

un royaume, & qu'il ajoutait, qu'il était toûjours à craindre qu'elles ne ſe laiſſaſſent ſubjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules.* Cependant *Iſabelle* en Caſtille, *Elizabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèſe* en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin.* Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une légiſlatrice auſſi reſpectée que le ſouverain de la Grèce, de l'Aſie mineure, de la Syrie & de l'Egypte, eſt peu eſtimé.

L'ignorance a prétendu longtems que les femmes ſont eſclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce ſont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toûjours ſur le mahométiſme. Les épouſes ne ſont point du tout eſclaves. Le ſura ou chapitre IV du Koran leur aſſigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite ſon frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entre elles les deux tiers de la ſucceſſion, & le reſte appartient aux parens du mort; ces parens en auront chacun la ſixiéme partie, & la mère du mort a auſſi un droit dans la ſucceſſion. Les épouſes ſont ſi peu eſclaves, qu'elles ont permiſſion de demander le divorce, qui leur eſt accordé quand leurs plaintes ſont jugées légitimes.

Il n'eſt pas permis aux muſulmans d'épouſer

leur belle-fœur, leur niéce, leur fœur de lait, leur belle-fille élevée fous la garde de leur femme. Il n'eft pas permis d'époufer les deux fœurs. En cela ils font bien plus févères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages, qu'ils pouraient faire gratis.

POLYGAMIE.

Mahomet a réduit le nombre illimité des époufes à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes felon leur condition, il n'y a que les plus grands feigneurs qui puiffent ufer d'un tel privilège. Ainfi la pluralité des femmes ne fait point aux états mufulmans le tort que nous leur reprochons fi fouvent, & ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hazard.

Les Juifs par un ancien ufage, établi felon leurs livres depuis *Lamech*, ont toûjours eu la liberté d'avoir à la fois plufieurs femmes. *David* en eut dix-huit; & c'eft depuis ce tems que les rabins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il foit dit que *Salomon* en eut jufqu'à fept cent.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des femmes; ils ne les croient pas dignes de cet avantage; mais l'argent toûjours plus fort

que la loi donne quelquefois en Orient & en Afrique aux Juifs qui ſont riches, la permiſſion que la loi leur refuſe.

On a rapporté ſérieuſement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *Céſar*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme ſenſé ne voit que c'eſt là un conte populaire & ridicule inventé pour rendre *Céſar* odieux ? Il reſſemble à cet autre conte qu'un ſénateur Romain avait propoſé en plein ſénat de donner permiſſion à *Céſar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait. De pareilles inepties deshonorent l'hiſtoire, & font tort à l'eſprit de ceux qui les croient. Il eſt triſte que *Monteſquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eſt pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, ſe diſant chrétien, épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa* ſa première femme, mère de l'empereur *Gratien.*

Dans la première race des rois Francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic* eurent pluſieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans ſon palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Oſtregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèſe*, & *Théodegile*. Il eſt difficile de concevoir comment l'ex-jéſuite

nommé *Nonotte* a pu , dans son ignorance, pousser la hardiesse jusqu'à nier ces faits, jusqu'à dire que les rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie , & jusqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités historiques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collège ? Des livres dans ce goût ne laissent pas de se vendre quelque tems dans les provinces où les jésuites ont encor un parti; ils séduisent quelques personnes peu instruites.

Le père *Daniel* plus savant & plus judicieux, avoue la polygamie des rois Francs sans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I;* il dit expressément que *Théodebert* épousa *Deuterie* quoiqu'il eût une autre femme nommée *Visigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita son oncle *Clotaire*, lequel épousa la veuve de *Clodomir* son frère , quoiqu'il eût déja trois femmes.

Tous les historiens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages souffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui ose dire en débitant de si énormes sottises, que c'est pour la défense de la religion, comme s'il s'agissait dans un point d'histoire de notre religion vénérable & sacrée que des calomniateurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures!

DE LA POLYGAMIE PERMISE PAR QUELQUES PAPES ET PAR QUELQUES RÉFORMATEURS.

L'abbé *Fleuri* auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*, rend plus de juſtice à la vérité dans tout ce qui concerne les loix & les uſages de l'égliſe. Il avoue que *Boniface* apôtre de la baſſe Allemagne, ayant conſulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour ſavoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit le 22 Novembre de la même année ces propres mots : *Si une femme eſt attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut ſe marier à une autre ; mais il doit donner à la femme malade les ſecours néceſſaires.* Cette déciſion paraît conforme à la raiſon & à la politique ; elle favoriſe la population qui eſt l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni ſelon la raiſon, ni ſelon la politique, ni ſelon la nature, c'eſt la loi qui porte qu'une femme ſéparée de corps & de biens de ſon mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il eſt évident que voilà une race perdue pour la peuplade ; & que ſi cet époux & cette épouſe ſéparés ont tout deux un tempérament indomptable, ils ſont néceſſairement expoſés & forcés à des péchés continuels

dont les légiſlateurs doivent être reſponſables devant DIEU, ſi....

Les décrétales des papes n'ont pas toûjours eu pour objet ce qui eſt convenable au bien des états & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la ſociété conjugale les garçons & les filles que leurs parens auront voués à l'égliſe dans leur plus tendre enfance. Cette loi ſemble auſſi barbare qu'injuſte; c'eſt anéantir à la fois des familles, c'eſt forcer la volonté des hommes avant qu'ils ayent une volonté, c'eſt rendre à jamais les enfans eſclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait, c'eſt détruire la liberté naturelle, c'eſt offenſer DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Heſſe, dans la communion luthérienne en 1539, eſt aſſez publique. J'ai connu un des ſouverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épouſé une luthérienne, eut permiſſion du pape de ſe marier à une catholique, & qui garda ſes deux femmes.

Il eſt public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épouſa deux femmes qui vécurent enſemble dans ſa maiſon avec une concorde ſingulière qui fit honneur à tous trois. Pluſieurs curieux ont

encor le petit livre que ce chancelier compoſa en faveur de la polygamie.

Il faut ſe défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les loix permettent aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Les hommes qui partout ont fait les loix, ſont nés avec trop d'amour-propre, ſont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaiſon de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle juriſprudence. Ce qui n'eſt pas conforme au train ordinaire de la nature eſt rarement vrai. Mais ce qui eſt fort ordinaire, ſurtout dans les anciens voyageurs, c'eſt d'avoir pris un abus pour une loi.

Liv. XVI. chap. V. L'auteur de l'*Eſprit des loix* prétend que ſur la côte de Malabar, dans la caſte des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir pluſieurs maris; il cite des auteurs ſuſpects, & ſurtout *Pirard.* On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été longtems témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel eſt l'eſprit vif qui ſache douter?

Liv. XVI. ch. X. *La lubricité des femmes*, dit-il, *eſt ſi grande à Patane, que les hommes ſont contraints de ſe faire certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.*

Le préſident de *Monteſquieu* n'alla jamais à

Patane. Mr. *Linguet* ne remarque-t-il pas très judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs ? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons pas séduire, jugeons par les choses & non par les noms.

PLURALITÉS DES FEMMES.

Il semble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les loix, surtout en Orient. C'est là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques, le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir & amuser plusieurs femmes, les a dans sa ménagerie, & leur commande despotiquement.

Ben-Aboul-Kiba dans son *Miroir des fidèles*, rapporte qu'un des visirs du grand *Soliman* tint ce discours à un agent du grand *Charles-Quint*.

„ Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une estime toute particulière, peux-„ tu bien me reprocher d'avoir quatre fem-„ mes selon nos saintes loix, tandis que tu „ vides douze quartaux par an, & que je ne „ bois pas un verre de vin ? Quel bien fais-tu „ au monde en passant plus d'heures à table „ que je n'en passe au lit ? Je peux donner „ quatre enfans chaque année pour le service

„ de mon auguſte maître ; à peine en peux-
„ tu fournir un. Et qu'eſt-ce que l'enfant
„ d'un yvrogne ? Sa cervelle ſera offuſ-
„ quée des vapeurs du vin qu'aura bu ſon
„ père. Que veux-tu d'ailleurs que je de-
„ vienne quand deux de mes femmes ſont en
„ couche ? ne faut-il pas que j'en ſerve deux
„ autres ainſi que ma loi me le commande ?
„ Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans
„ les derniers mois de la groſſeſſe de ton
„ unique femme, & pendant ſes couches &
„ pendant ſes maladies ? Il faut que tu reſtes
„ dans une oiſiveté honteuſe, ou que tu
„ cherches une autre femme. Te voilà néceſ-
„ ſairement entre deux péchés mortels qui
„ te feront tomber tout roide après ta mort
„ du pont-aigu au fond de l'enfer.

„ Je ſuppoſe que dans nos guerres contre
„ les chiens de chrétiens, nous perdions cent
„ mille ſoldats ; voilà près de cent mille filles
„ à pourvoir. N'eſt-ce pas aux riches à pren-
„ dre ſoin d'elles ? Malheur à tout muſul-
„ man aſſez tiéde pour ne pas donner retraite
„ chez lui à quatre jolies filles en qualité de
„ ſes légitimes épouſes, & pour ne les pas
„ traiter ſelon leurs mérites.

„ Comment ſont donc faits dans ton pays
„ la trompette du jour que tu appelles *coq*,
„ l'honnête belier prince des troupeaux, le
„ taureau ſouverain des vaches ? chacun d'eux

„ n'a-t-il pas ſon ſerrail ? Il te ſied bien,
„ vraiment de me reprocher mes quatre fem-
„ mes, tandis que notre grand prophête en a
„ eu dix-huit, *David* le juif autant ; & *Salo-*
„ *mon* le juif ſept cent de compte fait avec
„ trois cent concubines ! tu vois combien
„ je ſuis modeſte. Ceſſe de reprocher la gour-
„ mandiſe à un ſage, qui fait de ſi médiocres
„ repas. Je te permets de boire ; permets-
„ moi d'aimer. Tu changes de vins, ſouffre
„ que je change de femmes. Que chacun laiſ-
„ ſe vivre les autres à la mode de leur pays.
„ Ton chapeau n'eſt point fait pour donner
„ des loix à mon turban. Ta fraiſe & ton
„ petit manteau ne doivent point commander
„ à mon doliman. Achève de prendre ton caffé
„ avec moi & va-t-en careſſer ton Allemande,
„ puiſque tu es réduit à elle ſeule. "

RÉPONSE DE L'ALLEMAND.

„ Chien de muſulman, pour qui je con-
„ ſerve une vénération profonde, avant d'a-
„ chever mon caffé je veux confondre tes
„ propos. Qui poſſède quatre femmes poſſède
„ quatre harpies, toûjours prêtes à ſe calom-
„ nier, à ſe nuire, à ſe battre. Le logis eſt
„ l'antre de la diſcorde ; aucune d'elles ne
„ peut t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de
„ ta perſonne, & ne pourait tout au plus te
„ donner que le quart de ſon cœur. Aucune
„ ne peut te rendre la vie agréable, ce ſont

„ des prisonnières qui n'ayant jamais rien vu
„ n'ont rien à te dire ; elles ne connaissent
„ que toi, par conséquent tu les ennuies. Tu
„ es leur maître absolu, donc elles te haïssent.
„ Tu es obligé de les faire garder par un eu-
„ nuque qui leur donne le fouet quand elles
„ ont fait trop de bruit. Tu oses te comparer
„ à un coq ! mais jamais un coq n'a fait fouet-
„ ter ses poules par un chapon. Prends tes
„ exemples chez les animaux, ressemble-leur
„ tant que tu voudras. Moi je veux aimer
„ en homme ; je veux donner tout mon cœur
„ & qu'on me donne le sien. Je rendrai
„ compte de cet entretien ce soir à ma fem-
„ me ; & j'espère qu'elle en sera contente. A
„ l'égard du vin que tu me reproches, ap-
„ prends que s'il est mal d'en boire en Ara-
„ bie, c'est une habitude très louable en Al-
„ lemagne. Adieu. "

FERRARE.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare, n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos questions ; mais il en a un très grand avec la justice qui est plus nécessaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, surtout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'em-

pire ainſi que Parme & Plaiſance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *Céſar d'Eſt* à main armée en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Le duc *Alphonſe d'Eſt* premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Euſtochia*, dont il avait eu trois enfans avant ſon mariage, reconnus par lui ſolemnellement en face d'égliſe. Il ne manqua à cette reconnaiſſance aucune des formalités preſcrites par les loix. Son ſucceſſeur *Alphonſe d'Eſt* fut reconnu duc de Ferrare. Il épouſa *Julie d'Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *Céſar d'Eſt*, héritier inconteſtable de tous les biens de la maiſon, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 Octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, oſa prétexter que la grand'mère de *Céſar d'Eſt* n'était pas aſſez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raiſon eſt ridicule & ſcandaleuſe dans un évêque ; la ſeconde eſt inſoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe. Car ſi le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ſes autres états ; & s'il n'y avait point de vice dans ſa naiſ-

ſance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquiſition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fit pas valoir toutes les décrétales & toutes les déciſions des braves théologiens qui aſſurent que le pape *peut rendre juſte ce qui eſt injuſte.* En conſéquence il excommunia d'abord *Céſar d'Eſt*; & comme l'excommunication prive néceſſairement un homme de tous ſes biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir ſon héritage au nom de l'égliſe. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ſes finances épuiſées & ſes amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eſt que le roi de France *Henri IV* ſe crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'eſt ainſi que le bon roi *Louis XII*, moins excuſable, s'était deshonoré en s'uniſſant avec le monſtre *Alexandre VI* & ſon exécrable bâtard le duc *Borgia.* Il falut céder; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette floriſſante ville avec mille chevaux & cinq mille fantaſſins.

Il eſt bien triſte qu'un homme tel que *Henri IV* ait deſcendu à cette indignité qu'on appelle *politique.* Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainſi

ainſi trahi la juſtice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce tems Ferrare devint déſerte, ſon terroir inculte ſe couvrit de marais croupiſſans. Ce pays avait été ſous la maiſon d'*Eſt* un des plus beaux de l'Italie ; le peuple regretta toûjours ſes anciens maîtres. Il eſt vrai que le duc fut dédommagé. On lui donna la nomination à un évêché & à une cure ; & on lui fournit même quelques minots de ſel des magaſins de Cervia. Mais il n'eſt pas moins vrai que la maiſon de *Modène* a des droits inconteſtables & impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare, dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, ſuppoſons que cette ſcène ſe fût paſſée du tems où JESUS-CHRIST reſſuſcité apparaiſſait à ſes apôtres, & que *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des états de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander juſtice en Béthanie au ſeigneur JESUS ; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoye chercher ſur le champ *Simon*, & qui lui dit, *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on ſait comme ces clefs ſont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre ? Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu eſt dans le contenant, t'es-tú imaginé que les royaumes

d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient? Je t'ai déja défendu de dégaîner. Tu me parais un composé fort bizarre, tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies; sois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien, ni les oreilles de personne, de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIÈRE.

1°. JE propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel tems il faut semer des navets vers les Pyrénées & vers Dunkerke; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du bled, parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres; & non de celle des grains. Il en est du bled comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la saumure ou de

la lessive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres & de mauvais terroirs. Le seul moyen, peut-être, de rendre les bons encor meilleurs, de fertiliser les médiocres, & de tirer parti des mauvais, est que les seigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & surtout les mauvais, ne pouront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très peu de profit, & laissent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont prise.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vastes champs. Celui qui écrit ces réfléxions, a trouvé dans un très mauvais pays un vaste terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit; je pourais le cultiver à mon profit par le droit de deshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruières en pâturages, nous y engraisserons des bestiaux; ce petit canton sera plus riche & plus peuplé.

Il en est de même des marais qui étendent sur tant de contrées la stérilité & la mortalité. Il n'y a que les seigneurs qui puissent détruire ces ennemis du genre-humain. Et si ces marais sont trop vastes, le gouvernement seul est assez puissant pour faire

de telles entreprises ; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les seigneurs seuls seront longtems en état d'employer le semoir. Cet instrument est coûteux ; il faut souvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'est en état de le construire ; aucun colon ne s'en chargera ; & si vous lui en donnez un il épargnera trop la semence, & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet instrument employé à propos, doit épargner environ le tiers de la semence, & par conséquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il est donc très important de le rendre d'usage, & de longtems il n'y aura que les riches qui pouront s'en servir.

5°. Les seigneurs peuvent faire la dépense du van-cribleur, qui, quand il est bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de tems. En un mot, il est clair que si la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'est que les simples cultivateurs ne sont pas en état de faire les avances. La culture de la terre est une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleurisse que l'entrepreneur soit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes que quelques sophistes mettent à la mode, est une chimère pernicieuse. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne serait pas cultivée. Quiconque possède une

charrue, a besoin de deux valets & de plusieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres seront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les seigneurs soient sur les lieux.

7°. Il ne faut pas qu'un seigneur s'attende en faisant cultiver sa terre sous ses yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (Voyez *Agriculture.*)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien; il y gagnera, & l'état aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux & toutes les genisses pour être en état de payer le roi & son maître, le même seigneur fait élever ces genisses & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour; le tems affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'état que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes ; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre, que les autres peuvent aisément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du tems de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeuner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils se passaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, & beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce, & qui ne les paye que d'une partie du

revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13°. Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de maison un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants; c'est ce que le fermier n'est pas même en droit de faire; c'est ce que le seigneur ne fera que lorsqu'il gouvernera lui-même ses possessions.

14°. Lorsque les possesseurs des terres sur les frontières y résident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir; le pays se peuple insensiblement, il se forme des races d'hommes vigoureux. La plûpart des manufactures corrompent la taille des ouvriers; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient & produisent des générations robustes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la sobriété.

15°. On sait assez quelles sont les funestes

ſuites de l'oiſive intempérance attachée à ces jours qu'on croit conſacrés à la religion, & qui ne le ſont qu'aux cabarets. On ſait quelle ſupériorité le retranchement de ces jours dangereux a donné aux proteſtans ſur nous. Notre raiſon commence enfin à ſe développer au point de nous faire ſentir confuſément que l'oiſiveté & la débauche ne ſont pas ſi précieuſes devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais ſur les frontières, où beaucoup de nos domaines ſe trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop ſouvent, ſoit par contradiction, ſoit par une infame politique, que ces étrangers ſe plaiſent à nous accabler d'un fardeau que les plus ſages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aiſément nous délivrer de ce tres grand mal que ces étrangers nous font. Ils ſont en droit d'obliger nos colons à entendre une meſſe le jour de St. Roc; mais au fond, ils ne ſont pas en droit d'empêcher les ſujets du roi de cultiver après la meſſe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent ſavoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de ſon devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, & en obéïſſant le reſte du jour à la loi qu'il nous a impoſée de travailler.

16°. Plusieurs personnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, surtout les enfans des manœuvres ne sachent que cultiver, parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cent bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très commune; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme: il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre nécessaires.

17°. Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les bleds de sortir du royaume, c'est dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous sommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs & de perruquiers; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'étendre ou de resserrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton, à proposer des vues à ceux qui voyent & qui embrassent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverse, est un objet important. Le

gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques, qui sont à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très utiles pour les chemins de traverse ; mais ces ordres ne sont pas si bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ses denrées de son village au marché voisin en une heure de tems avec un cheval, y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier ; & ce peu de peine qu'il s'est épargnée, lui cause à la fin de très grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians est prodigieux ; &, malgré les loix, on laisse cette vermine se multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les seigneurs de retenir & faire travailler à un prix raisonnable, tous les mendians robustes, hommes & femmes qui mendieront sur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat est pernicieux. Je ne sais s'il ne serait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne serait pas marié à vingt-cinq ans. Je ne sais s'il ne serait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait sept enfans mâles, tant que

le père & les ſept enfans vivraient enſemble. Mr. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans ; mais ce cas arrive ſi rarement, que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes ſur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, ſur les améliorations, ſur les bleds, les légumes, les pâturages, les animaux domeſtiques, & ſur mille ſecrets preſque tous chimériques. Le meilleur ſecret eſt de veiller ſoi-même à ſon domaine.

SECTION SECONDE.

Pourquoi certaines terres ſont mal cultivées.

Je paſſai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adoſſée à des montagnes, & de l'autre par une vaſte étendue d'eau ſaine & claire qui nourrit d'excellens poiſſons. C'eſt le plus bel aſpect de la nature ; il termine les frontières de pluſieurs états ; la terre y eſt couverte de bétail, & elle le ferait de fleurs & de fruits toute l'année ſans les vents & les grêles qui déſolent ſouvent cette contrée délicieuſe & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maiſon bien bâtie, où demeuraient ſept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis, Vous cultivez ſans doute un héritage

fertile dans ce beau séjour ? Nous, monsieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi est celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieuës sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens ; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maison ; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuse famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin.* J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où se conserve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fisc ; des agens qui partageaient

avec les receveurs de ce fisc; des hommes revêtus d'offices de toute espèce, les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil, les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par-le-roi, il y en avait un assez grand nombre revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand sac qu'ils se fesaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin; & depuis plusieurs siécles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques spectres à demi-nuds qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés qu'eux un sol encor plus amaigri; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

FÊTES DES SAINTS.

LETTRE d'un ouvrier de Lyon, à Messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE ſuis ouvrier en ſoie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté inſenſiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq ſous. Ma femme qui travaille en paſſemens, en gagnerait quinze s'il lui était poſſible d'y donner tout ſon tems; mais comme les ſoins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis ſon profit à dix ſous, ce qui fait quarante-cinq ſous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cent quatre-vingt quatre jours profitables, qui à quarante-cinq ſous font ſix cent trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme eſt ſur le point d'accoucher du onziéme, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je ſuis marié. Ainſi je puis compter annuel-

lement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de batême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatriéme cinquante-ſept livres, & d'impoſition quatorze livres. Mon profit ſe trouve donc réduit à quatre cent trente-ſix livres, ou à vingt-cinq ſous trois deniers par jour, avec leſquels il faut ſe vêtir, ſe meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & ſix enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très peu, je vous en fais ma confeſſion, que je ne maudiſſe leur inſtitution. Elles ne peuvent avoir été inſtituées, diſais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier juſqu'à ma ſeconde, & voulait à toute force que je fuſſe moine, me feſant entrevoir dans cet état un aſyle aſſuré contre le beſoin; mais j'ai toûjours penſé que chaque homme doit ſon tribut à la ſociété, & que les moines ſont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus pareſſeux du collège, poſſéder les premières places chez les

prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je ſuis à la troiſiéme fète de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me ſuis fait avancer une ſemaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment paſſer la quatriéme fète? Ce n'eſt pas tout; j'en entrevois encor quatre autres dans la ſemaine prochaine. Grand DIEU! huit fètes dans quinze jours! eſt-ce vous qui l'ordonnez?

Il y a un an que l'on me fait eſpérer que les loyers vont diminuer par la ſuppreſſion d'une des maiſons des capucins & des cordeliers. Que de maiſons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon! les jacobins, les dames de St. Pierre &c. Pourquoi ne pas les écarter dans les fauxbourgs ſi on les juge néceſſaires? que d'habitans plus néceſſaires encor tiendraient leurs places!

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adreſſer à vous, Meſſeigneurs, qui avez été choiſis par le roi pour détruire des abus. Je ne ſuis pas le ſeul qui penſe ainſi; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume ſont réduits à la même néceſſité que moi? Il eſt viſible que chaque jour de fète coûte à l'état pluſieurs millions. Ces conſidérations vous porteront à prendre à cœur

les

les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement présentée, pourait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION SECONDE.

On connait assez les fêtes que *Jules César* & les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple Romain ; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel ; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup &c., n'ont pas été imitées par les seigneurs Hérules, Lombards ou Francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un Welche nommé *Cahusac*, n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit, *que le ballet de Cassandre fut donné à Louïs XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie ; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli.* Ce Louïs XIV,

né avec des attitudes & ce faſte de l'imagination du cardinal *Mazarin*, ſont dignes du beau ſtile qui eſt aujourd'hui à la mode. Notre *Cahuſac* finit par décrire une fète charmante, d'un genre neuf & élégant donnée à la reine *Marie Leczinska.* Cette fète finit par le diſcours ingénieux d'un Allemand yvre, qui dit, *Eſt-ce la peine de faire tant de dépenſe en bougie pour ne faire voir que de l'eau?* A quoi un Gaſcon répondit : *Eh ſandis, je meurs de faim; on vit donc de l'air à la cour des rois de France.*

Il eſt triſte d'avoir inſéré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des ſciences.

F E U.

LE feu eſt-il autre choſe qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe & qui nous brûle ?

La lumière n'eſt-elle pas toûjours du feu, quoi que le feu ne ſoit pas toûjours lumière; & *Boheraave* n'a-t-il pas raiſon ?

Le feu le plus pur tiré de nos matières combuſtibles, n'eſt-il pas toûjours groſſier, toûjours chargé des corps qu'il embraſe, & très différent du feu élémentaire ?

Comment le feu eſt-il répandu dans toute la nature dont il eſt l'ame?

Ignis ubique latet naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit renovat dividit unit alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reſte rien à nos yeux, quoi que rien ne ſe ſoit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toûjours en parlant des rayons de la lumière, *de natura radiorum, lucis utrum corpora ſint nec ne non diſputans ;* n'examinant point ſi les rayons de lumière ſont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre? en ce cas ce doute était inutile. Il eſt évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raiſon.

Le feu élémentaire eſt-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre? Si c'était un corps de cette eſpèce, ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tout ſens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progreſſion uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne ſe meut-elle en ligne courbe?

Le feu élémentaire ne pourait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous ſi peu connue, & d'autres propriétés de ſubſtances à nous entiérement inconnues ?

Ne pourait-il pas être un milieu entre la matière & des ſubſtances d'un autre genre ? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces ſubſtances ? Je ne dis pas que cela ſoit, mais je dis qu'il n'eſt point prouvé que cela ne puiſſe pas être.

J'avais eu autrefois un ſcrupule en voyant un point bleu & un point rouge ſur une toile blanche ; tout deux ſur une même ligne, tout deux à une égale diſtance de mes yeux, tout deux également expoſés à la lumière, tout deux me réfléchiſſant la même quantité de rayons, & feſant le même effet ſur les yeux de cinq cent mille hommes. Il faut néceſſairement que tous ces rayons ſe croiſent en venant à nous. Comment pouraient-ils cheminer ſans ſe croiſer ; & s'ils ſe croiſent comment puis-je voir ? Ma ſolution était qu'ils paſſaient les uns ſur les autres. On a adopté ma difficulté & ma ſolution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière* ; mais je ne ſuis point du tout content de ma ſolution. Car je ſuis toûjours en droit de ſuppoſer que les rayons ſe croiſent tous à moitié chemin ; que par conſéquent ils doivent tous ſe réfléchir, ou qu'ils ſont pénétrables. Je ſuis donc fondé à ſoupçonner que les rayons de lumiere ſe pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque choſe qui ne tient point du tout de la matière. Ce

ſoupçon m'effraye ; j'en conviens ; ce n'eſt pas ſans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui ſerait pénétrable. Mais auſſi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propoſe donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agiſſaient les uns ſur les autres, non-ſeulement ſans ſe toucher & ſans aucune émiſſion, mais à des diſtances effrayantes ; cependant cela s'eſt trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il eſt difficile aujourd'hui de croire que les rayons du ſoleil ſe pénètrent : mais que ſait-on ce qui arrivera ?

Quoi qu'il en ſoit, je ris de mon doute ; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhenſible pénétration pût être admiſe. La lumière a quelque choſe de ſi divin, qu'on ſerait tenté d'en faire un degré pour monter à des ſubſtances encor plus pures.

A mon ſecours *Empedocle*, à moi *Démocrite* ; venez admirer les merveilles de l'électricité ; voyez ſi ces étincelles qui traverſent mille corps en un clin d'œil ſont de la matière ordinaire ; jugez ſi le feu élémentaire ne fait

pas contracter le cœur, & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez ſi cet être n'eſt pas la ſource de toutes les ſenſations, & ſi cés ſenſations ne ſont pas l'unique origine de toutes nos chétives penſées, quoi que des pédans ignorans & inſolens ayent condamné cette propoſition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi ſi l'Etre ſuprême qui préſide à toute la nature, ne peut pas conſerver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons ſi précieux. *Igneus eſt ollis vigor & celeſtis origor.*

Diſſertation de *Le Cat* ſur le fluide des nerfs, page 36.

Le célèbre *Le Cat* appelle ce fluide vivifiant, *un être amphibie, affecté par ſon auteur d'une nuance ſupérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'annoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractériſe, & fait la ſource de toutes ſes propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *Le Cat*; j'en ſerais auſſi ſi j'oſais : mais il y a tant de ſots & tant de méchans que je n'oſe pas. Je ne puis que penſer tout bas à ma façon au mont Krapac. Les autres penſeront comme ils pouront, ſoit à Salamanque, ſoit à Bergame.

FICTION.

UNe fiction qui annonce des vérités intéressantes & neuves, n'eſt-elle pas une belle choſe ? n'aimez-vous pas le conte arabe du ſultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de tems pût paraître très long, & qui diſputait ſur la nature du tems avec ſon derviche ? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger ſeulement la tête un moment dans le baſſin où il ſe lavait. Auſſi-tôt le ſultan ſe trouve tranſporté dans un déſert affreux ; il eſt obligé de travailler pour gagner ſa vie. Il ſe marie, il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans ſon pays & dans ſon palais ; il y retrouve ſon derviche qui lui a fait ſouffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaiſe que quand il ſait que tout cela s'eſt paſſé dans l'inſtant qu'il s'eſt lavé le viſage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raiſon de la haine immortelle de Carthage contre Rome ; & Anchiſe, & celle qui développe dans l'Eliſée les grandes deſtinées de l'empire Romain.

Mais n'aimez-vous pas auſſi dans l'*Arioſte* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui eſt ſi charmante aux yeux de ſes amans, qui les enyvre de voluptés ſi raviſſantes, qui réunit tous les charmes & toutes les graces ? Quand elle eſt enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement eſt paſſé, ce n'eſt plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enſeignent rien, dont il ne réſulte rien, ſont-elles autre choſe que des menſonges ? & ſi elles ſont incohérentes, entaſſées ſans choix, comme il y en a tant, ſont-elles autre choſe que des rêves ?

Vous m'aſſurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très incohérentes, fort peu ingénieuſes, & aſſez abſurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde ſi ce ne ſont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas diſputer : mais voulez-vous être ſiflé de toute l'Europe, & enſuite oublié pour jamais ; donnez-nous des fictions ſemblables à celles que vous admirez.

FIGURE.

SI on veut s'inſtruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure.*

Figure de la terre par Mr. d'*Alembert*; ouvrage auſſi clair que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut ſavoir ſur cette matière.

Fgures de rhétorique par *Céſar Dumarſais*; inſtruction qui apprend à penſer & à écrire, & qui fait regretter comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne ſoient pas à portée de lire commodément des choſes ſi utiles. Ces tréſors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix exceſſif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente ſous.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la ſculpture; excellente leçon donnée par Mr. *Vatelet* à tous les artiſtes.

Figure: en phyſiologie; artiſte très ingénieux, par Mr. *d'Abbés de Caberoles.*

Figure: en arithmétique & en algèbre, par Mr. *Mallet.*

Figure: en logique, en métaphyſique & belles-lettres, par Mr. le chevalier de *Jaucourt*, homme au deſſus des philoſophes de

l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philoſophie, le travail infatigable à tous les avantages que pouvaient lui procurer ſa naiſſance, dans un pays où l'on préfère ces avantages à tout le reſte.

FIGURE, OU FORME DE LA TERRE.

Comment *Platon*, *Ariſtote*, *Eratoſthènes*, *Poſſidonius* & tous les géomètres de l'Aſie, de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la ſpéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes ſi longtems la terre plus longue que large d'un tiers, & que delà nous vinrent les degrés de longitude & de latitude; dénomination qui atteſte continuellement notre ancienne ignorance?

Le juſte reſpect pour la Bible qui nous enſeigne tant de vérités plus néceſſaires & plus ſublimes, fut la cauſe de cette erreur univerſelle parmi nous.

On avait trouvé dans le pſaume CIII, que DIEU a étendu le ciel ſur la terre comme une peau; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St. Athanaſe s'exprime avec autant de chaleur contre les bons aſtronomes que contre les partiſans d'Arius & d'Euſèbe. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares, qui parlant ſans preuve, oſent avancer que le ciel s'étend*

auſſi ſous la terre. Les péres regardaient la terre comme un grand vaiſſeau entouré d'eau, la proue était à l'orient & la pouppe à l'occident.

On voit encor dans *Coſmas* moine du quatriéme ſiécle, une eſpèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato évèque d'Avila ſur la fin du quinziéme ſiécle, déclare dans ſon commentaire ſur la Genèſe, que la foi chrétienne eſt ébranlée, pour peu qu'on croie la terre ronde.

Colombo, *Veſpuce* & *Magellan* ne craignirent point l'excommunication de ce ſavant évèque; & la terre reprit ſa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre; la terre paſſa pour une ſphère parfaite. Mais l'erreur de la ſphère parfaite était une mépriſe de philoſophes, & l'erreur d'une terre plate & longue était une ſottiſe d'idiots.

Dès qu'on commença à bien ſavoir que notre globe tourne ſur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela ſeul, qu'une forme véritablement ronde ne ſaurait lui appartenir. Non-ſeulement la force centrifuge élève conſidérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures; mais elles y ſont encor élevées d'environ vingt-cinq pieds deux fois par jour par les marées; il ſerait donc impoſſible que les terres

vers l'équateur ne fuſſent perpétuellement inondées ; or elles ne le ſont pas ; donc la région de l'équateur eſt beaucoup plus élevée à proportion que le reſte de la terre ; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On ſait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert* le père de tous les arts ; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations, trouva que le pendule de ſon horloge ne feſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fréquentes que dans la latitude de Paris, & qu'il falait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins, puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques ? On trouva d'abord qu'il falait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du

centre de la terre, il falait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion; on diſputa ſur l'expérience de *Richer*; on prétendit que nos pendules ne feſaient leurs vibrations moins promtes vers l'équateur, que parce que la chaleur allongeait ce métal; mais on vit, que la chaleur du plus brûlant été l'allonge d'une ligne ſur trente pieds de longueur; & il s'agiſſait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, ſur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, Meſſieurs *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule; il le falut toûjours raccourcir, quoique la chaleur fût très ſouvent moins grande ſous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés, vers Quito, ſur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à ſecondes d'environ deux lignes *a*).

a) Ceci était écrit en 1736.

A-peu-près au même tems, les académiciens, qui ont été mesurer un arc, du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut allonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris ; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au nord, le nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre est donc applatie vers les poles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la pesanteur devait être moins grande à l'équateur qu'aux régions polaires, & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde applati aux poles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près ; il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive, est partout la même. Il n'avait pas encor vu les découvertes de *Newton* ; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gra-

vité primitive ſous l'équateur. Plus les cercles, dans leſquels cette force centrifuge s'exerce, deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité : ainſi ſous le pole même, la force centrifuge qui eſt nulle, doit laiſſer à la gravité primitive toute ſon action. Mais ce principe d'une gravité toûjours égale, tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps tranſporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèſe cent fois moins qu'à un diamètre.

C'eſt donc par les loix de la gravitation combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été ſi ſûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas héſité d'avancer, que les expériences ſur la peſanteur étaient plus ſûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune meſure géographique.

Louis XIV avait ſignalé ſon règne par cette méridienne, qui traverſe la France ; l'illuſtre *Dominique Caſſini* l'avait commencée avec *Monſieur* ſon fils ; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'obſervatoire une ligne auſſi droite qu'on le pouvait, à travers les obſtacles preſque inſurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations

des inſtrumens oppoſaient ſans ceſſe à cette vaſte & délicate entrepriſe ; il avait donc en 1701 meſuré ſix degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'eſt-à-dire, vers le nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le midi ; cette meſure démentait & celle de *Norvood* & la nouvelle théorie de la terre applatie aux poles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le ſecrétaire de l'académie n'héſita point dans ſon hiſtoire de 1701 à dire que les meſures nouvelles priſes en France prouvaient que la terre eſt un ſphéroïde dont les poles ſont applatis. Les meſures de *Dominique Caſſini* entraînaient à la vérité une concluſion toute contraire ; mais comme la figure de la terre ne feſait pas encor en France une queſtion, perſonne ne releva pour lors cette concluſion fauſſe. Les degrés du méridien de Collioure à Paris paſſèrent pour exactement meſurés ; & le pole, qui par ces meſures devait néceſſairement être allongé, paſſa pour applati.

Un ingénieur nommé Mr. *des Roubais*, étonné de la concluſion, démontra que par les meſures priſes en France, la terre devait être un ſphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pole à l'autre, eſt plus long que l'équateur, & dont les poles ſont allon-

allongés *b*). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque tems après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, & la terre fut allongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerke; on trouva toûjours les degrés du méridien plus petits en allant vers le nord. On se trompa toûjours sur la figure de la terre, comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce tems-là, des mathématiciens, qui fesaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le nord que vers le midi. C'était encor une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encor en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre, que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. Mr. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de

b) Son mémoire est dans le Journal littéraire, *Sixiéme partie.*

mille trente-ſept toiſes, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèſe d'une terre ſphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court, qu'il n'eût été ſur un ſphéroïde à poles allongés.

Toutes ces fauſſes meſures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés, comme on avait voulu les trouver : elles renverſèrent pour un tems en France la démonſtration de *Newton* & d'*Huyghens*; & on ne douta pas, que les poles ne fuſſent d'une figure toute oppoſée à celle dont on les avait crus d'abord; on ne ſavait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres meſures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & meſſieurs *Caſſini*. Mais bientôt après on ne douta plus; car les mêmes aſtronomes qui revenaient du pole, examinèrent encor ce degré meſuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris; ils vérifièrent que ce degré eſt de cent vingt-trois toiſes plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ſes précautions, avait fait ſon degré de cent vingt-trois toiſes trop court, il était fort vraiſemblable, qu'on eût enſuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainſi la première erreur de *Picard*, qui ſervait de fondement aux meſures de la méridienne, ſervait auſſi d'excuſe aux

erreurs presque inévitables, que de très bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent au cap de Bonne-Espérance que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, & on soupçonna très raisonnablement, à mon avis, que la terre était bosselée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

Au reste, la différence de la sphère au sphéroïde ne donne point une circonférence plus grande ou plus petite : car un cercle changé en ovale n'augmente ni ne diminue de superficie.

Quant à la différence d'un axe à l'autre, elle n'est guères que de cinq de nos lieuës; différence immense pour ceux qui prennent parti, mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourait guères dans une carte faire appercevoir cette différence, ni aucun pilote savoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant, on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O

charlataniſme ! entrerez-vous juſques dans les degrés du méridien ?

FIGURÉ, EXPRIMÉ EN FIGURE.

On dit un *ballet figuré*, qui repréſente ou qu'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par l'arrangement des danſeurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre & la diſpoſition de l'original : *verité figurée* par une fable, par une parabole : l'*égliſe figurée* par la jeune épouſe du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babilone : *ſtile figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes.

L'imagination ardente, la paſſion, le déſir, ſouvent trompé, produiſent le ſtile figuré. Nous ne l'admettons point dans l'hiſtoire, car trop de métaphores nuiſent à la clarté ; elle nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtile. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre ; parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poëſie d'entouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtile. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé; encore moins dans la comédie, dont le ſtile doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtile figuré dans chaque genre. Balthazar Gratian dit, *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit, pour être enrégiſtrées à la douane de l'entendement.* C'eſt préciſément le ſtile d'*Arlequin.* Il dit à ſon maître, La *balle de vos commandemens* a rebondi ſur la raquette de mon obéïſſance. Avouons que c'eſt là ſouvent ce ſtile oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtile figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte en parlant de quelques philoſophes, les a appellés

D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour ſuperbes Encélades
Vont redoublant leurs folles eſcalades.

Vers d'une épitre de *Jean Batiſte Rouſſeau* à *Louis Racine* fils de *Jean Racine.*

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées

ambitieux redreſſés ſur leurs pieds ſur des montagnes d'argumens, continuent-ils des eſcalades ? Quelle image fauſſe & ridicule ! quelle platitude recherchée !

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cithère*, vous trouvez ces vers-ci :

De toutes parts, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moiſſons de cœurs ſur la terre jonchés,
Et des Dieux même à ſon char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans ſon ſerrail,
En ruminant comment il poura faire
Pour ramener la brebis au bercail.

Des moiſſons de cœurs jonchés ſur la terre comme de la grêle menue ; & parmi ces cœurs palpitans à terre des Dieux attachés au char de l'inconnue ; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans ſon ſerrail au ciel, comment il poura faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés ! tout cela forme une figure ſi fauſſe, ſi puérile à la fois & ſi groſſière, ſi incohérente, ſi dégoûtante, ſi extravagante, ſi platement exprimée, qu'on eſt étonné qu'un homme qui feſait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque choſe de ſi mauvais.

On eſt encor plus ſurpris que ce ſtile ap-

pellé *marotique* ait eu pendant quelque tems des approbateurs. Mais on ceſſe d'être ſurpris quand on lit les épitres en vers de cet auteur ; elles ſont preſque toutes hériſſées de ces figures peu naturelles & contraires les unes aux autres.

Il y a une épitre à *Marot* qui commence ainſi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épitre
Que vous écrit un humble nourriſſon
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon,
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.

Boileau avait dit dans ſon épitre à *Molière :*

Dans les combats d'eſprit ſavant maître d'eſcrime.

Du moins la figure était juſte. On s'eſcrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'eſcrimant. On n'eſt point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'eſcrime. On ne met point ſur un pupitre un écuſſon pour rimer à nourriſſon. Tout cela eſt imcompatible ; tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuſe eſt celle-ci.

Au demeurant aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,

Tel en un mot que la nature & l'art,
En moiſſonnant les remparts de ſon ame ;
Songèrent plus au foureau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maſſonnent les remparts d'une ame, ces remparts maſſonnés qui ſe trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard, ſont aſſurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire St. Germain aurait fait des vers plus raiſonnables. Mais quand ceux qui ſont un peu au fait ſe ſouviennent que ce ramas de ſottiſes fut écrit contre un des premiers hommes de la France par ſa naiſſance, par ſes places & par ſon génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait ſecouru de ſon crédit & de ſon argent, & qui avait beaucoup plus d'eſprit, d'éloquence & de ſcience que ſon détracteur, alors on eſt ſaiſi d'indignation contre le miſérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement ; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteſte cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fauſſe & non moins compoſée d'images, qui ſe détruiſent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire ſoufler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité ſur ſottiſe greffée.

Le lecteur ſent aſſez que la fatuité devenue un arbre greffé ſur l'arbre de la ſottiſe, ne peut être un ſouflet, & que la tète ne peut être un fourneau. Toutes ces contorſions d'un homme qui s'écarte ainſi du naturel, ne reſſemblent pas aſſurément à la marche décente, aiſée, & meſurée de *Boileau*. Ce n'eſt pas là l'art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus diſparates que cet autre paſſage du même poëte.

Oui, tout auteur qui veut ſans perdre haleine
Boire à longs traits aux ſources d'Hippocrène,
Doit s'impoſer l'indiſpenſable loi
De s'éprouver de deſcendre chez ſoi,
Et d'y chercher ces ſemences de flamme
Dont le vrai ſeul doit embraſer notre ame.
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut prétendre à cet eſſor divin.

Quoi! pour boire à longs traits il faut deſcendre dans ſoi, & y chercher le vrai des ſemences de feu, ſans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un eſſor? Quel monſtrueux aſſemblage! quel inconcevable galimatias!

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, & dire avec ſimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encor

que de figures; il les exprime fouvent avec élégance & fans fafte.

Prefque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs, font dans un ftile figuré. Toutes ces fentences font des métaphores, de courtes allégories; & c'eft là que le ftile figuré fait un très grand effet en ébranlant l'imagination & en fe gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que Pythagore dit, *Dans la tempête adorez l'écho*, pour fignifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attifez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les efprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui font dans le ftile figuré.

FIGURE EN THÉOLOGIE.

Il eft très certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été pouffées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtifanne *Rahab* à fa fenêtre pour avertir les efpions de *Jofué*, regardé par quelques pères de l'églife comme une figure du fang JESUS-CHRIST, ne foit un abus de l'efprit qui veut trouver du myftère à tout.

On ne peut nier que *St. Ambroife* dans fon livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très

mauvais uſage de ſon goût pour l'allégorie, en diſant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel ſortent les excrémens.

Tous les gens ſenſés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-ſalal-has-bas*, *prenez vîte les dépouilles*, ſont une figure de JESUS-CHRIST? Comment *Moïſe* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST ? Comment *Juda* qui lie ſon ânon à la vigne & qui lave ſon manteau dans le vin eſt-il auſſi une figure? Comment *Ruth* ſe gliſſant dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'égliſe ? Comment *Sara* & *Rachel* ſont-elles l'égliſe, & *Agar* & *Lia* la ſynagogue ? Comment les baiſers de la Sulamite ſur la bouche figurent-ils le mariage de l'égliſe ?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers tems plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus eſt parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* C'eſt un reſte de rabiniſme, un défaut dans lequel le ſavant *St. Jérôme* n'eſt jamais tombé ; cela reſſemble à l'explication des ſonges, à l'*oneiromancie.* Qu'une fille voye de l'eau bourbeuſe en rêvant, elle

ſera mal mariée; qu'elle voye de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée ſignifie *de l'argent*, &c.

Enfin, la poſtérité éclairée poura-t-elle le croire? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude ſérieuſe de l'intelligence des ſonges.

FIGURES SYMBOLIQUES.

Toutes les nations s'en ſont ſervies comme nous l'avons dit à l'article *Emblème*; mais qui a commencé? ſont ce les Egyptiens? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte eſt un pays tout nouveau, & qu'il a falu pluſieurs ſiécles pour préſerver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il eſt impoſſible que les Egyptiens ayent inventé les ſignes du Zodiaque, puiſque les figures qui déſignent les tems de nos ſemailles & de nos moiſſons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos bleds, leur terre eſt couverte d'eau; quand nous ſemons, ils voyent approcher le tems de recueillir. Ainſi le bœuf de notre Zodiaque, & la fille qui porte des épics, ne peuvent venir d'Egypte.

C'eſt une preuve évidente de la fauſſeté de ce paradoxe nouveau que les Chinois ſont une colonie égyptienne. Les caractères ne ſont point les mêmes, les Chinois marquent la

route du ſoléil par vingt-huit conſtellations; & les Egyptiens, d'après les Caldéens, en comptaient douze ainſi que nous.

Les figures qui déſignent les planètes, ſont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe; les ſignes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuſes faites dans les tems fabuleux, ont fait perdre un tems irréparable à une multitude prodigieuſe de ſavans, qui ſe ſont tous égarés dans leurs laborieuſes recherches, & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans ſon hiſtoire, ou plutôt dans ſa *Fable du ciel*, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y avait perſonne; que ſon fils *Menès* fut le plus grand des légiſlateurs, que *Thot* était ſon premier miniſtre.

Selon lui & ſelon ſes garants, ce *Thot* ou un autre inſtitua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris de joie *Io bacché*, ſi fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreu *Beke* qui ſignifie *ſanglots*, & cela dans un tems où

le peuple Hébreu n'exiſtait pas. Par cette explication, joie veut dire *triſteſſe*, & chanter ſignifie *pleurer*.

Les Iroquois ſont plus ſenſés ; ils ne s'informent point de ce qui ſe paſſa ſur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années ; ils vont à la chaſſe au-lieu de faire des ſyſtêmes.

Les mêmes auteurs aſſurent que les ſphinx dont l'Egypte était ornée, ſignifiaient la *ſurabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *ſpang* voulait dire *un excès ;* comme ſi la langue hébraïque, qui eſt en grande partie dérivée de la phénicienne, avait ſervi de leçon à l'Egypte. Et quel rapport d'un ſphinx à une abondance d'eau ? Les ſcoliaſtes futurs ſoutiendront un jour avec plus de vraiſemblance, que nos maſcarons qui ornent la clef des ceintres de nos fenêtres, ſont des emblèmes de nos maſcarades ; & que ces fantaiſies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maiſons décorées de maſcarons.

FIGURE, SENS FIGURÉ, ALLÉGORIQUE, MYSTIQUE, TROPOLOGIQUE, TYPIQUE, &c.

C'eſt ſouvent l'art de voir dans les livres toute autre choſe que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* faſſe périr ſon frère

Rémus, cela signifiera la mort du duc de Berry frère de *Louïs XI*. *Régulus* prisonnier à Carthage, ce sera *St. Louïs* captif à la Massoure.

On remarque très justement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plusieurs pères de l'église ont poussé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques; ils sont respectables jusques dans leurs écarts.

Si les saints pères ont quelquefois abusé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur saint zèle.

Ce qui peut les justifier encor, c'est l'antiquité de cet usage que nous avons vu pratiqué par les premiers philosophes. Il est vrai que les figures symboliques employées par les pères, sont dans un goût différent.

Par exemple, lorsque *St. Augustin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St. Matthieu* qui n'en rapporte que quarante & une; *Augustin* dit qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parce que *Jéconias* est la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéconias* étant ainsi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST qui est la *vraie pierre angulaire*.

Sermon XLI. article IX.

Article XXII. Le même ſaint, dans le même ſermon, dit que le nombre de quarante doit dominer; & il abandonne *Jéconias* & ſa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, ſignifie la vie; car dix ſont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le tems en comptant les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encor, il explique pourquoi *St. Luc* donne ſoixante & dix-ſept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſix juſqu'au patriarche *Abraham*, & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que ſelon le texte hébreu il n'y en aurait que ſoixante & ſeize; car la Bible hébraïque ne compte point un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible grecque appellée *des Septante.*

Voici ce que dit St. Auguſtin.

„ Le nombre de *ſoixante & dix-ſept* figure „ l'abolition de tous les péchés par le ba„ tême......... le nombre *dix* ſignifie juſ„ tice & béatitude réſultante de la créature, „ qui eſt ſept avec la Trinité qui fait trois. „ C'eſt par cette raiſon que les commande„ mens de DIEU ſont au nombre de dix. Le „ nombre *onze* ſignifie le péché, parce qu'il „ tranſgreſſe dix..... Ce nombre de ſoixante „ & dix-ſept eſt le produit de onze figures „ du péché multiplié par ſept & non pas „ par dix; car le nombre *ſept* eſt le ſymbole de

„ de la créature. *Trois* repréſentent l'ame
„ qui eſt quelque image de la Divinité, &
„ *quatre* repréſentent le corps à cauſe de ſes quatre qualités, &c. " Article XXIII.

On voit dans ces explications un reſte des myſtères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très longtems en vogue.

St. Auguſtin va plus loin ſur les dimenſions de la matière. La largeur, c'eſt la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres; la longueur, c'eſt la perſévérance. La hauteur, c'eſt l'eſpoir des récompenſes. Il pouſſe très loin cette allégorie; il l'applique à la croix & en tire de grandes conſéquences. Sermon LIII. article XIV.

L'uſage de ces figures avait paſſé des juifs aux chrétiens longtems avant *St. Auguſtin*. Ce n'eſt pas à nous de ſavoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut ſont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études, ne hazardera de telles figures ni dans la chaire, ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve ſeulement dans les *Métamorphoſes* d'*Ovide* des inductions ingénieuſes tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrra & *Deucalion* ont jetté des pierres

entre leurs jambes par derrière, des hommes en ſont nés. Ovide dit :

Inde genus durum ſumus experienſque laborum
Et documenta damus qua ſimus origine nati.

Formés par des caillous, ſoit fable ou vérité,
Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné*, & Daphné n'aime point Apollon ; c'eſt que l'amour a deux eſpèces de fléches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une fléche d'or, *Daphné* une de plomb.

Ecce ſagittifera promſit duo tela pharetra
Diverſorum operum ; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum eſt ; & Cuſpide fulget acuta
Quod fugat obtuſum eſt, & habet ſub arundine plumbum &c.

Fatal amour, tes traits ſont différens,
Les uns ſont d'or, ils ſont doux & perçans ;
Ils ſont qu'on aime ; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & ſévère.
O Dieu d'amour ! en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.

Toutes ces figures ſont ingénieuſes & ne trompent perſonne. Quand on dit que *Vénus* la déeſſe de la beauté, ne doit point marcher ſans les graces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout

le monde, ces allégories ſi naturelles avaient tant d'empire ſur les eſprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramaſſèrent les armes de la mythologie pour la détruire; mais ils ne purent s'en ſervir avec la même adreſſe; ils ne ſongèrent pas que l'auſtérité ſainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces reſſources, & qu'une main chrétienne aurait mal joué ſur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était ſi enraciné, qu'il n'y eut guères de prince, d'homme d'état, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des alluſions priſes de l'Ecriture ſainte. La flatterie & la ſatyre puiſèrent à l'envi dans la même ſource.

On diſait au pape Innocent III, *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croiſade ſanglante contre le comte de Toulouſe.

Lorſque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il ſe trouva qu'il était prédit dans la Genèſe, *Minimus cum patre noſtro.*

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour ſon texte, *Fuit homo miſſus à Deo cui nomen erat Joannes*; & cette alluſion était fort belle ſi les autres étaient ridicules.

Enfin, ce fut un uſage ſi conſtant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais man-

qué de ſe ſervir, de prendre une allégorie pour ſon texte. Une des plus heureuſes eſt le texte de l'oraiſon funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant ſa ſœur qui paſſait pour un modèle de vertu; *Dic quia ſoror mea es ut mihi bene eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma ſœur, afin que je ſois bien traité à cauſe de vous.

Il ne faut pas être ſurpris ſi les cordeliers pouſſèrent trop loin ces figures en faveur de St. François d'Aſſiſe dans le fameux & très peu connu livre des *Conformités de St. François d'Aſſiſe avec* JESUS-CHRIST. On y voit ſoixante & quatre prédictions de l'avénement de *St. François*, tant dans l'ancien Teſtament que dans le nouveau; & chaque prédiction contient trois figures qui ſignifient la fondation des cordeliers. Ainſi ces pères ſe trouvent prédits cent quatre-vingt douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* juſqu'à *St. Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Aſſiſe.* Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les ſermons de *François* aux quadrupèdes, aux poiſſons & aux oiſeaux, ſes ébats avec ſa femme de neige, ſes paſſe-tems avec le diable, ſes avantures avec frère *Elie* & frère *Pacifique.*

On a condamné ces pieuſes rêveries qui allaient juſqu'au blaſphême. Mais l'ordre de

St. François n'en a point pâti ; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les ſiécles de barbarie. (Voyez *Emblême.*)

FILOSOFE, OU PHILOSOPHE.

CE beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poëte, de mathématicien, de moine, de prêtre, & de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chaſſa les filoſophes ; *Lucien* ſe moqua d'eux. Mais quels filoſophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monſtre de *Domitien ?* Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoſcopes, des diſeurs de bonne avanture, de miſérables juifs qui compoſaient des philtres amoureux & des taliſmans ; des gens de cette eſpèce qui avaient un pouvoir ſpécial ſur les eſprits malins, qui les évoquaient, qui les feſaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des ſignes, & qui les en délogeaient par d'autres ſignes & d'autres paroles.

Quels étaient les filoſophes que *Lucien* livrait à la riſée publique ? c'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profeſſion utile, des gens reſſem-

blans parfaitement au *pauvre diable* dont on nous a fait une defcription auffi vraie que comique ; qui ne favent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleufe ; s'ils travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils fe feront foldats ou prêtres, & qui en attendant vont dans les caffés dire leur avis fur la piéce nouvelle, fur DIEU, fur l'Etre en général, & fur les modes de l'Etre ; puis, vous empruntent de l'argent, & vont faire un libelle contre vous, avec l'avocat *Marchant* ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval.*

Opufcule d'un abbé d'*Etrée*, du village d'Etrée.

L'avocat *Marchant* auteur du Teftament politique d'un académicien, libelle odieux.

Ce n'eft pas d'une pareille école que fortirent les *Cicérons*, les *Atticus*, les *Epictète*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien.*

Ce n'eft pas là que s'eft formé ce roi de Pruffe qui a compofé autant de livres filofofiques qu'il a gagné de batailles, & qui a terraffé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieufe qui fait trembler les Ottomans, & qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vafte que l'empire Romain, n'a été une grande légiflatrice que parce qu'elle a été filofofe. Tous les princes du nord le font ; & le nord fait honte au midi. Si les confédérés de Pologne avaient un peu de filofofie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maifons au

pillage ; ils n'enſanglanteraient pas leur pays, ils ne ſe rendraient pas les plus malheureux des hommes ; ils écouteraient la voix de leur roi filoſofe qui leur a donné de ſi vains exemples & de ſi vaines leçons de modération & de prudence.

Le grand *Julien* était filoſofe quand il écrivait à ſes miniſtres & à ſes pontifes, ces belles lettres remplies de clémence & de ſageſſe que tous les véritables gens de bien admirent encor aujourd'hui en condamnant ſes erreurs.

Conſtantin n'était pas filoſofe quand il aſſaſſinait ſes proches, ſon fils & ſa femme, & que dégouttant du ſang de ſa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'eſt un terrible ſaut d'aller de *Conſtantin* à *Charles IX* & à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire Romain. Mais ſi ces rois avaient été filoſofes, l'un n'aurait pas été coupable de la St. Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des proceſſions ſcandaleuſes avec ſes gitons ; ne ſe ſerait pas réduit à la néceſſité d'aſſaſſiner le duc de *Guiſe* & le cardinal ſon frère, & n'aurait pas été aſſaſſiné lui même par un jeune jacobin pour l'amour de DIEU & de la ſainte égliſe.

Si *Louis le juſte*, treiziéme du nom, avait été filoſofe, il n'aurait pas laiſſé traîner à

l'échaffaut le vertueux de *Thou*, & l'innocent maréchal de *Marillac*; il n'aurait pas laissé mourir de faim sa mère à Cologne; son règne n'aurait pas été une suite continuelle de discordes & de calamités intestines.

Comparez à tant de princes ignorans, superstitieux, cruels, gouvernés par leurs propres passions ou par celles de leurs ministres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charon*, ou le chancelier de l'*Hôpital*, ou l'historien de *Thou*, ou *La Motte le Vayer*, un *Locke*, un *Shaftsburi*, un *Sidney*, un *Herbert*; & voyez si vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces sages.

Quand je parle des filosofes, ce n'est pas des polissons qui veulent être les singes des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* & *Cicéron*.

Voluptueux courtisans, & vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la filosofie; allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchainez contre *Horace*, & des *Cotins* qui voulez qu'on méprise *Boileau*.

SECTION SECONDE.

L'empesé luthérien, le sauvage calviniste, l'orgueilleux anglican, le fanatique jansénis-

te, le jésuite qui croit toûjours régenter, même dans l'exil & sous la potence; le sorboniste qui pense être père d'un concile; & quelques sottes que tous ces gens là dirigent, se déchainent tous contre le filosofe. Ce sont des chiens de différente espèce qui heurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, & qui ne leur dispute aucune des charognes dont ils se nourrissent, & pour lesquelles ils se battent entre eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie filosofique, dictionnaire filosofo-théologique; & leurs vieux argumens trainés dans les rues, ils les appellent *démonstrations*; & leurs sottises rebattues ils les nomment *lemmes & corollaires*, comme les faux-monnoieurs appliquent une feuille d'argent sur un écu de plomb.

Ils se sentent méprisés par tous les hommes qui pensent, & se voyent réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état est plus humiliant que d'avoir été chassés de France, d'Espagne & de Naples. On digère tout hors le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël*, (comme il est prouvé) cet esprit-corps si superbe se consola très aisément, parce qu'il savait que les armes sont journalières. Mais quand il sut que *Raphaël* se moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainsi les jésuites

ne pardonnèrent jamais à *Pascal*; ainsi *Jurieu* calomnia *Bayle* jusqu'au tombeau ; ainsi tous les tartuffes se déchainèrent contre *Molière* jusqu'à sa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impostures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, est un ex-jésuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-filosoforapsodie en la ville d'Avignon jadis papale, & peut-être un jour papale. Cet homme accuse les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit,

„ Que l'homme n'étant par sa naissance „ sensible qu'au plaisir des sens, ces plaisirs „ par conséquent sont l'unique objet de ses „ désirs.

„ Qu'il n'y a en soi ni vice ni vertu, ni „ bien ni mal moral, ni juste ni injuste

„ Que les plaisirs des sens produisent tou- „ tes les vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer „ les remords, &c.

En quels endroits de l'Encyclopédie, dont on a commencé cinq éditions nouvelles, a-t-il donc vu ces horribles turpitudes ? il falait citer. As-tu porté l'insolence de ton orgueil & la démence de ton caractère jusqu'à penser qu'on t'en croirait sur ta parole ?

Ces sottises peuvent se trouver chez tes casuistes, ou dans le portier des chartreux. Mais certes elles ne se trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par Mr. *Diderot*, par Mr. d'*Alembert*, par Mr. le chevalier de *Jaucourt*, par Mr. de *Voltaire*. Tu ne les as vues ni dans les articles de Mr. le marquis de *Tressan*, ni dans ceux de messieurs *Blondel*, d'*Argis*, *Marmontel*, *Venet*, *Tronchin*, d'*Aubenton*, d'*Argenvile*; & de tant d'autres qui se sont dévoués généreusement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique, & qui ont rendu un service éternel à l'Europe. Nul d'eux n'est assurément coupable des horreurs dont tu les accuses. Il n'y avait que toi & le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulsionnaire crucifié, qui fussent coupables d'une si infame calomnie.

Tu mêles l'erreur & la vérité parce que tu ne sais les distinguer; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publicistes, *Que tout homme est libre de se choisir une patrie.*

Quoi! vil prédicateur de l'esclavage, il n'était pas permis à la reine *Christine* de voyager en France, & de vivre à Rome? *Casimir* & *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous? il falait qu'ils mourussent en Pologne parce qu'ils étaient Polonais? *Goldoni*, *Vanlo*, *Cassini*, ont offensé DIEU en s'établissant à Paris? Tous les Irlandais qui ont fait quelque for-

tune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtise d'imprimer une telle extravagance, & *Riballier* celle de t'approuver ; & tu mets dans la même classe *Bayle*, *Montesquieu* & le fou de *La Métrie* ? & tu as senti que notre nation est assez douce, assez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris ?

Quoi ! tu oses calomnier ta patrie ? (si un jésuite en a une) tu oses dire *qu'on n'entend en France que des filosofes attribuer au hazard l'union & la désunion des atômes qui composent l'ame de l'homme ? Mentiris impudentissime*, je te défie de produire un seul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque chose au hazard, qui n'est qu'un mot vide de sens.

Tu oses accuser le sage *Locke* d'avoir dit, „ qu'il se peut que l'ame soit un esprit, „ mais qu'il n'est pas sûr qu'elle le soit, & „ que nous ne pouvons pas décider ce qu'elle „ peut, & ne peut pas acquérir ? "

Mentiris impudentissime. Locke, le respectable *Locke* dit expressément dans sa réponse au chicaneur *Stilingflit*, „ Je suis fortement „ persuadé, qu'encor qu'on ne puisse pas „ montrer (par la seule raison) que l'ame „ est immatérielle, cela ne diminue nullement l'évidence de son immortalité, parce „ que la fidélité de DIEU est une démons-

„ tration de la vérité de tout ce qu'il a révé- **Traduc-**
„ lé, & le manque d'une autre démonſtra- **tion de**
„ tion ne rend pas douteux ce qui eſt déja ***Coſte.***
„ démontré. "

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame*, comme *Locke* s'exprime ſur les bornes de nos connaiſſances & ſur l'immenſité du pouvoir de l'Etre ſuprême.

Le grand filoſofe lord *Bolingbroke*, déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke*, eſt un blaſphême.

Tous les pères des trois premiers ſiécles de l'égliſe regardaient l'ame comme une matière légère, & ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuiſtres de collège qui appellent *athées* ceux qui penſent avec les pères de l'égliſe que DIEU peut donner, conſerver l'immortalité à l'ame, de quelque ſubſtance qu'elle puiſſe être !

Tu pouſſes ton audace juſqu'à trouver de l'athéïſme dans ces paroles ; *Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eſt* DIEU. *Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eſt* DIEU. *Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'eſt* DIEU. *Qui fait la penſée dans l'homme ? c'eſt* DIEU.

On ne peut pas dire ici, *mentiris impudentiſſime ;* tu mens impudemment ; mais on doit dire, tu blaſphêmes la vérité impudemment.

Finiſſons par remarquer que le héros de l'ex-jéſuite *Paulian*, eſt l'ex-jéſuite *Patouillet*, auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume ſont inſultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne reſtait plus à cet ex-jéſuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jéſuite *Nonotte* de père de l'égliſe, & à canoniſer le jéſuite *Malagrida*, le jéſuite *Guignard*, le jéſuite *Garnet*, le jéſuite *Oldecorn* & tous les jéſuites à qui DIEU a fait la grace d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphyſiciens, de grands filoſofo-théologiens.

SECTION TROISIÉME.

Les gens non-penſans demandent ſouvent aux gens penſans à quoi a ſervi la philoſophie. Les gens penſans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage religieuſe, qui fit périr le roi *Charles I* ſur un échaffaut ; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuiſſance de faire couler le ſang de la nobleſſe une bulle du pape à la main ; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les diſputes théologiques ridicules ; à éteindre enfin dans l'Eſpagne les abominables buchers de l'inquiſition.

Welches, malheureux Welches ; elle empêche que des tems orageux ne produiſent une ſeconde Fronde, & un ſecond *Damiens*.

Prêtres de Rome, elle vous force à ſupprimer votre bulle *In Cœna Domini*, ce monument d'impudence & de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous inſtruit.

DE LA FIN DU MONDE.

LA plûpart des philoſophes Grecs crurent le monde éternel dans ſon principe, éternel dans ſa durée. Mais pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de bouë, d'eau, de minéraux, & de vapeurs, que nous habitons, on ne ſavait qu'en penſer; on le trouvait très deſtructible. On diſait même qu'il avait été bouleverſé plus d'une fois, & qu'il le ſerait encore. Chacun jugeait du monde entier par ſon pays, comme une commère juge de tous les hommes par ſon quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de ſon renouvellement, frappa ſurtout les peuples ſoumis à l'empire Romain, dans l'horreur des guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée. Virgile*, dans ſes géorgiques, fait alluſion à cette crainte généralement répanduë dans le commun peuple.

Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem.

L'univers étonné, que la terreur pourſuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus poſitivement, quand il dit :

Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus.

Qu'importe du bucher le triſte & faux honneur ?
Le feu conſumera le ciel, la terre, & l'onde.
Tout deviendra bucher; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après Lucrèce ?

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.

Ainſi l'ont ordonné les deſtins implacables.
L'air, la terre, & les mers, & les palais des Dieux;
Tout ſera conſumé d'un déluge de feux.

De naturâ Deorum, liv. II.

Conſultez *Cicéron* lui-même, le ſage *Cicéron*. Il vous dit dans ſon livre de la *Nature des Dieux*, le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, ſi ce n'eſt celui des devoirs de l'homme, appellé *les Offices*; il dit : *Ex quo eventurum noſtri putant id, de quo panetium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus igneſceret, cum, humore conſumpto, neque terra ali poſſet, neque remeare aër, cujus ortus, aquâ omni exhauſtâ, eſſe non poſſet;*
ita

ita relinqui nihil præter ignem, à quo rurſum animante ac DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* „ Suivant les ſtoïciens, le monde entier ne ſera que du feu ; „ l'eau étant conſumée, plus d'aliment pour „ la terre ; l'air ne poura plus ſe former, „ puiſque c'eſt de l'eau qu'il reçoit ſon être ; „ ainſi le feu reſtera ſeul. Ce feu, étant DIEU, „ & ranimant tout, renouvellera le monde, „ & lui rendra ſa première beauté. “

Cette phyſique des ſtoïciens eſt, comme toutes les anciennes phyſiques, aſſez abſurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embraſement général était univerſel.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* penſe comme *Cicéron.* Trompé par une fauſſe expérience de *Boyle*, il croit que l'humidité du globe ſe deſſéche à la longue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem.* Voilà donc les deux plus grands-hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui penſent qu'un jour le feu l'emportera ſur l'eau.

Queſtion à la fin de ſon *Optique.*

Cette idée d'un monde, qui devait périr, & ſe renouveller, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des ſucceſſeurs d'*Alexandre.* Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient

la destruction de la terre; & on espérait une nouvelle terre, dont on ne jouïrait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus partout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait, selon St. Matthieu, & St. Luc, *Le ciel & la terre passeront.* Il leur disait souvent: *Le régne de* DIEU *approche.* Il prêchait l'évangile du régne.

Matth. ch. XXIV. Luc, ch. XXI.

St. Pierre annonce que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre.*

I. Epitre de *St. Pierre*, ch. IV.

St. Jean, dans sa première épitre, dit: *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.*

Jean, ch. II. ℣. 18.

St. Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles.

Luc, ch. XXI.

„ Il y aura des signes dans la lune & dans „ les étoiles; des bruits de la mer & des „ flots; les hommes, séchant de crainte, at- „ tendront ce qui doit arriver à l'univers en- „ tier. Les vertus des cieux seront ébran- „ lées. Et alors ils verront le fils de l'hom- „ me venant dans une nuée, avec grande „ puissance, & grande majesté. En vérité, „ je vous dis que la génération présente ne

„ paſſera point, que tout cela ne s'accom-
„ pliſſe. "

St. Paul s'explique auſſi fortement ſur la fin du monde dans ſon épitre à ceux de Theſſalonique. „ Nous qui vivons, & qui vous „ parlons, nous ſerons emportés dans les „ nuées, pour aller au devant du Seigneur „ au milieu de l'air. "

Selon ces paroles expreſſes de JESUS, & de *St. Paul*, le monde entier devait finir ſous *Tibère*, ou au plus tard ſous *Néron.*

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas ſans doute pour le tems où vivaient les évangéliſtes, & les apôtres. Elles étaient pour un tems à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem di dederint, Leuconſe; neu Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toûjours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de ſix ſiécles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots, *Adventante mundi veſpero*, &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs* &c., *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les ſots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-ſix mille cinq cent années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'hiſtorien *Flavien Joſeph* aſſure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce déſaſtre. Ils firent graver des obſervations aſtronomiques ſur deux colonnes, l'une de briques pour réſiſter au feu qui devait conſumer le monde, & l'autre de pierres pour réſiſter à l'eau, qui devait le noyer.

Joſeph ajoute que la colonne de pierres ſe voyait encore, de ſon tems, dans la Syrie.

On peut conclure, de tout ce que nous avons dit, que nous ſavons fort peu de choſes du paſſé, que nous ſavons aſſez mal le préſent, rien du tout de l'avenir; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois tems, & de l'éternité.

FLATTERIE.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Héſiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne ſont point adreſſés à un Grec élevé en quel-

que dignité, ou à madame ſa femme, comme chaque chant des *Saiſons* de Thompſon eſt dédié à quelque riche, & comme tant d'épitres en vers oubliées, ſont dédiées en Angleterre *à des hommes ou à des dames de conſidération*, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patrone à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démoſthène.* Cette façon de demander harmonieuſement l'aumône commence, ſi je ne me trompe, à *Pindare.* On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me ſemble que la grande flatterie date depuis *Auguſte. Jules-Céſar* eut à peine le tems d'être flatté. Il ne nous reſte aucune épitre dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtreſſes. Je crois bien que l'on préſenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée;* mais DIEU merci nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bithinie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accuſé de lui avoir dreſſé des embuches, & même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem*

orbis terrarum. Il le flatte ; mais cette adulation ne va pas encor juſqu'à la baſſeſſe ; il lui reſte quelque pudeur.

C'eſt avec *Auguſte* qu'il n'y a plus de meſure. Le ſénat lui décerne l'apothéoſe de ſon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs ſuivans ; ce n'eſt plus qu'un ſtile ordinaire. Perſonne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré eſt devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie juſqu'à *Louis XIV* ; ſon père *Louis XIII* fut très peu fêté ; il n'eſt queſtion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité ſelon la coutume, *Roi le plus grand des rois*, comme les poëtes eſpagnols le diſent au roi d'Eſpagne, & les poëtes anglais *Laureat* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des loüanges eſt toûjours pour le cardinal de *Richelieu*,

Dont l'ame toute grande eſt une ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que pourvu qu'il ſoit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne ſache guérir. *a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne reſſemblait pas à celui qu'on

a) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guériſſait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers ſi plats !

prétend avoir été étouffé ſous les feuilles de roſes qu'on lui jettait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétextes plauſibles, peut n'être pas auſſi pernicieuſe qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choſes ; mais l'excès eſt vicieux comme celui de la ſatyre.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Eſope*

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa maîtreſſe & ſon roi.
Eſope le diſait : j'y ſouſcris quant à moi,
Ce ſont maximes toûjours bonnes.

Eſope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune femme. Il ne faut pas croire que les rois ſoient bien *flattés* de toutes les *flatteries* dont on les accable. La plûpart ne viennent pas juſqu'à eux.

Une ſottiſe fort ordinaire eſt celle des orateurs qui ſe fatiguent à louer un prince qui n'en ſaura jamais rien. Le comble de l'opprobre eſt qu'*Ovide* ait loué Auguſte en datant de *Ponts*.

Le comble du ridicule pourait bien ſe trouver dans les complimens que les prédicateurs adreſſent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majeſtés. *Au révé-*

rend, révérend père Gaillard prédicateur du roi : Ah ! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi ? es-tu comme le ſinge de la foire qui ne ſautait que pour lui ?

FLEUVES.

ILs ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas longtems qu'on a reconnu que tous les fleuves ſont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre & des mers ; & qu'ainſi tout eſt lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance ſoutenir des thèſes où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le ſentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves paſſaient dans de grandes cavernes, & de là ſe diſtribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorſqu'*Ariſtée* va pleurer la perte de ſes abeilles chez *Cirène* ſa mère, déeſſe de la petite rivière Enipée en Theſſalie, la rivière ſe ſépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir

ſelon l'ancien uſage ; après quoi il voit ces belles & longues grottes par leſquelles paſſent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui deſcend du mont Viſo en Piémont & qui traverſe l'Italie ; le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phaſe qui tombe du Caucaſe dans la mer Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange phyſique : elle ne devait au moins être permiſe qu'aux poëtes.

Ces idées furent toûjours ſi accréditées, que le *Taſſe*, quinze cent ans après, imita entiérement *Virgile* dans ſon quatorziéme chant, en imitant bien plus heureuſement l'*Arioſte*. Un vieux magicien chrétien mène ſous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Meliſſe* avait arraché *Roger* aux careſſes d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait deſcendre *Renaud* dans ſa grotte d'où partent tous les fleuves qui arroſent notre terre. C'eſt dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puiſque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga ont leur ſource dans cette caverne, cela ſuffit. Ce qu'il y a de plus conforme encor à la phyſique des anciens, c'eſt que cette caverne eſt au centre de la terre.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les

autres ſont des piéces eſſentielles à la grande machine, gardons-nous des ſyſtêmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier ſon livre à *Cyrano de Bergerac.* Quand on a dit que les grandes chaines de ces montagnes s'étendent d'orient en occident, & que la plus grande partie des fleuves court toûjours auſſi à l'occident, on a plus conſulté l'eſprit ſyſtématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Eſpérance, vous trouvez une chaine de montagnes qui régne du midi au nord juſqu'au Monomotapa. Peu de gens ſe ſont donnés le plaiſir de voir ce pays, & de voyager ſous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au nord, ce ſont des montagnes contigues. La nouvelle Caſtille & la vieille en ſont couvertes, toutes les directions ſont du ſud au nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout ſens, ſelon la diſpoſition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au ſud depuis Villa-nueva juſqu'à St. Lucar. La Guadiana de même depuis Badajos. Toutes les rivières dans le golphe de Veniſe, excepté le Pô,

ſe jettent dans la mer vers le midi. C'eſt la direction du Rhône de Lyon à ſon embouchure. Celle de la Seine eſt au nord-nord-oueſt. Le Rhin depuis Bâle court droit au ſeptentrion. La Meuſe de même depuis ſa ſource juſqu'aux terres inondées. L'Eſcaut de même.

Pourquoi donc chercher à ſe tromper, pour avoir le plaiſir de faire des ſyſtêmes, & de tromper quelques ignorans ? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes ſont dirigés de l'orient à l'occident, ou de l'occident à l'orient ; que tous les monts ſont couverts d'huîtres, (ce qui n'eſt aſſurément pas vrai) qu'on a trouvé des ancres de vaiſſeaux ſur la cime des montagnes de la Suiſſe, que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan ; que les pierres à chaux ne ſont autre choſe que des coquilles ? Quoi ! faut-il traiter aujourd'hui la phyſique comme les anciens traitaient l'hiſtoire ?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de prévenir leurs inondations ; c'eſt de faire des rivières nouvelles, c'eſt-à-dire, des canaux, autant que l'entrepriſe eſt praticable. C'eſt un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient auſſi néceſſaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, lifez l'article *Fleuve* de Mr. d'*Alembert*. Il eft, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du ftile propre au fujet; il n'emprunte point le ftile du *Télémaque* pour parler de phyfique.

FOI OU FOY.

QU'eft-ce que la foi? Eft-ce de croire ce qui paraît évident? Non; il m'eft évident qu'il y a un Etre néceffaire, éternel, fuprême, intelligent. Ce n'eft pas là de la foi, c'eft de la raifon. Je n'ai aucun mérite à penfer que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je fois bon & vertueux. La foi confifte à croire non ce qui femble vrai, mais ce qui femble faux à notre entendement. Les Afiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les fept planètes, les incarnations du Dieu *Fo*, de *Vitfnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sammonocodom*, &c. &c. &c. Ils foumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empâlés, ni brûlés; ils difent, je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, & qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, & la foi pour les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cent fois, cela eſt fort étonnant ; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible. Car ſi *Vitſnou* a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cent corps pour ſe réjouïr. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive, il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes. Mais enfin, il dira à ſon bonze, J'ai la foi ; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cent incarnations, cela vous vaut cinq cent roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi. Eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment ; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq cent fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croye une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a menti; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze, Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cent.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que DIEU opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même? Il eſt impoſſible que DIEU faſſe ou croye les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur; mais je ne peux vous dire que je crois l'impoſſible. DIEU veut que nous ſoyons vertueux, & non pas que nous ſoyons abſurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encor vingt, croyez à trente roupies, ſoyez homme de bien ſi vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

Il n'en eſt pas ainſi des chrétiens; la foi qu'ils ont pour des choſes qu'ils n'entendent pas eſt fondée ſur ce qu'ils entendent; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait

des miracles dans la Galilée, donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour ſavoir ce qu'il a dit, il faut conſulter l'égliſe. L'égliſe a prononcé que les livres qui nous annonœnt JESUS-CHRIST ſont autentiques. Il faut donc croire ces livres. Ces livres nous diſent que qui n'écoute pas l'égliſe doit être regardé comme un publicain ou comme un payen; donc nous devons écouter l'égliſe; donc nous devons lui ſoumettre notre raiſon, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raiſon même autoriſe. Telle eſt la foi chrétienne, & ſurtout la foi romaine, qui eſt la foi par excellence.

FOLIE.

QU'eſt-ce que la folie? c'eſt d'avoir des penſées incohérentes & la conduite de même. Le plus ſage des hommes veut-il connaître la folie? qu'il réfléchiſſe ſur la marche de ſes idées pendant ſes rêves. S'il a une digeſtion laborieuſe dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent; il ſemble que la nature nous puniſſe d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des penſées; car on ne penſe

guères en dormant que dans une mauvaiſe digeſtion. Les rèves inquiets ſont réellement une folie paſſagère.

La folie pendant la veille, eſt de même une maladie qui empèche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclut; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la ſaignée, par le régime.

Cet homme n'eſt point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain? Elle voit les objets comme l'ame d'*Ariſtote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyaient; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer?

Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que ſi

mon

mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braïement d'un âne; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie; ſi quand ils entendent oui, il entend non; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires: quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence: cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer donnée de DIEU à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds & aux mains; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe

nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou ; Mon ami, quoique tu ayes perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre ; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal ; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ſes bons momens, leur répondrait, Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion. Mes fenêtres ſont auſſi bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles : il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera ; Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encor plus fou que je ne le ſuis. De grace, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou ?

Si les docteurs ont encor un peu de ſens, ils lui répondront, Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des

idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira, Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cauſe de mon mal ni le guérir, tremblez de devenir entiérement ſemblables à moi, & même de me ſurpaſſer. Vous n'êtes pas de meilleure maiſon que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceslas*, qui perdirent la faculté de raiſonner dans le même ſiécle. Vous n'avez pas plus d'eſprit que *Blaiſe Paſcal*, *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift*, qui ſont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place ?

NB. Je ſuis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait preſcrit le ſang d'ânon pour la folie, & encor plus fâché que le *Manuel des dames* diſe qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaiſantes recettes ; elles paraiſſent inventées par les malades.

FONTE.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille abſurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître,

pour peu que ces rêveries antiques ayent été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi *Actisan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra jusqu'au désert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter Ammon*.

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à *Jupiter*. Cette statue fut commandée le soir, & faite pendant la nuit. Un membre de l'université qui est fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jetter en fonte une statue d'or en une nuit, & de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jettant dans le feu.

Mais, où ces pauvres gens qui n'avaient pas de chausses avaient-ils trouvé tant d'or? — Comment, monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendants d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cent mille livres au cours de ce jour?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une ſtatue ; Mr. *Le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louïs XV.*

Oh ! notre *Jupiter Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas ſix aſſiettes en un ſeul jour ?

Monſieur, une ſtatue de *Jupiter* eſt plus difficile à faire que des aſſiettes d'étain ; & je doute même beaucoup que vos voleurs euſſent de quoi fondre auſſi vîte des aſſiettes ; quelqu'habiles larrons qu'ils ayent été. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils euſſent avec eux l'attirail néceſſaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je reſpecte fort *Lycophron* ; mais ce profond Grec & ſes commentateurs encor plus creux que lui, connaiſſent ſi peu les arts, ils ſont ſi ſavans dans tout ce qui eſt inutile, ſi ignorans dans tout ce qui concerne les beſoins de la vie, les choſes d'uſage, les profeſſions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occaſion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *St. Thomas.*

1°. On fait un modèle en terre graſſe.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en

plâtre, en ajuftant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3o. Il faut enlever par parties, le moule de plâtre, de deffus le modèle de terre.

4°. On rajufte le moule de plâtre encor par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une efpèce de modèle, on jette en dedans de la cire fondue, reçue auffi par parties; elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand foin que cette cire foit partout de l'épaiffeur qu'on veut donner au métal dont la ftatue fera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *foffe*, laquelle doit être à-peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jetter en fonte.

8°. Il faut pofer ce moule dans ce creux fur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille fur un maffif.

9°. Affujettir fortement fur cette grille des barres de fer droites ou penchées, felon que la figure l'exige; lefquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ fix lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de ſorte que tout le vide ſoit rempli de ce fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui eſt entre les barres & la cire de la figure; comme auſſi le vide qui eſt entre cette grille & le maſſif de briques qui la ſoutient; & c'eſt ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela eſt bien réfroidi, l'artiſte enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reſte, eſt réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure; & ce modèle eſt ſoutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations ſont achevées, on entoure ce modèle de cire de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces évents deſcendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent auſſi plus qu'elles, de manière que les évents ſont plus hauts que les jets. Ces jets ſont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fourniſſeurs*, placés en diagonales de bas en haut entre les jets & le modèle auquel ils ſont attachés. Nous verrons au numero 17 de quel uſage ſont ces bâtons de cire.

14°. On paſſe ſur le modèle, ſur les évents & ſur les jets quarante à cinquante couches

d'une eau graſſe qui eſt ſortie de la compoſition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macerée pendant une année entière ; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets ainſi diſpoſés, on entoure le tout d'une enveloppe compoſée de cette terre, de ſable rouge, de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macerée, le tout paîtri dans cette eau graſſe. Cet enduit forme une pâte molle, mais ſolide & réſiſtante au feu.

16°. On bâtit tout au tour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laiſſe en bas l'eſpace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier eſt garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on poſe de petites buches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau graſſe, & de la pâte dont nous avons parlé numeros 14 & 15 ; alors la cire étant fondue il reſte les tuyaux de cette pâte ſolide, dont les uns ſont les jets & les autres les évents & les fourniſſeurs. C'eſt par les jets & les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, & c'eſt par les évents que l'air for-

tant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces diſpoſitions, on fait fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert du fourneau de briques doubles; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets: lorſque la matière eſt liquefiée par l'action du feu, on la laiſſe couler par un canal dans la foſſe préparée. Si malheureuſement elle rencontre des bulles d'air, tout eſt détruit avec fracas, & il faut recommencer pluſieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets & par les fourniſſeurs, entre dans le moule & en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs & les évents ne ſont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe & de cette pâte dont on les a longtems enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'eſt par ces branches que le métal liquefié & ardent, vient ſe loger dans la ſtatue.

20°. Quand le métal eſt bien réfroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe dont il faut enlever toutes les aſpérités, & qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que Meſſieurs les encyclopédiſtes, & ſurtout Mr.

Diderot, ont expliquées bien mieux que je ne pourais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniser tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en est ainsi dans tous les arts, depuis le bonnetier jusqu'au diamantaire. Jamais personne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au metier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapisseries de haute-lisse. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le dessein de faire élever une petite statue équestre du roi en bronze dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas longtems, au Phidias de la France, à Mr. *Pigal*, combien il lui faudrait de tems pour faire seulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit, *je demande six mois au moins.* J'ai sa déclaration datée du 3 Juin 1770.

Mr.... ancien professeur du collège Duplessis, qui en sait sans doute plus que Mr. *Pigal* sur l'art de jetter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *Lettres de quelques juifs Portugais & Allemands, avec des reflexions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris chez Laurent Prault* 1769, *avec approbation & privilège du roi.*

Ces lettres ont été écrites ſous le nom de Mrs. les juifs *Joſeph Ben Jonathan*, *Aaron Mathataï*, & *David Winker*.

Ce profeſſeur ſecrétaire des trois juifs, dit dans ſa lettre ſeconde : „ Entrez ſeulement, „ monſieur, chez le premier fondeur ; je „ vous réponds, que ſi vous lui fourniſſez „ les matières dont il pourait avoir beſoin, „ que vous le preſſiez & que vous le payez „ bien, il vous fera un pareil ouvrage en „ moins d'une ſemaine. Nous n'avons pas „ cherché longtems, & nous en avons trou- „ vé deux qui ne demandaient que trois jours. „ Il y a déja loin de trois jours à trois mois, „ & nous ne doutons pas que ſi vous cher- „ chez bien, vous pourez en trouver qui le „ feront encore plus promptement.

Monſieur le profeſſeur ſecrétaire des juifs n'a conſulté apparemment que des fondeurs d'aſſiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui ſe jettent en ſable. S'il s'était adreſſé à Mr. *Pigal* ou à Mr. *Le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'eſt avec la même connaiſſance des arts que ce monſieur prétend que de réduire l'or en poudre en le brûlant pour le rendre potable, & le faire avaler à toute une nation, eſt la choſe du monde la plus aiſée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime :

„ Cette possibilité de rendre l'or potable „ a été répétée cent fois depuis *Sthal* & *Sénac*, dans les ouvrages & dans les leçons „ de vos plus célèbres chimistes, d'un *Baron*, d'un *Macquer* &c.; tous sont d'accord „ sur ce point. Nous n'avons actuellement „ sous les yeux que la nouvelle édition de „ la chimie de *Le Fèvre*. Il l'enseigne com„ me tous les autres; & il ajoute que rien „ n'est plus certain, & qu'on ne peut plus „ avoir là dessus le moindre doute.

„ Qu'en pensez-vous, monsieur? le témoi„ gnage de ces habiles gens ne vaut-il pas „ bien celui de vos critiques. Et de quoi s'a„ visent aussi ces incirconcis? ils ne savent „ pas de chimie, & ils se mêlent d'en parler; „ ils auraient pu s'épargner ce ridicule.

„ Mais vous, monsieur, quand vous „ transcriviez cette futile objection, igno„ riez-vous que le dernier chimiste serait „ en état de la réfuter? La chimie n'est pas „ votre fort, on le voit bien : aussi la bile „ de *Rouelle* s'échauffe, ses yeux s'allument, „ & son dépit éclate lorsqu'il lit par hazard „ ce que vous en dites en quelques endroits „ de vos ouvrages. Faites des vers, mon„ sieur, & laissez-là l'art des *Pott* & des „ *Margraff*.

„ Voila donc la principale objection de „ vos écrivains; celle qu'ils avançaient avec „ le plus de confiance, pleinement détruite. “

Je ne ſais ſi Mr. le ſecrétaire de la ſynagogue ſe connait en vers, mais aſſurément il ne ſe connait pas en or. J'ignore ſi Mr. *Rouelle* ſe met en colère quand on n'eſt pas de ſon opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre Mr. le ſecrétaire; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toûjours profeſſion, que je ne le prierai jamais de me ſervir de ſecrétaire, attendu qu'il fait parler ſes maîtres, Mrs. *Joſeph*, *Mathataï*, & *David Winker*, en francs ignorans. (Voyez l'article *Juif.*)

Il s'agiſſait de ſavoir ſi on peut, ſans miracle, fondre une figure d'or en une ſeule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jettant dans le feu. Or, monſieur le ſecrétaire, il faut que vous ſachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriſte, qu'il eſt impoſſible de pulvériſer l'or en le jettant au feu; l'extrême violence du feu le liquefie, mais ne le calcine point.

C'eſt de quoi il eſt queſtion, monſieur le ſecrétaire; j'ai ſouvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai diſſous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que Mr. *Rouelle* calcine de l'or au feu; on s'eſt moqué de vous, ou bien on vous a dit une ſottiſe que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous tranſcrivez ſur l'or potable.

L'or potable eſt une charlatanerie ; c'eſt une friponnerie d'impoſteur qui trompe le peuple : il y en a de pluſieurs eſpèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur ; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont diſſous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'eſt de l'or potable ſans acide ; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de ſon eau régale ; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations ſont très dangereuſes, ce ſont de véritables poiſons ; & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, monſieur, ce que c'eſt que votre or potable, dont vous parlez un peu au hazard, ainſi que de tout le reſte.

Cet article eſt un peu vif, mais il eſt vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuſe de ces gens, qui croient pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *St. Auguſtin.*

FORCE EN PHYSIQUE.

QU'eſt-ce que force ? où réſide-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle ? ſubſiſte-t-elle toûjours la même ?

On s'eſt complu à nommer *force* cette peſanteur qu'exerce un corps ſur un autre. Voilà une boule de deux cent livres ; elle eſt ſur ce plancher ; elle le preſſe, dit-on, avec une force de deux cent livres. Et vous appellez cela une *force morte.* Or, ces mots de *force* & de *morte* ne ſont-ils pas contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non ?

Cette boule pèſe ; d'où vient cette peſanteur ? & cette peſanteur eſt-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle ſe rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhenſible propriété ?

Elle eſt ſoutenue par mon plancher ; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie ſignifie *inactivité*, *impuiſſance.* Or, n'eſt-il pas ſingulier qu'on donne à l'impuiſſance le nom de *force* ?

Quelle eſt la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe ? quelle en eſt la ſource ? comment peut-on ſuppoſer que cette force ſubſiſte quand vous êtes mort ? va-t-elle ſe loger ailleurs comme un homme change de maiſon quand la ſienne eſt détruite.

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toûjours égalité de forces dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toûjours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il ſa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphyſique ne répondent à ces queſtions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encor à un principe ſupérieur. Pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

FORCE MÉCANIQUE.

On préſente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui ſont en uſage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux ſans peine, pour deſſécher des marais en épargnant le tems & l'argent, pour remonter promptement des rivières ſans chevaux ; pour élever facilement beaucoup d'eau & pour augmenter l'activité des pompes.

Tous ces feſeurs de projets ſont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Laſs* le fut par ſon ſyſtème.

Un bon matématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle ſuivante ;

Il faut dans toute machine conſidérer quatre quantités. 1°. La puiſſance du premier moteur, ſoit homme, ſoit cheval, ſoit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La

2°. La vîteſſe de ce premier moteur dans un tems donné.

3°. La peſanteur ou réſiſtance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîteſſe de cette matière en mouvement dans le même tems donné.

De ces quatre quantités le produit des deux premières eſt toûjours égal à celui des deux dernières, ces produits ne ſont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toûjours la quatriéme.

Un machiniſte, il y a quelques années, préſenta à l'hôtel-de-ville de Paris, le modèle en petit d'une pompe par laquelle il aſſurait qu'il éléverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèſe cinq cent ſoixante livres, ce ſont cinquante-ſix millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & ſix cent quarante-huit livres par chaque ſeconde.

Le chemin & la vîteſſe ſont de cent trente pieds par ſeconde.

La quatriéme quantité eſt le chemin, ou la vîteſſe du premier moteur.

Que ce moteur ſoit un cheval, il fait trois pieds par ſeconde, tout au plus.

Multipliez ce poids de ſix cent quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter; vous aurez quatre-

vingt quatre mille deux cent quarante, lesquels divisés par la vîtesse qui est trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingt.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingt pour élever l'eau dans une seconde.

La force des hommes n'est estimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux de cent soixante & quinze.

Or comme il faut élever à chaque seconde une force de 28080, il résulte delà que pour exécuter la machine proposée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait besoin de onze cent vingt-trois hommes ou de cent soixante chevaux, encor aurait-il falu supposer que la machine fût sans frottement. Plus la machine est grande, plus les frottemens sont considérables, ils vont souvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainsi il aurait falu deux cent treize chevaux, ou quatorze cent quatre-vingt dix-sept hommes.

Ce n'est pas tout; ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures sans manger & sans dormir. Il eût donc falu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé 2994 hommes, ou 426 chevaux.

Ce n'est pas tout encor; ces hommes & ces chevaux en douze heures doivent en prendre quatre pour manger & se reposer. Ajoutez donc un tiers, il aurait falu à l'inven-

teur de cette belle machine l'équivalent de 568 chevaux, ou 3992 hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'histoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse, les paroles suivantes :

„ *Archimède* se met en devoir de satisfaire
„ la juste & raisonnable curiosité de son
„ parent & de son ami *Hièron* roi de Syra-
„ cuse. Il choisit une des galères qui étaient
„ dans le port, la fait tirer à terre avec beau-
„ coup de travail & à force d'hommes, y
„ fait mettre sa charge ordinaire, & par
„ dessus sa charge autant d'hommes qu'elle
„ en peut tenir. Ensuite se mettant à quel-
„ que distance, assis à son aise, sans travail,
„ sans le moindre effort, en remuant seu-
„ lement de la main le bout d'une machine
„ à plusieurs cordes & poulies qu'il avait
„ préparée, il ramena la galère à lui par terre
„ aussi doucement, & aussi uniment que si
„ elle n'avait fait que fendre les flots. "

Que l'on considère après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mats, de ses rames, & de son poids ordi-

naire, devait peſer au moins quatre cent mille livres ; qu'il falait une force ſupérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir ; que cette force devait être au moins de quatre cent vingt mille livres, que les frottemens pouvaient être la moitié de la puiſſance employée pour ſoulever un pareil poids, que par conſéquent la machine devait avoir environ ſix cent vingt mille livres de force. Or on ne fait guères jouer une telle machine en un tour de main, *ſans le moindre effort.*

C'eſt de *Plutarque* que l'eſtimable auteur de l'hiſtoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une choſe abſurde, tout ancien qu'il eſt, un moderne ne doit pas la répéter.

FRANC, OU FRANQ ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'Italie a toûjours conſervé ſon nom, malgré le prétendu établiſſement d'*Enée* qui aurait dû y laiſſer quelques traces de la langue, des caractères & des uſages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors preſque déſert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains

qui envahirent l'Italie tour-à-tour, lui laiſſèrent au moins ſon nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Viſigoths, les Sarrazins ont été les maîtres de l'Eſpagne les uns après les autres ; le nom d'*Eſpagne* eſt demeuré. La Germanie a toûjours conſervé le ſien ; elle y a joint ſeulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois ſont preſque les ſeuls peuples d'Occident qui ayent perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch* ou *Wuelch* ; les Romains ſubſtituaient toûjours un *G* au *W* qui eſt barbare ; de Welche ils firent *Galli*, *Gallia*. On diſtingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. Voyez *Langue*.

Qui étaient & d'où venaient ces Franqs, leſquels en très petit nombre & en très peu de tems s'emparèrent de toutes les Gaules que *Céſar* n'avait pu entiérement ſoumettre qu'en dix années ? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous deſcendons*. Eh mon ami, qui vous a dit que vous deſcendez en droite ligne d'un Franc ? *Hildvic* ou *Clodvic* que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés quand il ſubjugua environ huit ou dix millions de Welches ou Gaulois tenus en ſervitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'a-

vous pas une feule maifon en France qui puiffe fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraifemblance qu'elle ait un Franc pour fon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de fept ou huit mille tout au plus, fe faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiffèrent-ils des archives par lefquelles on puiffe faire voir qu'ils font les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien longtems que l'on a cru que Liv. XII. les Franqs venaient des Troyens. *Ammien Marcellin* qui vivait au quatriéme fiécle, dit : *Selon plufieurs anciens écrivains, des troupes de Troyens fugitifs s'établirent fur les bords du Rhin alors déferts.* Paffe encor pour *Enée*; il pouvait aifément chercher un afyle au bout de la Méditerranée ; mais *Francus* fils d'*Hector* avait trop de chemin à faire pour aller vers Dufféldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeiftein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne fe fuffent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'ayent porté les armes fous *Aléxandre* après avoir combattu fous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait fon compliment à l'empereur *Louis le Germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, affigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au de-

là de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pouraient bien être quelques restes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius* : & le savant *Leibnitz* est de cette opinion.

Ce qui est bien certain, c'est que du tems de *Constantin* il y avait au delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils se rassemblaient sous des capitaines de bandits, des chefs que les historiens ont eu le ridicule d'appeller *Rois*; Constantin les poursuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre plusieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéatre de Trèves pour son divertissement; deux de leurs prétendus rois nommés *Ascaric* & *Ragaïse* périrent par ce supplice; c'est sur quoi les panégyristes de *Constantin* s'extasient; & sur quoi il n'y avait pas tant à se récrier.

La prétendue loi salique, écrite, dit-on, par ces barbares, est une des absurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il serait bien étrange que les Franqs eussent écrit dans leurs marais un code considérable, & que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII.* Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne sont jamais gouvernés par des loix autentiques consignées dans les monumens publics, que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont eu une

police réglée, des archives & tout ce qui caractériſe une nation civiliſée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du tems de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée; ſoyez très ſûrs que ce code eſt ſuppoſé & qu'il a été fait dans des tems très poſtérieurs. Tous les ſophiſmes, toutes les ſuppoſitions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'eſprit des ſages.

Ce qu'il *y* a de plus ridicule, c'eſt qu'on nous donne cette loi ſalique en latin, comme ſi des ſauvages errans au delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la ſuppoſe d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainſi :

Lorſque la nation illuſtre des Francs était encor réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi ſalique. On choiſit parmi eux quatre des principaux, Viſogaſt, Bodogaſt, Sologaſt & Vindogaſt, &c.

Il eſt bon d'obſerver que c'eſt ici la fable de *La Fontaine* :

> Notre magot prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms ſont ceux de quelques cantons Franqs dans le pays de Vorms. Quelle que ſoit l'époque où les coutumes nommées *loi ſalique* ayent été rédigées ſur une ancienne

tradition, il eſt bien certain que les Franqs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq ?* Une preuve qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard ? Et qu'importe ?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de Franqs ? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le Franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne ſont pas aſſurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons Germains éliſaient leurs chefs ; & le canton des Franqs avait ſans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût ſon père. Il fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire Romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'Hérule *Odo* ſurnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous ſous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des Hérules à ſa ſuite, & que *Genſeric* n'ait conduit en Afrique que des Vandales ? Tous les miſérables ſans profeſſion & ſans talent qui n'ont rien à perdre, & qui eſpèrent gagner beaucoup, ne ſe joignent-ils pas toûjours au premier capitaine

de voleurs qui lève l'étendart de la destruction ?

Dès que *Clovis* eut le moindre succès, ses troupes furent grossies sans doute de tous les Belges qui voulurent avoir part au butin ; & cette armée ne s'en appella pas moins l'*armée des Francs.* L'expédition était très aisée. Déja les Visigoths avaient envahi un tiers des Gaules, & les Burgundiens un autre tiers. Le reste ne tint pas devant *Clovis.* Les Franqs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* signifia un *possesseur libre*, tandis que les autres étaient esclaves. Delà vinrent les mots de *franchise* & d'*affranchir* ; Je vous fais franq, je vous rends homme libre. Delà *francalenus*, tenant librement ; *franq aleu*, *franq dad*, *franq chamen*, & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui composèrent si longtems le malheureux patois dont on se servit en France.

Delà un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnoie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que longtems après, mais qui rappellait l'origine de la monarchie. Nous disons encor *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne signifie rien par soi-même ; cela ne donne aucune idée ni du poids, ni du titre de l'argent, ce n'est qu'une expression vague par laquelle les ignorans ont presque toûjours

été trompés, ne ſachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne ſe regardait pas comme un Franq, il était né en Auſtraſie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évèque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choiſi pour précepteur, n'était pas probablement un Franq. Ils ſeſaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaiſſaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'eſt l'article IV d'un de ſes capitulaires ſur ſes métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leurs loix.*

La race Carlovingienne paſſa toûjours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... Tout ce que l'empereur poſſède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire Grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale, & l'orientale

étant l'Auſtraſie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du tems des empereurs Saxons, la cour de Conſtantinople les appellait toûjours *prétendus empereurs Franqs*, comme il ſe voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Conſtantinople.

DE LA NATION FRANÇAISE.

Lorſque les Francs s'établirent dans le pays des premiers Welchs, que les Romains appellaient *Gallia*, la nation ſe trouva compoſée des anciens Celtes ou Gaulois ſubjugués par *Céſar*, des familles Romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déja fait des émigrations, & enfin des Francs qui ſe rendirent maîtres du pays ſous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie ſubſiſta, tous les peuples depuis la ſource du Veſer juſqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorſqu'en 843, au congrès de Verdun, ſous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent ſéparées, le nom de *Francs* reſta aux peuples de la France occidentale, qui retint ſeule le nom de *France*.

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixiéme ſiécle. Le fond de la nation eſt de familles Gauloiſes, & les traces du caractère des anciens Gaulois ont toûjours ſubſiſté.

En effet, chaque peuple a ſon caractère comme chaque homme; & ce caractère général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit français, réſultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de ſemblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup : cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les diſtingue au premier coup d'œil, des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'eſt là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conſervé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un gouvernement ſacerdotal : mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la faibleſſe.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs,

ſans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fond du Français eſt tel aujourd'hui, que *Céſar* a peint le Gaulois, promt à ſe réſoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. *Céſar*, *Agatias*, & d'autres, diſent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il eſt encore, dans le tems le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins.

Les habitans des côtes de la France furent toûjours propres à la marine : les peuples de la Guienne compoſèrent toûjours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne ſont pas, dit le *Taſſe*,

. . . Gente robuſta, e faticoſa.
La terra molle, e lieta, e dilettoſa
Simili a ſe gli abitator, produce.

Mais comment concilier le caractère des Pariſiens de nos jours, avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Pariſiens de ſon tems? *J'aime ce peuple*, dit-il dans ſon Miſopogon, *parce qu'il eſt ſérieux & ſévère comme moi.* Ce ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſprit des Pariſiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III*, & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme ; & que cette même vivacité, qui subsistera toûjours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toûjours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si longtems, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'est qu'il a eu plus de secours ; & ces secours il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir : le Français les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères ; & ayant

tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du nord : tout se réglait dans les assemblées générales de la nation : les rois étaient les chefs de ces assemblées ; & ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races, jusqu'à *Charles le simple.*

Lorsque la monarchie fut démembrée dans la décadence de la race Carlovingienne, lorsque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom de *Français* fut plus restreint ; sous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appella *Français* que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs, comme dans les loix des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est guères que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs

mœurs & dans les uſages. La cour ne commença que dans ce tems à ſervir de modèle aux provinces réunies; mais en général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de diſcipline, furent toûjours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous *François I.* Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toûjours à la cour une politeſſe que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déja jaloux des Français dans le reſte de l'Europe, en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de *Shakeſpear* dit, qu'*à toute force on peut être poli, ſans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *Céſar* & par tous les peuples voiſins, cependant ce royaume ſi longtems démembré, & ſi ſouvent prèt à ſuccomber, s'eſt réuni & ſoutenu principalement par la ſageſſe des négociations, l'adreſſe & la patience, mais ſurtout par les diviſions de l'Allemagne, & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume, que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté

de Touloufe, par un accord foutenu d'une armée ; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alface ; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaffés de France autrefois, malgré les victoires les plus fignalées ; parce que les rois de France ont fu temporifer & profiter de toutes les occafions favorables. Tout cela prouve que fi la jeuneffe Françaife eft légère, les hommes d'un âge mur qui la gouvernent, ont toûjours été très fages. Encore aujourd'hui la magiftature, en général, a des mœurs févères, comme du tems d'*Aurélien*. Si les premiers fuccès en Italie du tems de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuofité guerrière de la nation, les difgraces qui les fuivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était compofée que de jeunes gens. *François I*, ne fut malheureux que dans fa jeuneffe, lorfque tout était gouverné par des favoris de fon âge ; & il rendit fon royaume floriffant dans un âge plus avancé.

Les Français fe fervirent toûjours des mêmes armes que leurs voifins ; & eurent à peu près la même difcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'ufage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'ufage des lances, qui fut bientôt aboli ; & fous *Louis XIV*, les piques ont été oubliées. Ils portèrent des

tuniques & des robes juſqu'au ſeiziéme ſiécle. Ils quittèrent ſous *Louis le jeune* l'uſage de laiſſer croître la barbe, & le reprirent ſous *François I*; & on ne commença à ſe raſer entiérement que ſous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toûjours, & les Français au bout de chaque ſiécle, pouvaient prendre les portraits de leurs ayeux pour des portraits d'étrangers.

LANGUE FRANÇAISE.

Il ne nous reſte aucun monument de la langue des anciens Welches, qui feſaient, dit-on, une partie des peuples Celtes, ou Keltes, eſpèce de ſauvages, dont on ne connait que le nom, & qu'on a voulu en vain illuſtrer par des fables. Tout ce qu'on ſait, eſt que les peuples, que les Romains appellaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appellaient *Welches*; c'eſt le nom qu'on donne encore aux Français dans la baſſe Allemagne, comme on appellait cette Allemagne, *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples ſont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch*.

Un reſte de l'ancien patois s'eſt encore conſervé chez quelques ruſtres dans cette province de Galles, dans la baſſe Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue ſoit une corruption de la latine, mêlée de quelques expreſſions grecques, italiennes, eſpagnoles, cependant nous avons retenu pluſieurs mots, dont l'origine parait être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui ſont encore d'uſage, & que le tems n'a preſque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balaïer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bégue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, bléche, bled, bleſſer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, brouſſailles, bru, mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coëffe, coi, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, cheval, nom qui s'eſt conſervé parmi les enfans; dada, d'abord, dague, danſe,

devis, devife, devifer, digue, dogue, drap, drogue, drole.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, eft, ainfi que oueft, nord, & fud.

F.

Fiffre, flairer, fléche, fou, fracas, frapper, frafque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouffe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, haraffer, hardes, harnois, havre, hazard, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorfque, lot, lourd.

M.

Magazin, maille, maraut, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, moufle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Osche, ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains qu'ils fournissent, ancienne manière de tout compter chez les Welches. C'est ce qu'on appelle encore *taille*. Ouï, ouf.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radotter, rançon, rat, ratisser, regarder, renifler, requinquer, rêver, rinser, risque, rosse, ruer.

S.

Saisir, saison, salaire, salle, savate, soin, sot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme si les Welches avaient autrefois étudié à Jérusalem. Soupe.

T.

Talut, tanné, couleur; tantôt, tappe, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les

Juifs, & nous, étions voifins autrefois. Tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouffe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vaffal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-deffus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en eft qui probablement ne font pas de l'ancienne langue gauloife, mais de la teutonne. Si on peut prouver l'origine de la moitié, c'eft beaucoup.

Mais quand nous aurons bien conftaté leur généalogie, quel fruit en pourons-nous tirer? Il n'eft pas queftion de favoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle eft. Il importe peu de connaitre quelques reftes de ces ruïnes barbares, quelques mots d'un jargon, qui reffemblait, dit l'empereur *Julien*, au heurlement des bêtes. Songeons à conferver dans fa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand fiécle de *Louïs XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre? N'eft-ce pas corrompre une langue, que de donner, aux termes employés par les bons auteurs, une fignification nouvelle? Qu'arriverait-il, fi vous changiez ainfi le fens de tous les mots? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand fiécle.

Il est sans doute très indifférent en soi, qu'une syllabe signifie une chose, ou une autre. J'avouerai même que, si on assemblait une société d'hommes, qui eussent l'esprit & l'oreille justes, & s'il s'agissait de réformer la langue, qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie, on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions, on donnerait de l'embonpoint à la sécheresse de quelques autres, & de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, plusieurs mots terminés durement, auraient pû être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pû être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU! de *populos* à peuples! de *locus* à lieu!

Quand nous commençames à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompimes. D'*Augustus* nous fimes Aost, Aoust; de *pavo*, paon; de *Cadomum*, Caen; de *Junius*, Juin; d'*unctus*, oint; de *purpura*, pourpre; de *pretium*, prix. C'est une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainsi les Allemands & les Anglais, firent d'*ecclesia*, kirk, church; de *foras*, furth; de *condemnare*, damn. Tous les nombres romains devinrent des monosyllabes dans presque tous les patois de l'Europe. Et notre mot, vingt, pour *viginti*, n'atteste-t-il pas

encore la vieille rusticité de nos pères? La plûpart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, sont nos anciens habits de sauvages. Chaque peuple en a des magazins.

Le plus insupportable reste de la barbarie welche & gauloise, est dans nos terminaisons en *oin*; coin, soin, oint, grouin, foin, point, loin, marsouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces sons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante espèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots desagréables, que les hommes éloquens savent placer heureusement, & dont ils ornent la rusticité. C'est un très grand art; c'est celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir de l'usage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'est rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaisons sont accompagnées de syllabes sonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phrases : *Les tendres soins que j'ai pris de votre enfance; Je suis loin d'être insensible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut se garder de dire, comme dans la tragédie de *Nicomède :*

Non ; mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le ſens eſt beau. Il falait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perſonne n'eſt révolté de ces deux vers dans l'*Andromaque :*

On le verrait encor nous partager ſes ſoins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à ſon empire,
A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers ſoutiennent les premiers, comme ils répandent ſur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue françaiſe un trop grand nombre de mots ſimples, auxquels manque le compoſé ; & de termes compoſés, qui n'ont point le ſimple primitif. Nous avons des *architraves*, & point de *traves :* un homme eſt *implacable*, & n'eſt point *placable* : il y a des gens très *inaimables*, & cependant *inaimable* ne s'eſt pas encore dit.

C'eſt par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eſt très uſité, & que celui de *garce* eſt devenu une injure groſſière. *Vénus* eſt un mot charmant ; *vénérien* donne une idée affreuſe.

Le latin eut quelques ſingularités pareilles. Les Latins diſaient *poſſibile*, & ne diſaient pas *impoſſibile.* Ils avaient le verbe *providere*, & non le ſubſtantif *providentia.* Cicéron fut

le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me femble que, lorfqu'on a eu dans un fiécle un nombre fuffifant de bons écrivains, devenus claffiques, il n'eft plus guères permis d'employer d'autres expreffions que les leurs, & qu'il faut leur donner le même fens, ou bien dans peu de tems le fiécle préfent n'entendrait plus le fiécle paffé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du fiécle de *Louïs XIV*, que Rigaut ait peint les portraits *au parfait*, que Benferade ait *perfiflé* la cour, que le furintendant Fouquet ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts, &c.

Le miniftère prenait alors des engagemens, & non pas des *erremens*. On tenait, on rempliffait, on accompliffait fes promeffes; on ne les *réalifait* pas. On citait les anciens; on ne *fefait pas des citations*. Les chofes avaient du rapport les unes aux autres, des reffemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conféquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Péliffon*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'eft qu'*avoir trait*, ils n'auraient fu que répondre. On recueillait fes moiffons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, févère, rigoureux, minutieux même;

à présent on s'avise d'ètre *ſtrict*. Un avis était ſemblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé ſur les mêmes raiſons; deux perſonnes étaient du même ſentiment, avaient la même opinion &c. : cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme ſi *parallèle* pouvait ſignifier conforme, comme ſi deux choſes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon ſiécle n'uſa du mot de *fixer*, que pour ſignifier arrèter, rendre ſtable, invariable.

Et fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
Phèdre depuis longtems ne craint plus de rivale.
C'eſt à ce jour heureux qu'il fixa ſon retour.
Egayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques Gaſcons hazardèrent de dire: *J'ai fixé cette dame*, pour, je l'ai regardée fixement, j'ai fixé mes yeux ſur elle. De là eſt venu la mode de dire: *fixer une perſonne.* Alors vous ne ſavez point ſi on entend par ce mot; j'ai rendu cette perſonne moins incertaine, moins volage : ou ſi on entend, je l'ai obſervée, j'ai fixé mes regards ſur elle. Voilà un nouveau ſens attaché à un mot reçu, & une nouvelle ſource d'équivoques.

Preſque jamais les *Péliſſons*, les *Boſſuets*,

les *Fléchiers*, les *Massillons*, les *Fénélons*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Boileaux*; *Molière* même, & *La Fontaine*, qui tout deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne se sont servis du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une position de lieu. On disait : l'aile droite de l'armée de Scipion vis-à-vis l'aile gauche d'Annibal. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de César, il trembla.

Vis-à-vis est l'abrégé de visage à visage; & c'est une expression qui ne s'employa jamais dans la poésie noble, ni dans le discours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire, *Coupable vis-à vis de vous*, *bienfesant vis-à-vis de nous*, *difficile vis-à-vis de nous*, *mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de, coupable, bienfesant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public: *Le roi mal satisfait vis-à-vis de son parlement.* C'est un amas de barbarismes. On ne peut être mal satisfait. *Mal* est le contraire de *satis*, qui signifie assez. On est peu content, mécontent; on se croit mal servi, mal obéi. On n'est ni satisfait, ni mal satisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal satisfait* est de l'ancien stile des bureaux. Des écrivains peu corrects se sont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont in-

ſectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis.* On a négligé ces expreſſions ſi faciles, ſi heureuſes, ſi bien miſes à leur place par les bons écrivains; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de.*

Vous me dites qu'un homme eſt bien diſpoſé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un reſſentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut ſe conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme eſt bien diſpoſé pour moi, à mon égard, en ma faveur; qu'il a du reſſentiment contre moi, que le roi veut ſe conduire en père du peuple, qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au lieu de louër, ou faire un éloge; *par contre*, au lieu d'au contraire; *éduquer*, pour élever, ou donner de l'éducation; *égaliſer* les fortunes, pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'eſt d'employer dans le barreau, dans les conſeils d'état, des expreſſions gothiques, dont on ſe ſervait dans le quatorziéme ſiécle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions obſervé ; nous aurions ſtatué ; il nous aurait paru aucunement utile.*

Eh! mes pauvres légiſlateurs, qui vous empêche de dire, *nous avons reconnu*, *nous avons ſtatué*, *il nous a paru utile ?*

Le ſénat Romain dès le tems des Scipions parlait purement, & on aurait ſiflé un ſénateur qui aurait prononcé un ſolécisme. Un parlement croit ſe donner du relief en diſant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'eſt pas français. Il y avait vingt manieres de s'exprimer intelligiblement.

C'eſt un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne ſignifient pas. Ainſi de *célata* qui ſignifie un caſque en italien, on fit le mot *ſalade* dans les guerres d'Italie; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulaingrin; *roſt beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote; & du ſallon du Sr. De Vaux à Londres, nommé *Vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue françaiſe ſi polie, redeviendra barbare. Notre théâtre l'eſt déja par des imitations abominables; notre langage le ſera de même. Les ſolécismes, les barbariſmes, le ſtile bourſouflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toûjours élégante. On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & ſurtout de *Radamiſte*,

tout le reste des ouvrages de l'auteur est quelquefois un amas de solécismes & de barbarismes jetté au hazard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureusement cet ouvrage plus satyrique que judicieux, était fait par un homme un peu grossier, qui n'avait ni assez de justesse dans l'esprit, ni assez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaises critiques.

Il parodie quelquefois très grossiérement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens prononcés par *Fontenelle*; ouvrage qui en tout sens fait honneur à la France. Il condamne dans Crébillon, *fais-toi d'autres vertus* &c.; *l'auteur*, dit-il, veut dire, *pratique d'autre vertus.* Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il est beau de dire, je me fais des vertus conformes à ma situation. Cicéron a dit, *facere de necessitate virtutem*, d'où nous est venu le proverbe, *faire de nécessité vertu.* Racine a dit dans *Britannicus*,

Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi *Crébillon* avait imité *Racine*; & il ne falait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais

Mais il eſt vrai qu'il eût falu manquer abſolument de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers ſuivans qui péchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le ſens commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.

. . . .

Tant le ſort entre nous a jetté de myſtère.
Les Dieux ont leur juſtice, & le trône a ſes mœurs.

. . . .

Agénor inconnu ne compte point d'ayeux,
Pour me juſtifier d'un amour odieux.

. . . .

Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles;

. . . .

Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

. . . .

Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers même ſans qu'il fût roi.

. . . .

Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le ſecours des loix.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que ſa voix.

. . . .

Je ne ſuis point ta mère; & je n'en ſens du moins
Les entrailles, l'amour, le remords, ni les ſoins.

. . . .

Je crois que tu n'es point coupable;
Mais ſi tu l'es tu n'es qu'un homme déteſtable.
. . . . . .
Mais vous me payerez ſes funeſtes appas.
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence.
. . . . . .
Seigneur, enfin la paix ſi longtems attendue,
M'eſt redonnée ici par le même héros
Dont la ſeule valeur nous cauſa tant de maux.
. . . . . .
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai raſſemblé leur troupe.

Ces phraſes obſcures, ces termes impropres, ces fautes de ſyntaxe, ce langage inintelligible, ces penſées ſi fauſſes & ſi mal exprimées; tant d'autres tirades où l'on ne parle que des Dieux & des enfers, parce qu'on ne ſait pas faire parler les hommes; un ſtile bourſouflé & plat, à la fois hériſſé d'épithètes inutiles, de maximes monſtrueuſes exprimées en vers dignes d'elles, *a*) c'eſt là ce qui a

a) Voici quelques-unes de ces maximes déteſtables qu'on ne doit jamais étaler ſur le théâtre.

Mais, Seigneur, ſans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi! toûjours des ſermens eſclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux.
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique.
Me venger & régner, voilà mes ſouverains;

ſuccédé au ſtile de *Racine.* Et pour achever la décadence de la langue & du goût, ces piéces viſigothes & vandales, ont été ſuivies de piéces plus barbares encore.

La proſe n'eſt pas moins tombée. On voit dans des livres ſérieux & faits pour inſtruire, une affectation qui indigne tout lecteur ſenſé.

Il faut mettre ſur le compte de l'amour-propre ce qu'on met ſur le compte des vertus.

L'eſprit ſe joue à pure perte dans ces queſtions où l'on a fait les frais de penſer.

Les éclipſes étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'uniſſon de ſon ame.

L'empereur *Claudius* renvia ſur *Auguſte.*

La religion était en colluſion avec la nature.

Cléopatre était une beauté privilégiée.

L'air de gaîté brillait ſur les enſeignes de l'armée.

Le triumvir *Lépide* ſe rendit nul.

Tout le reſte pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obſtacle,
Je ne conſulte plus que ce ſuperbe oracle.

(*Tragédie de* XERXES.)

Quelles plates & extravagantes atrocités ! *appeller à ſa raiſon d'un joug ; mes ſouverains ſont me venger & régner ; de froids remords qui veulent mettre obſtacle à ce ſuperbe oracle !* quelle foule de barbariſmes & d'idées barbares !

Un consul se fit clef de meute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le sommeil.

Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications.

Elle cultiva l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa philosophie n'est point parlière.

Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à la toise, & prendre une ame aux livrées de la maison.

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi beaux-esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule, & c'est en quoi il est très estimable, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le stile négligé, lâche & rempant; l'emploi fréquent des expressions populaires & proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au devant de *Drusus* par maniere d'acquit.

Un ſoldat romain ſe donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence *qu'il y avait entre eux était*, au lieu de dire dans un ſtile plus concis, *la différence entre eux était.* Le plaiſir *qu'il y a à cacher ſes démarches à ſon rival*, au lieu de dire *le plaiſir de cacher ſes démarches à ſon rival.*

Lors de la bataille de Fontenoi, au lieu de dire *dans le tems de la bataille*, *l'époque de la bataille*, *tandis*, *lorſque l'on donnait la bataille.*

Par une négligence encor plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *Il l'envoya faire faire la revue des troupes.* Il était ſi aiſé de dire, *Il l'envoya paſſer les troupes en revue ; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'eſt gliſſé dans la langue un autre vice, c'eſt d'employer des expreſſions poëtiques dans ce qui doit être écrit du ſtile le plus ſimple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourſe condamné à être fouetté *dans ces lieux.* Des janiſſaires ont *mordu la pouſſière.* Les troupes n'ont pu réſiſter à *l'inclémence des airs.* On annonce une hiſtoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en feſant l'éloge de la *magie* du ſtile de l'auteur. Un apoticaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteil-

le ; *il dit qu'il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ses loix.*

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de sa partie *est éclairé du flambeau des présomptions.*

Un historien, en parlant de l'auteur d'une sédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la discorde.* S'il décrit un petit combat, il dit, *que ces vaillans chevaliers descendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Ces puérilités ampoulées, ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les *Plaideurs.* Mais enfin, il y aura toûjours un petit nombre d'esprits bienfaits qui conservera les bienséances du stile, & le bon goût, ainsi que la pureté de la langue. Le reste sera oublié.

FRANÇOIS RABELAIS.

La *Vie* de *Rabelais* imprimée au devant de son *Gargantua*, est aussi fausse & aussi absurde que l'histoire de *Gargantua* même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape, & ensuite la bouche, *Rabelais* dit, qu'il lui voulait baiser le derrière, & qu'il falait que le St. Père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect

du lieu, de la bienféance & de la perfonne rend impoffibles. Cette hiftoriette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape eft du même genre : on fuppofe qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé; parce que, difait-il, fon hôteffe ayant voulu faire brûler un fagot & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'avanture qu'on lui fuppofe à Lyon eft auffi fauffe & auffi peu vraifemblable : on prétend que n'ayant ni de quoi payer fon auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôteffe ces étiquettes fur des petits fachets : *Poifon pour faire mourir le roi*, *poifon pour faire mourir la reine*, &c. Il ufa, dit-on, de ce ftratagême pour être conduit & nourri jufqu'à Paris, fans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le tems même que le roi, & toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoifonné, & lorfqu'on venait d'écarteler *Montécuculi* foupçonné de cet empoifonnement. Les auteurs de cette plate hiftoriette n'ont pas fait réflexion que fur une demi-preuve auffi terrible, on aurait jetté *Rabelais* dans un cachot, qu'il aurait été

chargé de fers, qu'il aurait ſubi probablement la queſtion ordinaire & extraordinaire, & que dans des circonſtances auſſi funeſtes, & dans une accuſation auſſi grave, une mauvaiſe plaiſanterie n'aurait pas ſervi à ſa juſtification. Preſque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes, qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité eſt un ramas des plus impertinentes & des plus groſſières ordures qu'un moine yvre puiſſe vomir; mais auſſi il faut avouer que c'eſt une ſatyre ſanglante du pape, de l'égliſe, & de tous les événemens de ſon tems. Il voulut ſe mettre à couvert ſous le maſque de la folie; il le fait aſſez entendre lui-même dans ſon prologue. *Poſez le cas*, dit-il, *qu'au ſens littéral vous trouvez matières aſſez joyeuſes & bien correſpondantes au nom; toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des ſirènes, ains à plus haut ſens interprêter ce que par avanture cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant quelque os médullaire? c'eſt comme dit Platon* lib. II. de Rep. *la bête du monde plus philoſophe. Si vous l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel ſoing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle affection il le briſe, & de quelle diligence il le ſugce. Qui l'induict à ce*

faire ? quel eſt l'eſpoir de ſon étude ? quel bien prétend-il ? rien plus qu'ung peu de moüelle.

Mais qu'arriva-t-il ? très peu de lecteurs reſſemblèrent au chien qui ſucce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'eſt-à-dire, aux bouffonneries abſurdes, aux obſcénités affreuſes dont le livre eſt plein. Si malheureuſement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le ſens du livre, ſi on l'avait jugé ſérieuſement, il eſt à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux, qui dans ce tems-là écrivaient contre l'égliſe romaine.

Il eſt clair que *Gargantua* eſt *François I*, *Louïs XII* eſt *Grand-gouſier*, quoiqu'il ne fût pas le père de *François* ; & *Henri II* eſt *Pantagruel :* l'éducation de *Gargantua*, & le chapitre des *torches-cu*, ſont une ſatyre de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc & bleu déſignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouaſſes, eſt la guerre entre *Charles V* & *François I*, qui commença pour une querelle très légère entre la maiſon de *Bouillon-la-Marck* & celle de *Chimay* ; & cela eſt ſi vrai, que *Rabelais* appelle *Marcquet* le conducteur des fouaſſes par qui commença la noiſe.

Les moines de ce tems-là ſont peints très naïvement ſous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'eſt pas poſſible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'églife, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime : „ Que DIEU eft „ bon qui nous donne ce bon piot ! j'advoue „ DIEU que fi j'euffe été au tems de JESUS-„ CHRIST, j'euffe bien engardé que les Juifs „ l'euffent prins au jardin d'Olivet. Enfem-„ ble le diable me faille fi j'euffe failli à cou-„ per les jarrèts à meffieurs les apôtres qui „ fuirent tant lâchement après qu'ils eurent „ bien foupé, & laiffèrent leur bon maître „ au befoing. Je hais plus que poifon un „ homme qui fuit quand il faut jouer des „ couteaux. Hon, que je ne fuis roi de „ France pour quatre-vingt ou cent ans ! „ par-Dieu, je vous accoutrerais en chiens „ courtaults les fuyards de Pavie. "

On ne peut fe méprendre à la généalogie de *Gargantua*, c'eft une parodie très fcandaleufe de la généalogie la plus refpectable. *De ceux-là*, dit-il, *font venus les géans, & par eux Pantagruël ; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth,*

Qui engendra Faribroth.

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de foupe, & qui régna du tems du deluge.

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf ;

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,
Qui engendra Grand-gousier,
Qui engendra Gargantua,
Qui engendra le noble Pantagruël mon maître.

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva *Pantagruël* dans la bibliothèque de St. Victor, c'est *biga salutis*, *braguetta juris*, *pantousla decretorum*, la Couille-barine des preux, le Décret de l'université de Paris sur la gorge des filles; l'Apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant, le Moutardier de pénitence, *Tartareus de modo cacandi*, l'Invention de Ste. Croix par les clercs de finesse, le Couillage des promoteurs, la Cornemuse des prélats, la Profiterole des indulgences, *Utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones; quæstio debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi*; les Brimborions des céléstins, la Ratoire des théologiens, *Chacouillonis de magistro*, les Aises de la vie monachale, la Patenôtre du singe, les Grésillons de dévotion, le Viédase des abbés, &c.

Lorsque *Panurge* demande conseil à frère *Jean des Entomures* pour savoir s'il se mariera & s'il sera cocu, frère *Jean* récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge, ce

ſont les litanies du c. c. mignon, co. moignon, c. patté, co. laitté, &c. Cette plate prophanation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela *Panurge* va conſulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il ſera cocu s'il plait à DIEU. *Pantagruël* va dans l'iſle des Lanternois ; ces Lanternois ſont les ergoteurs théologiques qui commencèrent ſous le règne de *Henri II* ces horribles diſputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'iſle de Tohu-Bohu, c'eſt-à-dire de la confuſion, eſt l'Angleterre, qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII.*

On voit aſſez que l'iſle de Papefiguière déſigne les hérétiques. On connait les papiſmanes ; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il eſt aſſez heureux pour avoir vu le St. Père ; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guères profité. La loi de *Moïſe* eſt comparée à celle de *Cibèle*, de *Diane*, de *Numa* ; les décrétales ſont appellées *décrotoires.* Panurge aſſure que s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appellées *Clémentines*, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On ſe moque des baſſes meſſes qu'on appelle *meſſes ſèches*, & Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de

bon vin. La confeffion y eft tournée en ridicule. *Pantagruël* va confulter l'oracle de la Dive bouteille pour favoir s'il faut communier fous les deux efpèces & boire de bon vin après avoir mangé le pain facré. Epiftémon s'écrie en chemin, *Vivat*, *fifat*, *pipat*, *bibat*, *c'eft le fecret de l'Apocalypfe.* Frère Jean des Entomures demande une charretée de filles pour fe reconforter en cas qu'on lui refufe la communion fous les deux efpèces. On rencontre des gaftrolacs, c'eft-à-dire, des poffedés. *Gafter* invente le moyen de n'être pas bleffé par le canon ; c'eft une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'ifle où eft l'oracle de la Dive bouteille, ils abordent à l'ifle Sonnante, où font cagots, clergots, monagots, prétregots, abbégots, évégots, cardingots, & enfin le papegot qui eft unique dans fon efpèce. Les cagots avaient conchié toute l'ifle Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'ifle.

La fable de l'âne & du cheval, la défenfe faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que fe donnent les ânes de baudouiner pendant le tems de la foire, font des emblèmes affez intelligibles du célibat des prêtres, & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *ſont admis devant le papegot.* Panurge veut jetter *une pierre à un évégo* qui ronflait à la grand'meſſe, *Maître Editue* (c'eſt-à-dire maître ſacriſtain) l'en empêche en lui diſant, *Homme de bien, frappe, feris, tuë & meurtris tous rois, princes du monde en trahiſon, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des cieux les anges, de tout auras pardon du papegot : ces ſacrés oiſeaux ne touches.*

De l'iſle Sonnante on va au royaume de Quinteſſence, ou Entelèchie; or Entelèchie c'eſt l'ame. Ce perſonnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y eſt pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes ſur l'exiſtence de l'ame ſont beaucoup plus enveloppés que les railleries ſur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'iſle des frères Fredons. Ils paraiſſent d'abord en proceſſion. L'un d'eux ne répond qu'en monoſyllabes à toutes les queſtions que *Panurge* fait ſur leurs garces. Combien ſont-elles? *Vingt.* Combien en voudriez-vous? *Cent.*

Le remuement des ...... quel eſt-il? *dru.*

Que diſent-elles en .... ? *mot.*

Vos .... quels ſont-ils? *grands.*

Quantesfois par jour? *Six.* Et de nuit? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la Dive bouteille. La coutume alors dans l'église était de présenter de l'eau aux communians laïques pour faire passer l'hostie ; & c'est encor l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de JESUS-CHRIST. L'église romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin & ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'isle de l'oracle de la Dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bacbuc* en donna à boire aux pélerins en leur disant ces mots : „ Jadis ung capitaine juif, „ docte & chevaleureux, conduisant son peu„ ple par les déserts en extrême famine, im„ pétra des cieux la manne, laquelle leur „ était de goût tel par imagination que pa„ ravant leur étaient réellement les viandes. „ Ici de même beuvans de cette liqueur mi„ rifique sentirez goût de tel vin comme l'au„ rez imaginé. Or *imaginez*, & *beuvez :* ce „ que nous feimes : puis s'écria *Panurge*, „ disant ; Par-Dieu, c'est ici vin de Baune, „ meilleur que oncques jamais je beus, ou je „ me donne à nonante & seize diables. "

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans son *Conte du tonneau*, ainsi que plusieurs autres : Mylord *Pierre* donne à *Martin* & à *Jean* ses frères un morceau de pain

ſec pour leur dîner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de ſon livre, qui contient cette ſanglante ſatyre de l'égliſe romaine, au cardinal *Odet de Châtillon*, qui n'avait pas encore levé le maſque, & ne s'était pas déclaré pour la religion proteſtante. Son livre fut imprimé avec privilège; & le privilège pour cette ſatyre de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on feſait en ce tems-là beaucoup plus de cas que des papegots, & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France; parce que tout y eſt entaſſé ſous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laiſſé le loiſir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait ſi hautement de l'ancien & du nouveau Teſtament était curé. Comment mourut-il? en diſant, *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illuſtre Mr. *LE DUCHAT* a chargé de notes pédanteſques cet étrange ouvrage dont il s'eſt fait quarante éditions. Obſervez que *Rabelais* vécut & mourut chéri, fêté, honoré; & qu'on fit mourir dans les plus affreux ſupplices, ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

SEC-

SECTION SECONDE.

Des prédécesseurs de Rabelais *en Allemagne, & en italie, & d'abord du livre intitulé* Litteræ virorum obscurorum.

On demande si avant *Rabelais* on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le recueil des lettres des *gens obscurs*, qui parut en Allemagne au commencement du seiziéme siécle : ce recueil est en latin ; mais il est écrit avec autant de naïveté, & de hardiesse que *Rabelais.* Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitiéme lettre.

„ Il y a concordance entre les sacrés ca-
„ hiers, & les fables poëtiques, comme le
„ pourrez notter, du serpent *Python*, oc-
„ cis par *Apollon* comme le dit le psalmiste.
„ *Ce dragon qu'avez formé pour vous en gaus-*
„ *ser.* Saturne vieux père des Dieux qui
„ mange ses enfans est en Ezéchiel, lequel
„ dit, *Vos pères mangeront leurs enfans.* Diane
„ se pourmenant avec force vierges est la
„ bienheureuse vierge *Marie*, selon le psal-
„ miste, lequel dit, *Vierges viendront après*
„ *elle.* Calisto déflorée par Jupiter & retour-
„ nant au ciel est en Matthieu chap. XII. *Je*
„ *reviendrai dans la maison dont je suis sortie.*
„ Aglaure transmuée en pierre se trouve en

„ Job chap. XLII. Son *cœur s'endurcira comme*
„ *pierre.* Europe engroſſée par Jupiter eſt en
„ Salomon ; *Ecoute, fille, voi, & incline ton*
„ *oreille, car le roi t'a concupiſcée.* Ezéchiel
„ a prophétiſé d'Actéon qui vit la nudité de
„ Diane ; *Tu étais nuë, j'ai paſſé par-là,*
„ *& je t'ai vuë.* Les poëtes ont écrit que
„ Bacchus eſt né deux fois, ce qui ſignifie
„ le CHRIST né *avant les ſiécles & dans le*
„ *ſiécle.* Sémélé qui nourrit Bacchus eſt le
„ prototype de la bienheureuſe vierge ; car
„ il eſt dit en Exode, *Prends cet enfant,*
„ *nourri-le-moi, & tu auras ſalaire.* "

Ces impiétés ſont encor moins voilées que celles de *Rabelais.*

C'eſt beaucoup que dans ce tems-là on commençât en Allemagne à ſe moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie aſſez forte ſur la conjuration qu'on employait pour ſe faire aimer des filles. Le ſecret conſiſtait à prendre un cheveu de la fille : on le plaçait d'abord dans ſon haut-de-chauſſe : on faiſait une confeſſion générale, & l'on feſait dire trois meſſes, pendant leſquelles on mettait le cheveu autour de ſon cou : on allumait un cierge béni au dernier évangile, & on prononçait cette formule : *Ô cierge ! je te conjure par la vertu du* DIEU *tout-puiſſant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu goſdriene,*

amène-moi icelle fille en chair & en os, afin que je la saboule à mon plaisir &c.

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français ; il y a surtout une lettre de *Pierre de la Charité*, messager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt* maître-ès-arts, où l'on soutient que JESUS-CHRIST a été moine, *St. Pierre* prieur du couvent, *Judas Iscariote* maître d'hôtel, & l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoestrat* (grande ruë), ci-devant inquisiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis, Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? il me répondit : *Je suis celui qui suis* ; je lui dis alors, Vous êtes maître *Jacques* de *Grande ruë* ; Sacré char d'*Elie*, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'est un scandale ; *celui qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit, *ils sont venus en chariots & sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis, par le Seigneur il

eſt grande pluie, & grand froid : il leva les mains au ciel en diſant, *Roſée du ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du ciel pleuvent le juſte.*

Il faut avouer que voilà précifément le ſtile de *Rabelais*. Et je ne doute pas qu'il n'ait eu ſous les yeux ces lettres des *gens obſcurs* lorſqu'il écrivait ſon *Gargantua*, & ſon *Pantagruël.*

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vîte ſonner à la porte des cordeliers pour ſe faire faire un bâtard, eſt abſolument dans le goût de notre maître *François.*

Les mêmes obſcénités, & les mêmes ſcandales fourmillent dans ces deux ſinguliers livres.

DES ANCIENNES FACÉTIES ITALIENNES QUI PRÉCÉDÈRENT RABELAIS.

L'Italie dès le quatorziéme ſiécle avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez ſeulement dans *Bocace* la confeſſion de *Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confeſſeur l'interroge ; il lui demande s'il n'eſt jamais tombé dans le péché d'orgueil ; Ah ! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaiſance en moi-même, en réfléchiſſant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie.

Avez-vous été gourmand ? hélas oui, mon père, car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toûjours jeûné au pain & à l'eau trois fois par semaine ; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à DIEU. Et l'avarice, mon fils ? Hélas ! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir quelquefois fait le commerce afin de donner tout mon gain aux pauvres. Vous êtes-vous mis quelquefois en colère ? Oh tant ! quand je voyais le service divin si négligé & les pécheurs ne pas observer les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère !

Ensuite *Ser Ciapelleto* s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche ; le confesseur le rassure & lui dit que DIEU lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes, & lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais ; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible ; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non, DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant !

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un saint de *Ciapelleto*, qui avait été le plus grand fripon de son tems.

Le chanoine *Luigi Pulci* eſt beaucoup plus licentieux dans ſon poëme du *Morgante.* Il commence ce poëme par oſer tourner en ridicule les premiers verſets de l'Evangile de *St. Jean.*

In principio era il Verbo appreſſo a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e el Verbo lui,
Queſto era il principio al parer mio &c.

J'ignore après tout, ſi c'eſt par naïveté, ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'Evangile à la tête de ſon poëme le finit par le *Salve Regina*; mais ſoit puérilité, ſoit audace, cette liberté ne ſerait pas ſoufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponſe de *Morgante* à *Margutte*: ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il eſt chrétien ou muſulman.

E ſe gli crede in Criſto ó in Maometto.
Reſpoſe allor Margutte, per dir tel toſto,
Io non credo più al nero che al azurro;
Ma nel Cappone o leſſo o voglia arroſto.
. . . . . .
Ma ſopra tutto nel bon vino ho ſede.
. . . .
Or queſte ſon' tre virtu cardinale!
La gola, il dado, e'l culo come io t'ho detto.

Une choſe bien étrange, c'eſt que preſque tous les écrivains Italiens du quatorziéme,

quinziéme & ſeiziéme ſiécles ont très peu reſpecté cette même religion dont leur patrie était le centre : plus ils voyaient de près les auguſtes cérémonies de ce culte, & les premiers pontifes ; plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome ſemblait alors autoriſer par ſon exemple. On pouvait leur appliquér ces vers du *Paſtor fido.*

Il longo converſar genera noia,
E la noia il faſtidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont priſes *Machiavel*, l'*Arioſte*, l'*Aretin*, l'archevêque de Bénévent *La Caſa*, le cardinal *Bembo*, *Pomponace*, *Cardan*, & tant d'autres ſavans, ſont aſſez connues. Les papes n'y feſaient nulle attention ; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne ſe mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors reſſemblaient aux anciens Romains qui ſe moquaient impunément de leurs Dieux ; mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. Nous citons tous ces ſcandales en les déteſtant ; & nous eſpérons faire paſſer dans l'eſprit du lecteur judicieux les ſentimens qui nous animent.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne ſerait pas mal, de ſavoir quelque choſe de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, ſurnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le chriſtianiſme ſur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'iſles, & ſurtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jéſuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St. Paul.* Ses voyages & ſes miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Bartoli*, tous jéſuites; mais très peu connus en France : moins on était informé des détails, plus ſa réputation était grande.

Lorſque le jéſuite *Bouhours* compoſa ſon hiſtoire, *Bouhours* paſſait pour un très bel eſprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris; (je ne parle pas de la compagnie de Jeſus,) mais de celle des gens du monde les plus diſtingués par leur eſprit & par leur ſavoir. Perſonne n'eut un ſtile plus pur & plus éloigné de l'affectation : il fut même propoſé dans l'académie françaiſe de paſſer par deſſus les règles de ſon inſtitu-

tion pour recevoir le père *Bouhours* dans ſon corps. *a*)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de ſon ordre, qui alors par un preſtige preſque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La ſaine critique, il eſt vrai, commençait à s'établir; mais ſes progrès étaient lents : on ſe piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choſes véritables.

Bouhours fit les vies de *St. Ignace*, & de *St. François Xavier*, ſans preſque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on ſa comparaiſon de *St. Ignace* avec *Céſar*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait paſſa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collège des jéſuites de la ruë St. Jacques un tableau de douze pieds de long ſur douze de hauteur, qui repréſentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs; le Père éternel en haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture: JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ſes côtés, le St. Eſprit au deſſous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baiſſant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

a) Sa réputation de bon écrivain était ſi bien établie, que la Bruïère dit dans ſes caractères, *Capys croit écrire comme Bouhours* ou *Rabutin*.

Si quelqu'un ſe fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *La Chaiſe*, confeſſeur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur ſacrilège.

Il faut avouer que *François Xavier* eſt comparable à *Alexandre* en ce qu'ils allèrent tout deux aux Indes, comme *Ignace* reſſemble à *Céſar* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon, alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius.* C'eſt un plaiſir de le voir paſſer en qualité de convertiſſeur volontaire d'Eſpagne en France, de France à Rome, de Rome à Liſbonne, de Liſbonne au Mozambique après avoir fait le tour de l'Afrique; il reſte longtems au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie: enſuite il paſſe à Mélinde, & diſpute
Tom. I. pag. 86. ſur l'Alcoran avec les mahométans, qui entendent ſans doute ſa langue, auſſi bien qu'il entend la leur; il trouve même des Caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaiſſeau portugais arrive à l'iſle Zocotora, qui eſt ſans contredit celle des Amazones; il y convertit tous les inſulaires, il y bâtit une égliſe: de là il arrive à Goa, il y voit une
Pag. 92. colonne ſur laquelle *St. Thomas* avait gravé qu'un jour *St. Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères ſoit hébreux, ſoit indiens

dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussi-tôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo* & les batise. Son grand plaisir surtout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses. Tom. I. Pag. 102.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pècherie, au royaume de Travancor ; dès qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter : il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve, vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route il n'importe à *Xavier* : pourvu qu'il voyage il est content : on le reçoit par charité, il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'isle de Sumatra, à Borneo, à Macassar, dans les isles Moluques, & surtout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans son immense serrail cent femmes en qualité d'épouses, & sept ou huit cent concubines. La première chose que fait *Xavier* est de les chasser toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'isle de Ternate n'a que deux lieuës de diamètre.

De là trouvant un autre vaisseau portugais qui part pour l'isle de Ceylan, il retourne à

Ceylan, il fait plusieurs tours de Ceylan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déja au Japon. Un vaisseau part pour ce pays. *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer, il parcourt toutes les isles du Japon.

Enfin, dit le jésuite *Bouhours*, si on mettait bout à bout toutes les courses de *Xavier*, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le tems d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'est un beau miracle. S'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement dans plusieurs de ses lettres il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète, & dans d'autres il avouë qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ses lettres, ne fait aucun doute
Tom. II. pag. 59. que St. François Xavier *n'eût le don des langues*; mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toûjours. Il l'avait*, dit-il, *dans plusieurs occasions; car sans jamais avoir appris la langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi*, (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il sût parfaitement toutes les langues de l'orient; puis qu'il fesait des

chanſons dans ces langues, & qu'il mit en chanſon le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo* pour l'inſtruction des petits garçons, & des petites filles. Tom. II. pag. 317.

Ce qu'il y a de plus beau, c'eſt que cet homme qui avait beſoin de truchement, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres : & lorſqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avouë que le ſaint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonois, les habitans de Ceylan, de Sumatra, l'entendaient parfaitement. Pag. 56.

Un jour, ſurtout, qu'il parlait ſur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipſes de ſoleil & de lune, l'arc-enciel, le péché & la grace, le paradis & l'enfer, il ſe fit entendre à vingt perſonnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de converſions au Japon ? Il faut répondre ſimplement qu'il n'en fit point ; mais que d'autres jéſuites qui reſtèrent longtems dans le pays à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile, qui coûta la vie (à ce que l'on prétend) à près de quatre cent mille hommes. C'eſt là le prodige le plus connu que les miſſionnaires ayent opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laiſſent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ſes miracles huit enfans reſſuſcités.

Tom. II. pag. 313. *Le plus grand miracle de Xavier*, dit le jéſuite Bouhours, *n'était pas d'avoir reſſuſcité tant de morts; mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaiſant de ſes miracles eſt, qu'ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer près l'iſle de Baranura, ou que je croi-
Pag. 237. rais plutôt l'iſle de Barataria, un cancre vint le lui rapporter entre ſes pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'eſt que dans une tempête qui dura trois jours, il fut conſtamment à la fois dans deux vaiſ-
Pag. 157. ſeaux à cent cinquante lieuës l'un de l'autre, & ſervit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les paſſagers qui ne pouvaient être ni trompés, ni trompeurs.

C'eſt là pourtant ce qu'on a écrit ſérieuſement & avec ſuccès dans le ſiécle de *Louis XIV*, dans le ſiécle des *Lettres provinciales*, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres ſavans ouvrages.

Ce ſerait une eſpèce de miracle qu'un homme d'eſprit tel que *Bouhours* eût fait

imprimer tant d'extravagances, ſi on ne ſavait à quel excès l'eſprit de corps, & ſurtout l'eſprit monacal emportent les hommes: nous avons plus de deux cent volumes entiérement dans ce goût compilés par des moines; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que les ennemis des moines en font autant de leur côté.

Il ſerait très difficile de juger entre les miracles de St. François Xavier, Don Quichotte, le Roman comique, & les convulſionnaires de St. Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ſerait inutile de diſcuter l'hiſtoire des autres *François*: ſi vous voulez vous inſtruire à fonds, liſez les *Conformités* de St. François d'Aſſiſe.

Depuis la belle hiſtoire de *St. François Xavier*, par le jéſuite *Bouhours*, nous avons eu l'hiſtoire de *St. François Régis*, par le jéſuite d'*Aubenton*, confeſſeur de *Philippe V* roi d'Eſpagne; mais c'eſt de la piquette après de l'eau-de-vie; il n'y a pas ſeulement un mort reſſuſcité dans l'hiſtoire du bienheureux *Régis*. (Voyez *St. Ignace.*)

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple ?

On a déja imprimé plusieurs fois cet article, mais il est ici beaucoup plus correct.

LE faquir *Bambabef* rencontra un jour un des disciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, & ce disciple s'appellait *Ouang*; & *Bambabef* soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fonds bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis *a*) au delà de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances, il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & *Bambabef* qui avait de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de *Confutzée ;* puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toûjours les enfans pour leur bien ; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi, faquir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

a) Un li eſt de 124 pas.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait si elle était douce; je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des sorciers; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent à-peu-près; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voyent fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? Ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur dites des choſes impertinentes, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez

vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes, & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire

que chacun ſoit juſte ; & la plus ſûre manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet ; mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompenſe ? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables ; ils ſe révolteront de même contre votre vérité ; ils diront : Qui m'aſſurera que DIEU punit & récompenſe ? où en eſt la preuve ? Quelle miſſion avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens ?

Le peuple eſt très diſpoſé à croire ſes magiſtrats : quand ſes magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodi-

ges pour croire un DIEU juſte, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée eſt trop naturelle, trop néceſſaire pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment DIEU punira & récompenſera; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainſi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la providence ne réſerve pas des peines aux méchans & des récompenſes aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas? Enfin, je vous ſoutiens que les philoſophes

m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philoſophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons ſurtout qu'un philoſophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la ſociété humaine.

GÉNÉRATION.

JE dirai comment s'opère la génération quand on m'aura enſeigné comment DIEU s'y eſt pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philoſophes, tous les coſmogonites ſans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque choſe de rien a paru une contradiction à tous les penſeurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philoſophie. Et nous demandons au contraire comment quelque choſe peut en produire une autre ?

Je vous réponds qu'il m'eſt auſſi impoſſible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il eſt arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre ſon ſemblable ; mais telle eſt notre deſtinée que nous ſavons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut ſe former ſans germe, autrement une carpe pourait naître ſur un if, & un lapin au fond d'une rivière, ſauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jettez en terre ; il devient chêne. Mais ſavez-vous ce qu'il faudrait pour que vous ſuſſiez comment ce germe ſe développe & ſe change en chêne ? il faudrait que vous fuſſiez DIEU.

Vous cherchez le myſtère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord ſeulement le myſtère qui lui donne des cheveux & des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut ?

Vous reprochez à mon ſyſtème que c'eſt celui d'un grand ignorant. J'en conviens. Mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ſes confrères. Il avait eu deux enfans de ſon mariage avant d'entrer dans les ordres, il les préſenta, & on rit. *Meſſieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'eſt que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque choſe de plus ſur la génération & ſur les germes, liſez, ou reliſez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces

petites brochures qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

Entretien d'un jeune marié fort naïf, et d'un philosophe.

LE JEUNE MARIÉ.

Monsieur, dites-moi, je vous prie, si ma femme me donnera un garçon ou une fille ?

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, les sages-femmes & les femmes de chambre disent quelquefois qu'elles le savent ; mais les philosophes avouent qu'ils n'en savent rien.

LE JEUNE MARIÉ.

Je crois que ma femme n'est grosse que depuis huit jours ; dites-moi du moins si mon enfant a déja une ame ?

LE PHILOSOPHE.

Ce n'est pas là l'affaire des géomètres ; adressez-vous au théologien du coin.

LE JEUNE MARIÉ.

Refuserez-vous de me dire en quel endroit il est placé ?

LE PHILOSOPHE.

Dans une petite poche qui s'élargit tous les

jours, & qui eſt juſte entre l'inteſtin rectum & la veſſie.

LE JEÛNE MARIÉ.

O DIEU paternel! l'ame de mon fils entre de l'urine & quelque choſe de pis! quelle auberge pour l'être penſant, & cela pendant neuf mois!

LE PHILOSOPHE.

Oui, mon cher voiſin; l'ame d'un pape n'a point eu d'autre berceau; & cependant on ſe donne des airs & on fait le fier.

LE JEUNE MARIÉ.

Je ſens bien qu'il n'y a point d'animal qui doive être moins fier que l'homme. Mais comme je vous ai déja dit que j'étais très curieux, je voudrais ſavoir comment dans cette poche un peu de liqueur devient une groſſe maſſe de chair ſi bien organiſée. En un mot, vous qui êtes ſi ſavant, ne pouriez-vous point me dire comment les enfans ſe font?

LE PHILOSOPHE.

Non, mon ami; mais ſi vous voulez je vous dirai ce que les médecins ont imaginé, c'eſt-à-dire, comment les enfans ne ſe font point.

Premiérement *Hippocrate* écrit que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme,

s'élancent & s'unissent ensemble, & que dans le moment l'enfant est conçu par cette union.

Le révérend père *Sanchez*, le docteur de l'Espagne, est entiérement de l'avis d'*Hippocrate*; & il en a même fait un fort plaisant article de théologie, que tous les Espagnols ont cru fermement, jusqu'à ce que tous les jésuites ayent été renvoyés du pays.

LE JEUNE MARIÉ.

Je suis assez content d'*Hippocrate* & de *Sanchez*. Ma femme a rempli, ou je suis bien trompé, toutes les conditions imposées par ces grands-hommes, pour former un enfant, & pour lui donner une ame.

LE PHILOSOPHE.

Malheureusement il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassemens de leurs maris, & qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre *Hippocrate* & *Sanchez*.

De plus, il y a très grande apparence que la nature agit toûjours dans les mêmes cas suivant les mêmes principes : or, il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc falu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux.

Le célèbre *Harvey*, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſans dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtreſſe *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes parce qu'elles voudraient que leurs coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries *Harvey* ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais, monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toûjours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toûjours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les jumens, les âneſſes, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE PHILOSOPHE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires comme tous les oiſeaux ; les jumens, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe détache de l'ovaire, il eſt couvé dans la matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les ba-

leines & les autres animaux marins de cette espèce, font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils insectes sont visiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf : & notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais vraiment ce système porte tous les caractères de la vérité ; il est simple, il est uniforme, il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en suis fort content, je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me sont fort chers.

LE PHILOSOPHE.

On s'est lassé à la longue de ce système ; on a fait les enfans d'une autre façon.

LE JEUNE MARIÉ.

Et pourquoi, puisque celle-là est si naturelle ?

LE PHILOSOPHE.

C'est qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais seulement de petites glandes.

LE JEUNE MARIÉ.

Je soupçonne que des gens qui avaient un autre système à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

LE PHILOSOPHE.

Cela pourait bien être. Deux Hollandais s'avisèrent d'examiner la liqueur séminale au microscope, celle de l'homme, celle de plusieurs animaux; & ils crurent y appercevoir des animaux déja tout formés, qui couraient avec une vîtesse inconcevable. Ils en virent même dans le fluide séminal du coq. Alors on jugea que les mâles fesaient tout & les femelles rien; elles ne servirent plus qu'à porter le trésor que le mâle leur avait confié.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà qui est bien étrange. J'ai quelques doutes sur tous ces petits animaux qui frétillent si prodigieusement dans une liqueur pour être ensuite immobiles dans les œufs des oiseaux, & pour être non moins immobiles pendant neuf mois (à quelques culebutes près) dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conséquent. Ce n'est pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment sont faits, s'il vous plait, ces petits hommes qui sont si bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

LE PHILOSOPHE.

Comme des vermisseaux. Il y avait surtout un médecin nommé *Andri* qui voyait des vers partout, & qui voulait absolument dé-

truire le ſyſtême d'*Harvey*. Il aurait s'il l'avait pu, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & Mr. *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onam*, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle; delà dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie criſalide, que les payſans appellent *fève*. Enſuite, ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes; voilà nos métamorphoſes.

LE JEUNE MARIÉ.

Eh bien! s'en eſt-on tenu là? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

LE PHILOSOPHE.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une Vénus phyſique que l'attraction feſait les enfans: & voici comment la choſe s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil; mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes & des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer dans cette hypothèſe la ſituation

des mammelles & des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang & pour le chaſſer, l'eſtomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre; cela lui paraît trop vulgaire, tout ſe fait par attraction.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà un maître fou. Je me flatte que perſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

LE PHILOSOPHE.

On en rit beaucoup; mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſemblait aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune; ce n'eſt plus le bras qui va chercher le bras; ce n'eſt plus la cuiſſe qui court après la cuiſſe; ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuiſſe qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du tems.

LE JEUNE MARIÉ.

J'en ſuis ravi: mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes?

LE PHI-

LE PHILOSOPHE.

Le doute. Si la queſtion avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du ſang répandu ; mais entre des phyſiciens la paix eſt bientôt faite ; chacun a couché avec ſa femme ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes trompes de fallope. Les femmes ſont devenues groſſes ou enceintes, ſans demander ſeulement comment ce myſtère s'opère. C'eſt ainſi que vous ſemez du bled, & que vous ignorez comment le bled germe en terre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oh ! je le ſais bien ; on me l'a dit il y a longtems ; c'eſt par pourriture. Cependant il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les triangles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entre eux, ou autres propoſitions pareilles, comme par exemple que deux & deux font quatre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter ; mais je ſens que je ſuis curieux. Je voudrais,

quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue; car ſûrement il y en a une. Je ſuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & baiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître un peu.... là.. toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi DIEU me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau; ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en létargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes; ayez la bonté de m'inſtruire.

LE PHILOSOPHE.

Hélas! Nous ſommes auſſi ignorans que vous; adreſſez-vous à la Sorbonne.

ÉTATS GÉNÉRAUX.

IL y en a toûjours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il eſt naturel d'aſſembler la famille, pour connaître ſes intérêts & pourvoir à ſes beſoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté.* Les Germains, ſelon *Tacite*, s'aſſemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot.* Tout fut états généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perſes, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs hiſtoires; nous ne les connaiſſons guères que depuis le tems où leurs rois furent abſolus, ou du moins depuis le tems où ils n'avaient que les prêtres pour contrepoids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place; des ſoldats inſolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sevère* les vainquit & les caſſa.

Les états généraux de l'empire Ottoman ſont les janiſſaires & les ſpahis; dans Alger & dans Tunis c'eſt la milice.

Le plus grand, & le plus ſingulier exemple de ces états généraux eſt la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où ſiégent continuellement les repréſentans de l'empire, les miniſtres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, leſquelles ſont au nombre de trente-ſept.

Les ſeconds états généraux de l'Europe ſont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne ſont pas toûjours aſſemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils ſont devenus ſi néceſſaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond préciſément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire; mais elle eſt en beaucoup plus grand nombre, & jouït d'un pouvoir bien ſupérieur. C'eſt proprement la nation. Les pairs & les évêques ne ſont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y eſt pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'eſt autre choſe qu'une imitation perfectionnée de quelques états généraux de France.

En 1355, ſous le roi *Jean*, les trois états furent aſſemblés à Paris pour ſecourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une ſomme conſidérable, à cinq livres cinq ſous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt néceſſaire pour recueillir cet argent; &

ils établirent neuf commiſſaires pour préſider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnoie.

Qu'eſt-ce que promettre pour ſoi & pour ſes héritiers ? ou c'eſt ne rien promettre, ou c'eſt dire, ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnoie, nous ſommes dans l'impuiſſance de faire le mal.

Avec cet argent qui fut bientôt levé, on forma aiſément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait priſonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation Anglaiſe a conſervé tout ce que la nation Françaiſe a perdu.

Les états généraux de Suède ont une coutume plus honorable encor à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cent payſans qui ſont un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états généraux de Dannemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660 ; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange,

c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *Cortez* d'Eſpagne ont duré cent ans après. On les aſſembla encor en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états généraux n'ont point été convoqués depuis ce tems.

GENÈSE.

L'Ecrivain ſacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puiſque ſans cette condeſcendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reſte que quelques remarques à faire ſur la phyſique de ces tems reculés; car pour la théologie nous la reſpectons; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre.*

C'eſt ainſi qu'on a traduit; mais la traduction n'eſt pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte, *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit*, *le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs eſt conforme à l'ancienne idée des Phé-

niciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le cahos, le Chaut Ereb. Les Phéniciens étaient depuis longtems un peuple puiſſant qui avait ſa théogonie avant que les Hébreux ſe fuſſent emparés de quelques cantons vers ſon pays. Il eſt bien naturel de penſer que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiſſement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne phyſique de leurs maîtres ; c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Dans le tems où l'on place *Moïſe*, les philoſophes Phéniciens en ſavaient-ils aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenſité de l'eſpace qu'on nomme *le Ciel ?* Cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toûjours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à-peu-près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de ſable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guères poſſible que les Phéniciens ſi bons navigateurs n'euſſent pas quelques bons aſtronomes : mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèſe qui

écrivait pour enſeigner les voies de DIEU & non la phyſique.

La terre était tohu bohu & vuide ; les ténèbres étaient ſur la face de l'abîme, & l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu bohu ſignifie préciſément cahos, déſordre ; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſans deſſus deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle eſt ; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encor arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſoufle*, le *vent* qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien *Sanchoniaton.* Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne ſoit très vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toûjours partagés ſur la queſtion de l'éternité du monde, mais jamais ſur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit*, *Que la lumière ſoit faite*, *&* *la lumière fut faite* ; *&* *il vit que la lumière était bonne* ; *&* *il diviſa la lumière des ténèbres*, *&* *il appella la lumière* jour, *&* *les ténèbres* nuit ; *&* *le ſoir* *&* *le matin furent un jour. Et* DIEU *dit auſſi*, *Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux*, *&* *qu'il ſépare les eaux des eaux* ; *&* DIEU *fit le firmament* ; *&* *il diviſa les eaux au deſſus du firmament des eaux au deſſous du firmament*, *&* DIEU *appella le firmament* Ciel ; *&* *le ſoir* *&* *le matin fit le ſecond jour* *&c.*, *&* *il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner ſi l'évêque d'Avranche *Huet*, *Le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raiſon contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence.

Cette éloquence n'eſt affectée dans aucune hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtile eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puiſſance de DIEU, employait ſeulement cette expreſſion, *Il dit*, *Que la lumière ſoit*, *&* *la lumière fut*, ce ſerait alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un pſaume, *Dixit*, *&* *facta ſunt.* C'eſt un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'eſprit & l'enlève. Mais ici, c'eſt le narré le plus ſimple. L'auteur Juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, *&* DIEU *vit que*

cela était bon. Tout eſt ſublime dans la création ſans doute ; mais celle de la lumière ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs ; le ſublime eſt ce qui s'élève au deſſus du reſte, & le même tour règne partout dans ce chapitre.

C'était encor une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du ſoleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet aſtre ; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin & un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues & groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité, mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La ſéparation de la lumière & des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique ; il ſemble que la nuit & le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette

ſenſation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encor de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très ſolides, parce qu'on y voyait toûjours les mèmes phénomènes. Les cieux roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On ſe figurait donc des réſervoirs d'eau dans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient ètre portés que ſur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cryſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de cette voûte ſur la terre, il était néceſſaire qu'il y eût des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent & ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie d'alors ; & puiſqu'on écrivait pour des Juifs, il falait bien adopter leurs idées empruntées des autres peuples.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit ; il fit auſſi les étoiles.*

C'eſt toûjours, il eſt vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux tels qu'on les voit, quoi-

qu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du tems. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſque également grands.

DIEU *dit auſſi, Faiſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons*, &c.

Qu'entendaient les Juifs par Faiſons l'homme à notre image? ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu ſans corps, & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire, DIEU n'eſt rien de ce que nous connaiſſons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent DIEU conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'égliſe crurent auſſi DIEU corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de *Platon*, ou plutôt, juſqu'à ce que les lumières du chriſtianiſme fuſſent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU, ou les Dieux ſécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur reſſem-

blance, il femble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU, & les Dieux mâles & femelles. On a recherché fi l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux fexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour : le fens le plus naturel eft que DIEU forma *Adam* & *Eve* en même tems ; mais ce fens contredirait abfolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtems après les fept jours.

Et il fe repofa le feptiéme jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens, difaient que DIEU avait fait le monde en fix tems, que l'ancien *Zoroaftre* appelle les fix *gahambars* fi célèbres chez les Perfes.

Il eft inconteftable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitaffent les déferts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'ils puffent avoir des écrivains. Plufieurs favans ont cru vraifemblable que l'allégorie des fix jours eft imitée de celle des fix tems. DIEU peut avoir permis que de grands peuples euffent cette idée, avant qu'il l'eût infpirée au peuple Juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventaffent les arts avant que les Juifs en euffent aucun.

Du lieu de volupté fortait un fleuve qui arrofait le jardin, & de là fe partageait en

quatre fleuves ; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or.... Le second s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie.... Le troisiéme est le Tigre, & le quatriéme l'Euphrate.

Suivant cette version, le paradis terrestre aurait contenu près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tigre ont leur source à plus de soixante grandes lieuës l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guères à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieuës des sources du Tigre & de l'Euphrate ; & si le Phison est le Phase, il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc falu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait son paradis terrestre.

On a dit que le jardin d'Eden ressemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse, fameuse dans toute l'antiquité ; que les Hébreux, peuple très récent, pouvaient être une horde Arabe, & se faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie; qu'ils ont toûjours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de *cultiver ſon jardin*, mais il eſt difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieuës de long; apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc encor une fois que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Auſſi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente poſitions différentes.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaiſſe le bien & le mal? Le contraire ne parait-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, & conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encor neuf cent trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En

effet, on pourait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable ; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi, Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, faiſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales ; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq & du coucou. *Loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très petit nombre. De plus, ſi *Adam* eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déja mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit.

fruit. Il en ſavait déja plus que la ſociété royale de Londre, & l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé dans la Genèſe. Le premier homme, chez les anciens bracmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie ; c'eſt ce que dit le *Védam* dans la ſeconde formation du monde. *Adam* & *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'eſprit ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lors qu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place ; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.* Le Seigneur (un chapitre auparavant) avait déja créé le mâle & la femelle ; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déja ? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encor que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, & exprime leur union intime.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre, &c. : il dit à la femme, &c. Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable, tout y eſt phyſique. Le

ſerpent était regardé, non-ſeulement comme le plus ruſé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le ſerpent ; & cette fable avait été conſervée par *Phérécide.* Origène la cite dans ſon livre 6. contre Celſe. On portait un ſerpent dans les fètes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une eſpèce de divinité au ſerpent, au rapport d'Euſèbe dans ſa *préparation évangélique* livre premier chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le ſerpent était regardé comme le ſymbole de la vie ; & de là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïſe*, portèrent toûjours l'image d'un ſerpent ſur leur poitrine.

Eve n'eſt point étonnée que le ſerpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes hiſtoires, & c'eſt pourquoi lorſque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cette avanture parait ſi phyſique & ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rempe depuis ce tems-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toûjours à l'écraſer, & pourquoi il cherche toûjours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit) ; préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamorphoſes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou

ne ſort de ſon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auſſi manifeſte que reſpectable. Le plus ſûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos miſères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groſſeſſes eſt une punition ? C'était au contraire, dit-on, une très grande bénédiction, & ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bètes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine ; il y en a même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entiérement naturelle, c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, & ſont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'eſprit plus fort que ſon mari, elle en eſt partout la maîtreſſe ; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai ; mais il ſe peut

très bien qu'avant le péché il n'y eût ni ſujétion, ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabin nommé *Elieſer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du ſerpent qui les avait tentés ; & *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec reſpect.

Et le Seigneur dit, Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il ſemblerait que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieux, *Eloïm.* Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, ſignifie la Trinité ; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs Dieux, c'eſt le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt vraiſemblable que les Juifs entendaient les anges *Eloïm.* C'eſt ce qui fit penſer à pluſieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs. Mais c'eſt une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, difent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté *afin qu'il cultivât ce jardin.* Si Adam de jardinier devint laboureur, ils difent qu'en cela fon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Ce commentaire eft trop peu férieux; DIEU punit la défobéïffance par le banniffement d'un lieu natal.

Toute cette hiftoire en général fe rapporte, felon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers tems valaient mieux que les nouveaux. On a toûjours plaint le préfent, & vanté le paffé. Les hommes furchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oifiveté, ne fongeant pas que le pire des états eft celui d'un homme qui n'a rien à faire. On fe vit fouvent malheureux, & on fe forgea l'idee d'un tems où tout le monde avait été heureux. C'eft à-peu-près comme fi on difait, il fut un tems où il ne périffait aucun arbre, où nulle bète n'était ni malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. Delà l'idée du fiécle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du ferpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureufe & immortelle que l'homme avait mis fur fon bât, delà ce combat de *Typhon*

contre *Osiris*, d'*Ophionée* contre les Dieux, & cette fameuse boete de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont ingénieux, & dont aucun n'est instructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples sont des imitations de l'histoire hébraïque; puisque nous avons l'ancienne histoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations sont presque tous perdus. De plus les témoignages en faveur de la Genèse sont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* signifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé fait, dit-on, une étrange figure à une porte; mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure: ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers, des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents, mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'est probablement une allégorie; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un symbole composé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'aîles d'épervier.

Les Dieux Eloïm voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples ; il n'y a aucune nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels deſcendaient ſouvent ſur la terre pour viſiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être ſupérieurs aux autres hommes ; auſſi la Genèſe ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géans. C'eſt encor ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferài venir ſur la terre les eaux du déluge.

(Voyez l'article *Déluge.*) Je remarquerai ſeulement ici que St. Auguſtin dans ſa *Cité de Dieu*, N°. 8. dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria* : ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. *St. Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle pas.

DIEU *dit à Noé, Je vais faire alliance avec vous & avec votre ſemence après vous, & avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, & il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plûpart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Aſſiſe*, fondateur de l'ordre ſéraphique, diſait aux cigales & aux liévres, Chantez, ma ſœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux ſe dévoreraient les uns les autres, qu'ils ſe nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos ſemblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce paſſage ne veut dire autre choſe ſinon que DIEU eſt également le maître abſolu de tout ce qui reſpire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, & le mot d'*alliance* n'eſt là que par extenſion. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'eſprit, & remonter aux tems où l'on écrivait

ce livre qui eſt un ſcandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il ſera un ſigne de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela ſuppoſe évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toûjours exiſté. C'eſt un phénomène cauſé néceſſairement par la pluie, & on le donne ici comme quelque choſe de ſurnaturel qui avertit que la terre ne ſera plus inondée. Il eſt étrange de choiſir le ſigne de la pluie pour aſſurer qu'on ne ſera pas noyé; mais auſſi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on eſt raſſuré par l'arc-en-ciel.

Et ſur le ſoir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'hiſtoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, eſt peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut conſidérer que preſque toute l'Aſie croyait qu'il y avait des démons incubes & ſuccubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de déſirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires. Il ſe peut que ce trait d'hiſtoire ne ſoit qu'une

figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorre. Nous ne propoſons cette ſolution aux ſavans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propoſe ſes deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en ſtatue de ſel, & tout le reſte de cette hiſtoire, qu'oſerons-nous dire ? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirra* a quelque rapport à l'inceſte de *Loth* & de ſes filles : & l'avanture de *Philemon* & de *Baucis* n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble ; eſt-ce à l'hiſtoire d'*Orphée* & d'*Euridice* ?

Il ſuffit que tout cela ſoit dans l'Ecriture ſainte pour que nous le révérions, ſans chercher à voir dans ce livre autre choſe que ce qui eſt écrit par l'Eſprit ſaint. Souvenons-nous toûjours que ces tems-là ne ſont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter après tant de grands-hommes, que l'ancien Teſtament eſt une hiſtoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reſte de l'univers eſt fabuleux.

Il eſt vrai que pluſieurs célèbres pères de l'égliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſurtout de *Philon*. Des papes plus

prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute; mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

Les ſavans trop remplis de leur ſcience, ont prétendu qu'il était impoſſible que *Moïſe* eût écrit la Genèſe. Une de leurs grandes raiſons eſt que dans l'hiſtoire d'*Abraham*, il eſt dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer ſa femme en argent monnoié, & que le roi de Gérar donna mille piéces d'argent à *Sara* lorſqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour ſa beauté à l'âge de ſoixante & quinze ans. Ils diſent qu'ils ont conſulté tous les anciens auteurs, & qu'il eſt avéré qu'il n'y avait point d'argent monnoié dans ce tems-là. Mais on voit bien que ce ſont-là de pures chicanes, puiſque l'égliſe a toûjours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils allèguent encor une foule d'objections auſſi vaines. Ils oſent contredire chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon. Soyons ſoumis d'eſprit & de cœur. (Voyez *Moïſe*.)

GÉNIE.

GÉnie daimon ; nous en avons déja parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela eſt fort probable.

Bouclier d'*Hercule* vers 94.

Il ſe peut que les ames des morts appellées *ombres*, *mânes*, ayent paſſé pour des daimons. *Hercule* dans *Héſiode* dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être ſans *religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait préciſément comme frère *Garaſſe* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reſte du monde n'en fait rien. Ces démons, dit le très religieux & très ordurier *Apulée*, ſont des puiſſances intermédiaires entre l'æther & notre baſſe région. Ils vivent dans notre atmoſphère, ils portent nos prières & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les ſecours & les bienfaits comme des interprêtes & des ambaſſadeurs. C'eſt par

leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

„ Cæterum ſunt quædam divinæ mediæ „ poteſtates, inter ſummum æthera, & infimas terras, in iſto interſitæ aëris ſpatio, „ per quas & deſideria noſtra, & merita ad „ Deos commeant. Hos græco nomine dæ- „ monas nuncupant. Inter terricolas cœlico- „ laſque vectores, hinc precum, inde dono- „ rum : qui ultro citròque portant, hinc pe- „ titiones, inde ſuppetias : ceu quidam utriuſ- „ que interpretes, & ſalutigeri. Per hos eoſ- „ dem, ut Plato in ſympoſio autumat, cuncta „ denuntiata, & magorum varia miracula, „ omneſque præſagium ſpecies reguntur. "

St. Auguſtin a daigné réfuter *Apulée*, voici ſes paroles.

„ Nous ne pouvons non plus dire que „ les démons ne ſont ni mortels, ni éternels ; „ car, tout ce qui a la vie, ou vit éternel- „ lement, ou perd par la mort la vie dont il „ eſt vivant ; & *Apulée* a dit que quant au „ tems les démons ſont éternels. Que reſ- „ te-t-il donc, ſinon que les démons tenant „ le milieu, ils ayent une choſe des deux „ plus hautes & une choſe des deux plus „ baſſes. Ils ne ſont plus dans le milieu ; & „ ils tombent dans l'une des deux extrémi- „ tés : & comme des deux choſes qui ſont, „ ſoit de l'une, ſoit de l'autre part, il ne ſe

Cité de Dieu, liv. IX. chap. XII. pag. 324. traduction de *Giri*.

„ peut faire qu'ils n'en ayent pas deux, fe-
„ lon que nous l'avons montré ; pour tenir
„ le milieu il faut qu'ils ayent une chofe de
„ chacune ; & puifque l'éternité ne leur peut
„ venir des plus baffes, où elle ne fe trouve
„ pas, c'eft la feule chofe qu'ils ont des plus
„ hautes ; & ainfi pour achever le milieu qui
„ leur appartient, que peuvent-ils avoir des
„ plus baffes que la mifère ? "

C'eft puiffamment raifonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de daimons, de péris, de farfadets, foit bienfefans, foit malfefans, je n'en puis parler en connaiffance de caufe ; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vus.

Chez les Romains on ne fe fervait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous fefons, un rare talent ; c'était *ingenium.* Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité fous fa garde, ou d'un machinifte, ou d'un muficien.

Ce terme de *génie* femble devoir défigner non pas indiftinctement les grands talens, mais ceux dans lefquels il entre de l'invention. C'eft furtout cette invention qui paraiffait un don des Dieux, cet *ingenium quafi ingenitum*, une efpèce d'infpiration divine. Or un artifte, quelque parfait qu'il foit dans fon genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'eft

point original, n'eſt point réputé génie; il ne paſſera pour avoir été inſpiré que par les artiſtes ſes prédéceſſeurs; quand même il les ſurpaſſerait.

Il ſe peut que pluſieurs perſonnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnaſſent les grains de bled que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. Le *Pouſſin* déja grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli* qui ne vit aucun bon muſicien en France, avait le génie de la muſique.

Lequel vaut le mieux de poſſéder ſans maître le génie de ſon art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en ſurpaſſant ſes maîtres?

Si vous faites cette queſtion aux artiſtes, ils ſeront peut-être partagés. Si vous la faites au public, il n'héſitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapiſſerie des Gobelins qu'une tapiſſerie faite en Flandre dans les commencemens de l'art? préférez-vous les chef-d'œuvres modernes en eſtampes aux premières gravures en bois? la muſique d'aujourd'hui aux premiers airs qui reſſemblaient au chant grégorien? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons? tout le monde vous répondra oui. Tous les

acheteurs vous diront, j'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conſcience, que nous reſpectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les eſprits qui les ont perfectionnés ſont plus à notre uſage.

SECTION SECONDE.

L'article *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'oſera donc dire que peu de choſes après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois ſon génie, on s'imagina que ceux qui feſaient des choſes extraordinaires étaient inſpirés par ce génie. Les neuf muſes étaient neuf génies qu'il falait invoquer, c'eſt pourquoi *Ovide* dit :

Eſt Deus in nobis agitante caleſcimus illo.

Il eſt un Dieu dans nous, c'eſt lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent ? qu'eſt-ce que le talent ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art ? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue ? c'eſt que chaque langue par ſes terminaiſons,

par

par ses articles, ses participes, ses mots plus ou moins longs, aura nécessairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue française sera plus fait pour la conversation, parce que sa marche nécessairement simple & régulière ne gênera jamais l'esprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire, *Théophile a pris soin des affaires de César*, que de cette seule manière ; mais en grec & en latin on peut transposer les cinq mots qui composeront cette phrase en cent vingt façons différentes, sans gêner en rien le sens.

Le stile lapidaire sera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la française & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui distinguent un peuple d'un autre. Il suffit de voir des Français, des Espagnols & des Anglais pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'est autre chose que son talent, mais on ne donne ce nom qu'à un talent très supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poësie, pour la musique, pour la peinture ? cependant, il serait ridicule de les appeller des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais

de faute groſſière ; auſſi *Racine* depuis *Andromaque*, le *Pouſſin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie ſans goût en commettra d'énormes ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il ne les ſentira pas.

GÉOGRAPHIE.

La géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toûjours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage ; mais ils ſe ſont preſque toûjours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne encor n'a pu faire une carte exacte de la haute Egypte ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes ; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du tems d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſſède en Aſie. Tout y eſt placé au hazard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les états du grand-mogol, la poſition d'Agra & de

Delli eſt un peu connue, du moins ſuppoſée; mais de là juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'avanture.

On ſait à-peu-près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale depuis environ le trentiéme degré juſqu'au quarantiéme; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui font environ cinquante lieues. De ſorte que ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptiéme degré & le cent ſoixante & quinze; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix, & le cent ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie dont on ait une meſure géographique, parce que l'empereur *Cam hi* employa des jéſuites aſtronomes pour dreſſer des cartes exactes.

Dans notre occident, l'Italie, la France, la Ruſſie, l'Angleterre, & les principales villes des autres états ont été meſurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine; mais ce n'eſt que depuis très peu d'années qu'on a formé en France l'entrepriſe d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des ſciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du

royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruiſſeau, les collines, les buiſſons à leur véritable place. Avant ce tems la topographie était ſi confuſe, que la veille de la bataille de Fontenoi on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une ſeule qui ne fût entiérement fautive.

Si on avait donné de Verſailles un ordre poſitif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de ſe poſter en conſéquence des cartes géographiques, comme cela eſt arrivé quelquefois du tems du miniſtre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uſcoques, des Morlaques, des Montenegrins, & qui n'aurait pour toute connaiſſance des lieux que les cartes, ferait auſſi embarraſſé que s'il ſe trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureuſement on rectifie ſur les lieux ce que les géographes ont ſouvent tracé de fantaiſie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile en géographie comme en morale, de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin; les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre, que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cent années juste avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure excessive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud ; & le froid est souvent si terrible dans le nord de la Suède & de la Russie, que le thermomètre y est descendu jusqu'à trente-quatre degrés au dessous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans ; c'est se tromper de plus de soixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & originairement comme si chaque peuple n'avait pas toûjours emprunté mille expressions de ses voisins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieue de terrain qui ne soit habité, mais dans la Russie, il est encor des déserts de trente à quarante lieues. Le désert des Landes de Bordeaux n'est que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neige éternelle, sur lesquelles il n'a jamais passé ni un homme ni même un oiseau.

Il y a encor dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu desquels sont de misérables isles presque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France. Cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toûjours quarante mille Suiſſes à ſa ſolde ; mais le fait eſt qu'il n'en a jamais eu qu'environ treize mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde près de Marſeille, lui parait une fortereſſe importante & preſque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle fortereſſe,

> Gouvernement commode & beau,
> A qui ſuffit pour toute garde
> Un Suiſſe avec ſa hallebarde
> Peint ſur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cent belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du tems d'*Auguſte*.

On eſt bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyſe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de Lauti & de la Canche. L'Oyſe coule à quelques lieues de Paris ; la Sarre eſt en Lorraine près de la baſſe Alzace, & ſe jette dans la Moſelle au deſſus de Trèves. La Somme prend ſa ſource près de St. Quentin, & ſe jette dans la mer au deſſous d'Abbeville. Lauti & la Canche

ſont des ruiſſeaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyſe que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'eſt guères poſſible que l'auteur ſe ſoit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maiſon de *Bouillon* qui ne la poſſède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot ; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris ; & c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conſerve à Rodez un ſoulier de la Ste. Vierge, comme on conſerve dans la ville du Puy en Velay le prépuce de ſon fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes ſur les Turcs que ſur les chrétiens. Il dit que les Turcs poſſédaient de ſon tems quatre iſles dans l'Archipel. Ils les poſſédaient toutes.

Qu'*Amurat ſecond*, à la bataille de Varn tira de ſon ſein l'hoſtie conſacrée qu'on lui avait donné en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hoſtie de la perfidie des chrétiens. Un Turc, & un Turc dévot comme *Amurat II*, faire ſa prière à une hoſtie ! il tira le traité de ſon ſein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de ſon ſabre.

Il aſſure que le czar *Pierre I* ſe fit patriarche. Il abolit le patriarcat, & fit bien ; mais ſe faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de l'égliſe grecque eſt de croire que le St. Eſprit ne procède que du père. Mais d'où ſait-il que c'eſt une erreur ? l'égliſe latine ne croit la proceſſion du St. Eſprit par le père & le fils que depuis le neuviéme ſiécle ; la grecque, mère de la latine, date de ſeize cent ans. Qui les jugera ?

Il affirme que l'égliſe grecque ruſſe reconnait pour médiateur non pas JESUS-CHRIST, mais *St. Antoine.* Encor s'il avait attribué la choſe à *St. Nicolas*, on aurait pu autrefois excuſer cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abſurdités, la géographie ſe perfectionne ſenſiblement dans notre ſiécle.

Il n'en eſt pas de cette connaiſſance comme de l'art des vers, de la muſique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres ſont ſouvent les plus mauvais. Mais dans les ſciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers ſont toûjours les meilleurs, pourvu qu'ils ſoient faits avec quelque ſoin.

Un des plus grands avantages de la géographie eſt, à mon gré, celui-ci. Votre

ſotte voiſine, & votre voiſin encor plus ſot, vous reprochent ſans ceſſe de ne pas penſer comme on penſe dans la rue St. Jacques. Voyez, vous diſent-ils, quelle foule de grands-hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* juſqu'à l'abbé *Petit-pied.* Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le fauxbourg St. Honoré, à Chaillot & à Etampes, à Rome & chez les Uſcoques. Prenez alors une mappe-mondé, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perſe; celui de la Ruſſie, plus vaſte que ne fut l'empire Romain. Faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie; enfin vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquiéme qui eſt encor auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur, vous oppoſerez l'univers à la rue St. Jacques.

Vous leur direz que *Jules-Céſar* qui étendit ſon pouvoir bien loin au delà de cette rue, ne ſut pas un mot de ce qu'ils croient ſi univerſel; Que leurs ancètres, à qui *Jules-Céſar* donna les étrivières, n'en ſurent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroiſſe St. Severin donnaient le ton au reſte du monde.

GÉOMÉTRIE.

FEu Mr. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie ; il voulut remonter à la ſource, & ſuivre la marche de nos découvertes & des beſoins qui les ont produites.

Cette méthode parait agréable & utile ; mais elle n'a pas été ſuivie ; elle exige dans le maître une flexibilité d'eſprit qui ſait ſe proportionner, & un agrément rare dans ceux qui ſuivent la routine de leur profeſſion.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant ; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. Euclide dit au premier livre que *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales & inégales, les quarrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des quarrés conſtruits ſur la moitié entière de la ligne ; plus la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié juſqu'au point d'interſection.*

On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorême ; & quand il eſt compris, l'étudiant dit, à quoi peut-il me ſervir ? &

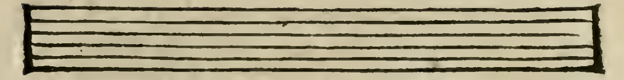
que m'importe ? Il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

La peinture commença par le déſir de deſſiner groſſiérement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mêlange groſſier de quelques tons qui plaiſaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile, entende ſon père dire à ſon jardinier, Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes ſur ſix lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut ſavoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec ſon précepteur. Le parterre eſt inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraiſſe. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne ſait point quelle eſt ſa largeur. Le maître lui fait d'abord aiſément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à ſix pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce ſont déja ſoixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir ſix lignes. L'enfant voit qu'il y aura ſix fois ſoixante : 360 tulipes. Mais de quelle largeur ſera donc cette plate-bande que je ne puis meſurer ? Elle ſera évidem-

ment de ſix fois ſix pouces, qui font trois pieds.



Il connait la longueur & la largeur. Il veut connaître la ſuperficie. N'eſt-il pas vrai, lui dit ſon maître, que ſi vous feſiez courir une ligne de trois pieds ſur cette plate-bande d'un bout à l'autre, elle l'aurait ſucceſſivement couverte toute entière? Voilà donc la ſuperficie trouvée; elle eſt de trois fois trente. Ce morceau a 90 pieds quarrés.

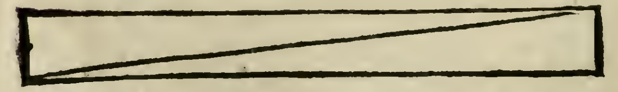
Le jardinier quelques jours après tend un cordeau d'une angle à l'autre dans la longueur; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il eſt donc, dit le diſciple, auſſi long qu'un des deux côtés?

LE MAITRE.

Non, il eſt plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi! ſi je fais paſſer des lignes ſur cette tranſverſale que vous appellez *diagonale*,



il n'y en aura pas plus pour elle que pour les deux autres; elle leur eſt donc égale?

Quoi ! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux ?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle ?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en ſaura jamais rien, de même qu'on ne ſaura point préciſément quelle eſt la racine quarrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine quarrée de 5 eſt 2, avec la racine d'un cinquiéme.

LE MAITRE.

Et qu'eſt-ce que la racine quarrée d'un cinquiéme ? Vous ſentez bien que cela ne ſe peut exprimer en chiffres. Il y a de même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne ſaurai jamais mon compte ? il n'y a donc rien de certain ?

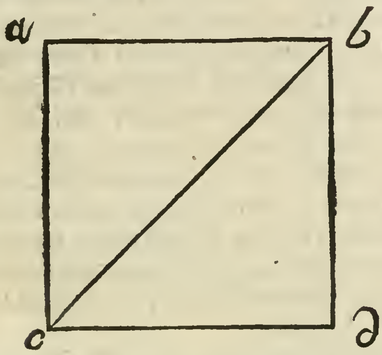
LE MAITRE.

Il eſt certain que cette ligne de biais partage le quadrilataire en deux parties égales. Mais il n'eſt pas plus ſurprenant que ce petit reſte de la ligne diagonale n'ait pas une commune meſure avec les côtés, qu'il n'eſt ſurprenant que vous ne puiſſiez trouver en arithmétique la racine quarrée de 5.

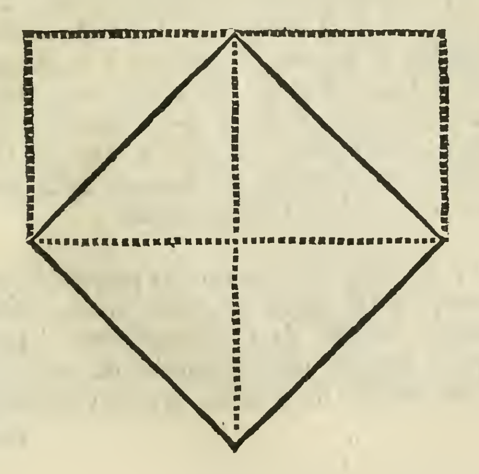
Vous n'en ſaurez pas moins votre compte ; car ſi un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites piéces, comme ſoixante & quatre, & vous ſerez payé en recevant huit piéces, qui ſont la racine quarrée de ſoixante & quatre. Il ne faut pas qu'il y ait de myſtère ni en arithmétique, ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'eſprit du jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommenſurable, imméſurable aux côtés & aux baſes, lui apprend qu'avec cette ligne dont on ne ſaura jamais la valeur, il

va faire cependant un quarré qui ſera démontré être le double du quarré, *a*, *b*, *c*, *d*.



Il lui fait voir premiérement que les deux triangles qui partagent le quarré ſont égaux. Enſuite traçant cette figure, il démontre à



l'esprit & aux yeux que le quarré formé par ces quatre lignes noires vaut les deux quarrés pointillés. Et cette proposition servira bientôt à faire comprendre ce fameux théorême que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures établies sur les deux autres côtés.

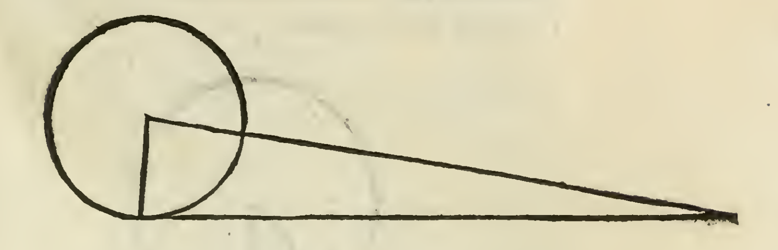
Le jeune homme veut-il mesurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théorême a sur le champ son application; il apprend la géométrie par l'usage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes est égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problême stérile; mais il sait que l'ombre de cette perche est à la hauteur de la perche comme l'ombre de la tour voisine est à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & son ombre un pied, & si l'ombre de la tour est de douze pieds, il dit, comme un est à cinq, ainsi douze est à la hauteur de la tour; elle est donc de soixante pieds.

Il a besoin de connaître les propriétés d'un cercle; il sait qu'on ne poura jamais avoir la mesure exacte de sa circonférence, parce qu'on suppose que sa courbe est composée d'une infinité de droites, & qu'on ne mesure point

point l'infini. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de poligone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit côté eſt le rayon du cercle, & dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.



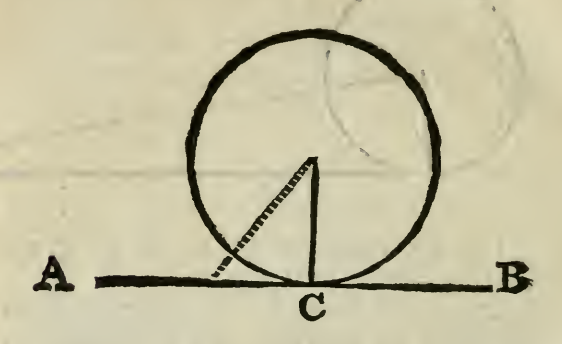
Les circonférences des cercles ſeront entre elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes ſemblables, & ces figures étant entre elles comme les quarrés de leurs côtés correſpondans, les cercles auront auſſi leurs aires proportionnelles au quarré de leurs rayons.

Ainſi comme le quarré de l'hypoténuſe eſt égal au quarré des deux côtés, le cercle dont le rayon ſera cette hypoténuſe ſera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaiſſance ſervira aiſément pour conſtruire un baſſin d'eau auſſi grand que

deux autres baſſins pris enſemble. On double le cercle ſi on ne le quarre pas exactement.

Accoutumé à ſentir ainſi l'avantage des vérités géométriques ; il lit dans quelques élémens de cette ſcience, que ſi on tire cette ligne droite appellée *tangente*, qui touchera le cercle en un point, on ne poura jamais faire paſſer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.

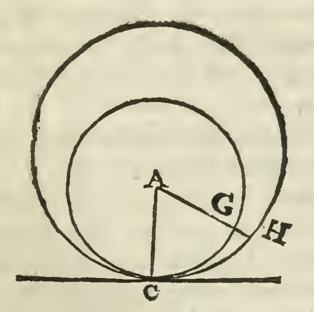


Cela eſt bien évident, & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact ; cela le ſurprend & ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule en A B,

l'une ſur l'autre, ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune courbe ne paſſera. On lui répond gravement que c'eſt là un infini du ſecond ordre. Ces mots effrayent l'enfant. Il ne ſait plus où il en eſt ; il ſe voit tranſporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eſt manifeſtement impoſſible à la nature, ſoit vrai ?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranſcendante, que tous vos cercles ſe rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourez jamais me démontrer que ces lignes circulaires aillent au delà du point de contingence.



La ſécante A G eſt plus courte que la ſécante A C H ; d'accord ; mais il ne ſuit point delà que vos lignes courbes puiſſent paſſer par C. Elles y peuvent paſſer, répondra le

maître, parce que C eſt un infiniment petit qui contient d'autres infiniment petits.

Je n'entends point ce que c'eſt qu'un infiniment petit, dit l'enfant ; & le maître eſt obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'eſt là, où *Malezieux* s'extaſie dans ſes élémens de géométrie. Il dit poſitivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus honnête d'avouer que ces infinis ne ſont que des approximations, des ſuppoſitions ?

Je ne puis toûjours diviſer un nombre par la penſée ; mais ſuit-il delà que ce nombre ſoit infini ? Auſſi *Newton* dans ſon calcul intégral & dans ſon différentiel, ne ſe ſert pas de ce grand mot ; & *Clairaut* ſe garde bien d'enſeigner dans ſes élémens de géométrie, qu'on puiſſe faire paſſer des cerceaux entre une boule & la table ſur laquelle cette boule eſt poſée.

Il faut bien diſtinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuſe.

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée* ; la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problêmes peuvent éclairer l'eſprit & le fortifier. Bien peu seront d'une utilité ſenſible au genre-humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les

propriétés des nombres au lieu de calculer sa fortune.

Lorsqu'*Archimède* trouva la pesanteur spécifique des corps, il rendit service au genre-humain; mais de quoi vous servira de trouver trois nombres tels que la différence des quarrés de 2 ajoutés au cube de trois fassent toûjours un quarré, & que la somme des trois différences ajoutée au même cube fasse un autre quarré ? *Nugæ dificiles*,

---

GLOIRE.

QUe *Cicéron* aime la gloire après avoir étouffé la conspiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Prusse *Fréderic le grand* pense ainsi après Rosbac & Lissa, & après avoir été le législateur, l'historien, le poëte & le filosofe de sa patrie; qu'il aime passionnément la gloire, & qu'il soit assez habile pour être modeste, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale insolence d'un sultan Turc à déployer tout son génie; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre escadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Asie mineure,

& qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces Turcs qui fesaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouïsse de sa gloire ; & on l'admirera de parler de ses succès avec cet air d'indifférence & de supériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette espèce, quoiqu'ils soient de la race mortelle très chétive.

Mais si au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée *Paris* près de Gonesse, croit avoir de la gloire s'il est harangué par un régent de l'université qui lui dit, Monseigneur, la gloire que vous avez acquise dans l'exercice de votre charge, vos illustres travaux dont tout l'univers retentit, &c. Je demande alors s'il y a dans cet univers assez de sifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui est venu braire cette harangue dans l'hôtel de monseigneur ?

Nous sommes si sots, que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur disait un jour : Mes frères, il est très bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miséricordieux* ; car DIEU use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu

d'hommes ſur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui ſe vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille ſoutient une thèſe ſur les cathégories, thèſe à laquelle préſide un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de ſa thèſe; *Ek allhà abron doxa: Ad majorem Dei gloriam.* Un bon muſulman a-t-il fait blanchir ſon ſallon, il grave cette ſottiſe ſur ſa porte; un ſaka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'eſt un uſage impie qui eſt pieuſement mis en uſage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux, qui en vuidant la chaiſe percée de notre ſultant, s'écrierait, A la plus grande gloire de notre invincible monarque? Il y a certainement plus loin du ſultan à DIEU, que du ſultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miſérables vers de terre appellés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en goûter? Juſqu'à quand, animaux à deux pieds ſans plumes, ferez-vous DIEU à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime auſſi! S'il y avait pluſieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la

grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce Dieu ferait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois : Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU ? Ceſſez de prophaner ſon nom ſacré. Un empereur nommé *Octave Auguſte*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez-vous, adorez & taiſez-vous.

Ainſi parlait *Ben-al-bétif* ; & les dervi-ches s'écrièrent, Gloire à DIEU ! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

GOUT.

Y A-t-il un bon & un mauvais goût? oui ſans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'uſages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grace.

Mais la grace n'eſt-elle pas arbitraire ? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente, de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſ-

ſier, l'autre délicat, on convient aſſez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon tems fût venu, *Voiture* qui dans ſa manie de broder des riens avait quelquefois beaucoup de délicateſſe & d'agrément, écrit au grand *Condé* ſur ſa maladie :

Commencez, Seigneur, à ſonger
Qu'il importe d'être & de vivre;
Penſez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à ſuivre ?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos ſiécles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang;
Que d'une force ſans ſeconde
La mort fait ſes traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde,
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,

Ne ſe doit jamais hazarder.
Pour votre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoique votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort,
Croyez-moi, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-Dieu quand il eſt mort.

Ces vers paſſent encor aujourd'hui pour être pleins de goût & pour être les meilleurs de *Voiture.*

Dans le même tems, *l'Etoile* qui paſſait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de Richelieu; *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, feſait ces vers qui ſont imprimés à la ſuite de *Malherbe* & de *Racan*;

Que j'aime en tout tems la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à ſoi.
J'y vois tout ce que j'y demande;
Et les torchons y ſont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'eſt point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* ſont d'un courtiſan qui a le bon goût en partage, & ceux de *l'Etoile* d'un homme groſſier ſans eſprit.

C'eſt dommage qu'on puiſſe dire de *Voiture*, Il eut du goût cette fois-là. Il n'y a

certainement qu'un goût déteſtable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci.

Quand nous fumes dans Etampes
Nous parlames fort de vous.
J'en ſoupirai quatre coups
Et j'en eus la goutte crampe.
Etampe & crampe vraiment
Riment merveilleuſement.
Nous trouvames près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte.
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons, &c.

La fameuſe lettre de la carpe au brochet, & qui lui fit tant de réputation, n'eſt-elle pas une plaiſanterie trop pouſſée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle? n'eſt-ce pas un mélange de fineſſe & de groſſiéreté, de vrai & de faux? Falait-il dire au grand Condé, nommé le *brochet* dans une ſociété de la cour, qu'à ſon nom *les baleines du nord ſuaient à groſſes gouttes*, & que les gens de l'empereur penſaient le frire & le manger avec un grain de ſel?

Eſt-ce un bon goût d'écrire tant de lettres ſeulement pour montrer un peu de cet eſprit qui conſiſte en jeux de mots & en pointes?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit

au grand *Condé* ſur la priſe de Dunkerke; *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis.* Voiture & Coſtar le citent très ſouvent dans leurs lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'Avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux, tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres la famille laſcive des zéphirs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo ſpinoſo trono
Del verde ceſpo aſſiſa
De' fior' la ſcettro in maeſta ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di zephiri miniſtri
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance dans ſa trente-cinquiéme lettre à *Coſtar*, l'atôme ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſoufle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant aîlé, le petit eſprit d'harmo-

nie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire, Un rossignol.

Una voce pennuta, un suon' volante,
E vestito di penne, un vivo fiato,
Una piuma canora, un canto alato,
Un spirituel che d'armonia composto
Vive in anguste viscere nascoto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphase. Il écrit au cardinal de *la Valette*, que ni dans les déserts de la Libie, ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique; & que si les tyrans dont la mémoire nous est odieuse, eussent eu tels instrumens de leur cruauté, c'eût été la sciatique que les martyrs eussent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes mesurées, si contraires au stile épistolaire, ces déclamations fastidieuses, hérissées de grec & de latin au sujet de deux sonnets assez médiocres qui partageaient la cour & la ville, & sur la pitoyable tragédie d'*Hérode* infanticide, tout cela était d'un tems où le goût n'était pas encor formé. *Cinna* même, & les *Lettres provinciales* qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent encor dans le même homme le tems où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où

il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de *Cinna*, & de ceux-ci du même auteur dans ses vingt dernières tragédies?

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plus d'effet?
Comment l'a-t-elle pris? & comment l'a-t-il fait?
(elle.)

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de *Boileau* dans son art poëtique, & son goût non encor rafiné dans sa satyre sur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie;
Ce n'est pas tout encor, les souris & les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats & des souris.

Comme un artiste forme peu-à-peu son goût, une nation forme aussi le sien. Elle croupit des siécles entiers dans la barbarie, ensuite il s'éléve une faible aurore; enfin le

grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long crépuſcule.

Nous convenons tous depuis longtems, que malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiécle de *Louïs XIV*; & nous commençons à nous plaindre que le ſiécle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du tems de *Periclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon tems.

Nous avons vu à l'article *Art dramatique*, combien *Lopez de Vega* ſe plaignait du mauvais goût des Eſpagnols.

Les Italiens s'apperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux quelque tems après leur immortel *Seicento*; & qu'ils voyaient périr la plûpart des arts qu'ils avaient fait naître.

Adiſſon attaque ſouvent le mauvais goût de ſes compatriotes dans plus d'un genre, ſoit quand il ſe moque de la ſtatue d'un amiral en perruque quarrée, ſoit quand il témoigne ſon mépris pour les jeux de mots employés ſérieuſement, ou quand il con-

damne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs eſprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains tems à leur patrie, les voiſins peuvent le ſentir comme les compatriotes. Et de même qu'il eſt évident que parmi nous tel homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident auſſi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & groſſier, l'autre fin & naturel.

Le malheur eſt que quand on prononce cette vérité on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorſqu'on veut le ramener.

Le mieux eſt donc d'attendre que le tems & l'exemple inſtruiſe une nation qui péche par le goût. C'eſt ainſi que les Eſpagnols commencent à réformer leur théâtre, & que les Allemands eſſayent d'en former un.

DU GOUT PARTICULIER D'UNE NATION.

Il eſt des beautés de tous les tems & de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être partout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille; mais les détails qui pouront plaire à un citoyen de Londre, pouront ne faire aucun effet ſur un habitant de

de Paris ; les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des Pariſiens qui voient rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un Anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un Français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui ſera fort bon, & qui ne poura être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû vanter l'ombrage & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues. *Thompſon* dans ſa deſcription des *Saiſons*, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais livrée à la ſociété juſqu'à l'indiſcrétion. Et ces deux peuples conſéquemment n'auront pas la même eſpèce de comédie.

La poeſie ſera différente chez le peuple qui renferme les femmes & chez celui qui leur accorde une liberté ſans bornes.

Mais il ſera toûjours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint ſes tableaux que *Thompſon* n'a peint les ſiens, & qu'il y a eu plus de goût ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Tamiſe ; que les ſcènes naturelles du *Paſ-*

tor fido ſont incomparablement ſupérieures aux bergeries de *Racan*; que *Racine* & *Molière* ſont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

DU GOUT DES CONNAISSEURS.

En général le goût fin & ſûr conſiſte dans le ſentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet eſt celui qui diſcernera le mélange de deux vins, qui ſentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un ſentiment confus & égaré.

Ne ſe trompe-t-on pas quand on dit que c'eſt un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaiſſeur? qu'alors on eſt trop choqué des défauts & trop inſenſible aux beautés? qu'enfin on perd à être trop difficile? n'eſt-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaiſir que pour les gens de goût? ils voient, ils entendent, ils ſentent ce qui échappe aux hommes moins ſenſiblement organiſés, & moins exercés.

Le connaiſſeur en muſique, en peinture, en architecture, en poëſie, en médailles &c. éprouve des ſenſations que le vulgaire ne ſoupçonne pas; le plaiſir même de découvrir une faute le flatte, & lui fait ſentir les beautés plus vivement. C'eſt l'avantage des bonnes vues ſur les mauvai-

ſes. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme groſſier. Il eſt choqué des draperies meſquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de ſon deſſein. Il a le plaiſir d'appercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le groupe le fait friſſonner tandis que d'autres ſpectateurs ſont tranquilles.

Le célèbre ſculpteur homme de lettres & de génie, qui a fait la ſtatue coloſſale de *Pierre I* à Petersbourg, critique avec raiſon l'attitude du Moïſe de *Michel-Ange*, & ſa petite veſte ſerrée qui n'eſt pas même le coſtume oriental; en même tems il s'extaſie en contemplant l'air de tête.

EXEMPLES DU BON ET DU MAUVAIS GOUT, TIRÉS DES TRAGÉDIES FRANÇAISES ET ANGLAISES.

Je ne parlerai point ici de quelque auteurs Anglais, qui ayant traduit des piéces de *Molière*, l'ont inſulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encor chargée de nouveaux incidens pour ſe donner le droit de cenſurer la noble & féconde ſimplicité de ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre ſur le goût, ſur l'eſprit & l'imagination,

& qui ont prétendu à une critique judicieuse, *Adiſſon* eſt celui qui a le plus d'autorité. Ses ouvrages ſont très utiles, on a déſiré ſeulement qu'il n'eût pas trop ſouvent ſacrifié ſon propre goût au déſir de plaire à ſon parti, & de procurer un prompt débit aux feuilles du ſpectateur qu'il compoſait avec *Steele.*

Cependant, il a ſouvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris ſur celui de Londre ; il fait ſentir les défauts de la ſcène anglaiſe ; & quand il écrivit ſon *Caton*, il ſe donna bien garde d'imiter le ſtile de *Shakeſpear.* S'il avait ſu traiter les paſſions, ſi la chaleur de ſon ame eût répondu à la dignité de ſon ſtile, il aurait réformé ſa nation. Sa piéce étant une affaire de parti, eut un ſuccés prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne reſta à la tragédie de *Caton* que de très beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermiſſement de l'empire de *Shakeſpear.* Le vulgaire en aucun pays ne ſe connaît en beaux vers ; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui ſe diſent des injures, des femmes qui ſe roulent ſur la ſcène, des aſſaſſinats, des exécutions criminelles, des revenans qui rempliſſent le théâtre en foule, des ſorciers, que l'éloquence la plus noble & la plus ſage.

Colliers a très bien ſenti les défauts du théâtre anglais ; mais étant ennemi de cet art par une ſuperſtition barbare dont il était

poſſedé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui ; il fut haï & mépriſé.

Warburton évêque de Glocester a commenté *Shakeſpear* de concert avec *Pope.* Mais ſon commentaire ne roule que ſur les mots. L'auteur des trois volumes des *Elémens de critique*, cenſure *Shakeſpear* quelquefois ; mais il cenſure beaucoup plus *Racine* & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques Anglais nous font, c'eſt que tous nos héros ſont des Français, des perſonnages de roman, des amans tels qu'on en trouve dans *Clélie*, dans *Aſtrée* & dans *Zaïde.* L'auteur des élémens de critique reprend ſurtout très ſévérement *Corneille*, d'avoir fait parler ainſi *Céſar* à *Cléopatre.*

C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins appas :
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique Anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes. Il a ſans doute raiſon. Les Français ſenſés l'avaient dit avant lui.

Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau.*

Qu'Achille aime autrement que Tirſis & Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopatre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, & que ſurtout cet amour eſt très inſipide dans la tragédie de *la Mort de Pompée.* Nous ſavons que *Corneille* qui a mis de l'amour dans toutes ſes piéces, n'a jamais traité convenablement cette paſſion, excepté dans quelques ſcènes du *Cid* imitées de l'eſpagnol. Mais auſſi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très grand génie, un ſens profond, une force d'eſprit ſupérieure dans *Cinna*, dans pluſieurs ſcènes des *Horaces*, de *Pompée* & de *Polyeucte.*

Si l'amour eſt inſipide dans preſque toutes ſes piéces, nous ſommes les premiers à le dire ; nous convenons tous que ſes héros ne ſont que des raiſonneurs dans ſes quinze ou ſeize derniers ouvrages. Les vers de ces piéces ſont durs ; obſcurs, ſans harmonie, ſans grace. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au deſſus de *Shakeſpear* dans les tragédies de ſon bon tems, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres ; & s'il fait dire malheureuſement à Céſar,

Qu'il vient annoblir par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif, Céſar ne dit point chez lui les extravagances qu'il

débite dans *Shakespear*. Ses héros ne sont point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*;

„ O terre de mon royaume ! ne nourris „ pas mon ennemi ; mais que les araignées „ qui sucent ton venin, & que les lourds „ crapauds soient sur sa route ; qu'ils atta- „ quent ses pieds perfides, qui le foulent de „ ses pas usurpateurs. Ne produis que de „ puants chardons pour eux ; & quand ils vou- „ dront cueillir une fleur sur ton sein, ne leur „ présente que des serpens en embuscade. "

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakespear* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV*. *a*)

Le général demande au prince quelle heure il est. Le prince lui répond ; „ Tu as l'esprit „ si gras pour avoir bu du vin d'Espagne, „ pour t'être déboutonné après souper, pour „ avoir dormi sur un banc après dîner, que „ tu as oublié ce que tu devrais savoir. Que „ diable t'importe l'heure qu'il est ? à moins „ que les heures ne soient des tasses de vin, „ que les minutes ne soient des hachis de „ chapons, que les cloches ne soient des lan- „ gues de maquerelles, les cadrans des ensei-

a) Scène II. du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV*.

„ gnes de mauvais lieux, & le ſoleil lui-
„ même une fille de joie en taffetas couleur
„ de feu.

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces groſſiéretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théâtre & de l'égliſe anglicane ?

RARETÉ DES GENS DE GOUT.

On eſt affligé quand on conſidère (ſurtout dans les climats froids & humides) cette ſoule prodigieuſe d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne liſent jamais ; & dont quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, & pour ſe mettre en état de parler au hazard des choſes dont ils ne peuvent avoir que des idées confuſes.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouvez un ou deux libraires. Il en eſt qui en ſont entiérement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le ſubdélégué, l'élu, le receveur du grenier à ſel, le citoyen aiſé, perſonne n'a de livres, perſonne n'a l'eſprit cultivé ; on n'eſt pas plus avancé qu'au douziéme ſiécle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût eſt rare !

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encor n'eſt-il le partage que du très petit nombre ; toute la populace en eſt exclue. Il eſt inconnu aux familles bourgeoiſes où l'on eſt continuellement occupé du ſoin de ſa fortune, des détails domeſtiques & d'une groſſière oiſiveté, amuſée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'eſt la honte de l'eſprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduiſe que chez l'oiſiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Verſailles né avec beaucoup d'eſprit, qui diſait, Je ſuis bien malheureux, je n'ai pas le tems d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de ſix cent mille perſonnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui ayent le goût des beaux arts. Qu'on repréſente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui eſt ſi rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris eſt enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poéſie, de la peinture, de la muſique ? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie ;

il appartient à un très petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci quos equus amavit,
Jupiter aut ardens evexit ad æthera virtus
Diis geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel, *Erectos ad ſydera tollere vultus;* Les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIÈRE.

IL faut que le plaiſir de gouverner ſoit bien grand, puiſque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres ſur le gouvernement qu'il n'y a de princes ſur la terre. Que DIEU me préſerve ici d'enſeigner les rois, & meſſieurs leurs miniſtres, & meſſieurs leurs valets de chambre, & meſſieurs leurs confeſſeurs, & meſſieurs leurs fermiers-généraux! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à Mr. *Wilks* de peſer dans ſa balance anglaiſe ceux qui

ſont à la tête du genre-humain : de plus il ſerait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes ſur le gouvernement, avec *Machiavel*, & la *Politique de l'Ecriture ſainte* par Boſſuet, avec le *Citoyen financier*, le *Guidon de finances*, le *Moyen d'enrichir un état*, &c. il y eût encor quelqu'un qui ne ſût pas parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Le profeſſeur *Puffendorf*, ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David* ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* ſon conſeiller privé, ne trahit point ſon ſerment quand il ordonna (ſelon l'hiſtoire juive) à ſon fils *Salomon* de faire aſſaſſiner Semeï, *parce que David ne s'était engagé que pour lui ſeul à ne pas tuer Semeï.* Le baron, qui réprouve ſi hautement les reſtrictions mentales des jéſuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne ſera pas du goût des conſeillers d'état. *Puffendorf* livre IV. ch. XI. art. XIII.

Peſez les paroles de Boſſuet dans ſa *Politique de l'Ecriture ſainte* à monſeigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par ſucceſſion à la maiſon de David & de Salomon, & le trône de David eſt affermi à jamais.* (quoique ce petit eſcabeau appellé *trône* ait très peu duré) *En vertu de cette loi l'aîné devait ſuccéder au préjudice de ſes frères : c'eſt pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Bethſabé mère de Salomon, Vous ſavez que le* Liv. II. propoſ. IX.

royaume était à moi, & tout Israël m'avait reconnu : mais le Seigneur a transferé le royaume à mon frère Salomôn. Le droit d'*Adonias* était inconteſtable. *Boſſuet* le dit expreſſément à la fin de cet article. *Le Seigneur a transféré* n'eſt qu'une expreſſion ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime, la naiſſance de ſon cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit Boſſuet, *qu'il n'arrivât quelque choſe d'extraordinaire, l'aîné devait ſuccéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé ſur un double adultère & ſur un meurtre, fit aſſaſſiner au pied de l'autel ſon frère aîné, ſon roi légitime, dont les droits étaient ſoutenus par le pontife *Abiathar*, & par le général *Joab*. Après cela avouons qu'il eſt plus difficile qu'on ne penſe de prendre des leçons du droit des gens & du gouvernement dans l'Ecriture ſainte, donnée aux Juifs, & enſuite à nous pour des intérêts plus ſublimes.

Que le ſalut du peuple ſoit la loi ſuprême, telle eſt la maxime fondamentale des nations ; mais on fait conſiſter le ſalut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le ſalut d'un peuple eſt de tuer ſes voiſins & de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il

eſt encor difficile de trouver là un droit des gens bien ſalutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penſer & à la douceur de la ſociété.

Il y a des figures de géométrie très régulières & parfaites en leur genre ; l'arithmétique eſt parfaite, beaucoup de métiers ſont exercés d'une manière toûjours uniforme & toûjours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous ſont fondés ſur des paſſions qui ſe combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines ſans diſcorde ; il eſt donc impoſſible qu'elle ne ſoit dans les royaumes. Chaque gouvernement eſt non-ſeulement comme les couvens ; mais comme les ménages : il n'y en a point ſans querelles ; & les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toûjours été ſanglantes : celles des ſujets avec leurs ſouverains n'ont pas quelquefois été moins funeſtes : comment faut-il faire ? ou riſquer, ou ſe cacher.

SECTION SECONDE.

Plus d'un peuple ſouhaite une conſtitution nouvelle ; les Anglais voudraient changer de miniſtres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes ſont tous fiers de l'égliſe de St. Pierre, & de leurs anciennes ſtatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille ſouhaiteraient que l'égliſe eût moins d'or, & qu'il y eût plus de bled dans leurs greniers : ils regrettent le tems où les apôtres allaient à pied, & où les citoyens Romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceſſe de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il eſt ſûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démoſthène* que celui d'un bacha; mais dans leurs tems les plus floriſſans ils ſe plaignaient toûjours; la diſcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les villes, & au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des loix aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore; mais les leurs étaient ſi mauvaiſes qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juſte *Ariſtide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë après avoir été berné par *Ariſtophane*; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe* parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon!* Mais le gouvernement des monarchies voiſines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle eſt la meilleure forme de gouvernement : il vous dit, *que pluſieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres au contraire ſe déchaînent furieuſement contre les rois, & qu'il eſt hors de ſon ſujet d'examiner en détail les raiſons de ces derniers.* Liv. VII. chap. V.

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en diſe plus que *Puffendorf*, il ſe trompera beaucoup.

Un Suiſſe, un Hollandais, un noble Vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire diſputaient un jour en voyage ſur la préférence de leurs gouvernemens ; perſonne ne s'entendit, chacun demeura dans ſon opinion ſans en avoir une bien certaine : & ils s'en retournèrent chez eux ſans avoir rien conclu ; chacun louant ſa patrie par vanité, & s'en plaignant par ſentiment.

Quelle eſt donc la deſtinée du genre-humain ? preſque nul grand peuple n'eſt gouverné par lui-même.

Partez de l'orient pour faire le tour du monde, le Japon a fermé ſes ports aux étrangers dans la juſte crainte d'une révolution affreuſe.

La Chine a ſubi cette révolution ; elle obéit à des Tartares moitié Mantchoux,

moitié Huns ; l'Inde a des Tartares Mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l'Epire sont encor sous le joug des Turcs. Ce n'est point une race anglaise qui règne en Angleterre. C'est une famille allemande qui a succédé à un prince Hollandais ; & celui-ci à une famille écossaise, laquelle avait succédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chassé une famille saxonne & usurpatrice. L'Espagne obéït à une famille française, qui succéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui se vantaient d'être visigothes ; ces Visigoths avaient été chassés longtems par des Arabes, après avoir succédé aux Romains, qui avaient chassé les Carthaginois.

La Gaule obéït à des Francs après avoir obéï à des préfets Romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Abares, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, & presque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares ? Gouverne qui peut. Et quand on est parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. Voyez *Loix*.

SEC-

SECTION TROISIÉME.

Un voyageur racontait ce qui ſuit en 1769, J'ai vu dans mes courſes un pays aſſez grand & aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent; non pas en ſecret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéïr à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre. Il y a des commiſſions très importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour trois petits ſeſterces; & ſi le célébrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture; elles ſont le réſultat d'un jeu de hazard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, & en feſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent. S'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie confidérable des citoyens a toute fa fubfiftance affignée fur une maifon qui n'a rien; & trois cent perfonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces citoyens fur cet hôtel imaginaire ; droit dont ils n'ufent jamais , ignorant profondément ce qui eft cenfé paffer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propofition faite à quiconque a un peu d'or dans fa caffette , de s'en deffaifir pour acquérir un quarré de papier admirable , qui vous fera paffer fans aucun foin une vie douce & commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui fera bien meilleur. Le furlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné ; mais de bonnes têtes vous confolent , en vous affurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une propofition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire & vous y achetez des chofes néceffaires au vêtir , au manger , au boire , au coucher. Paffez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées , comme fi vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raifon , on ne

vous répond point ; ou ſi l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conſéquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume ſont étrangères au royaume.

Il y a quelque tems qu'en changeant de chevaux & me ſentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poſte ; Je ne ſaurais vous le donner, me dit-il ; les commis à la ſoif qui ſont en très grand nombre & tous fort ſobres, me feraient payer le *trop bu* ; ce qui me ruinerait. Ce n'eſt point trop boire, lui dis-je, que de ſe ſuſtenter d'un verre de vin ; & qu'importe que ce ſoit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

Monſieur, repliqua-t-il, nos loix ſur la ſoif ſont bien plus belles que vous ne penſez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent viſiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laiſſer boire pour notre ſanté. Ils reviennent au bout de l'année : & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende : & pour peu que nous ſoyons récalcitrans on nous envoye à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous don-

nais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuser d'avoir trop bu ; vous voyez ce que je risquerais avec les intendans de notre santé.

J'admirai ce régime ; mais je ne fus pas moins surpris lorsque je rencontrai un plaideur au déseſpoir qui m'apprit qu'il venait de perdre au delà du ruiſſeau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au deçà. Je ſus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa converſation excita ma curioſité. Notre nation eſt ſi ſage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les loix, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y eſt arbitraire, tout y eſt abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encor dans le pays lorſque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ſes voiſins. On appellait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraiſſait dans la dernière miſère ; elle avait perdu ſon argent, ſes ſoldats, ſes flottes, ſon commerce. Je dis, ſon dernier jour eſt venu, il faut que tout paſſe. Voilà une nation anéantie ; c'eſt dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable,

induſtrieuſe & fort gaye, après avoir été autrefois groſſière, ſuperſtitieuſe & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans ſa capitale & ſes principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté, & on ne reſpirait que le plaiſir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cauſe qu'en examinant le gouvernement de ſes voiſins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout auſſi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle était plus induſtrieuſe qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle, ſe plaignait un jour amérement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il ſavait aſſez bien l'hiſtoire ; on lui demanda s'il ſe ferait cru plus heureux il y a cent ans, lorſque dans ſon pays alors barbare on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il ſecoua la tête. Aimeriez-vous les tems des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de St. Quentin & de Pavie, ou les longs déſaſtres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, & les horreurs de la ſeconde race, & les barbaries de la première ? A chaque queſtion il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis, diſait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers.

On en vint enfin aux druides. Ah ! s'écria-t-il, je me trompais; il eſt encor plus horrible d'être gouverné par des prêtres ſanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le tems où il vivait, était le moins à tout prendre, le moins odieux.

SECTION QUATRIÉME.

Un aigle gouvernait les oiſeaux de tout le pays d'Oritnie. Il eſt vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de ſon bec, & de ſes ſerres. Mais enfin après avoir pourvu à ſes repas & à ſes plaiſirs, il gouverna auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie.

Dans ſa vieilleſſe, il fut aſſailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du nord déſoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buiſſons de l'empire, & qu'on avait longtems appellé *lucifugax*. Il était ruſé, il s'aſſocia avec des chauve-ſouris; & tandis que les vautours ſe battaient contre l'aigle, notre hibou & ſa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on ſe diſputait.

L'aigle & les vautours après une aſſez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec ſa phyſionomie grave ſut en impoſer aux deux partis.

Il perſuada à l'aigle & aux vautours de

ſe laiſſer rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du bec pour ſe mieux concilier enſemble. Avant ce tems le hibou avait toûjours dit aux oiſeaux, Obéïſſez à l'aigle; enſuite il avait dit, Obéïſſez aux vautours. Il dit bientôt, Obéïſſez à moi ſeul. Les pauvres oiſeaux ne ſurent à qui entendre; ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-ſouris. *Qui habet aures audiat.*

SECTION CINQUIÉME.

„ J'ai un grand nombre de catapultes & „ de baliſtes des anciens Romains, qui ſont „ à la vérité vermoulues, mais qui pouraient „ encor ſervir pour la montre. J'ai beaucoup „ d'horloges d'eau dont la moitié ſont caſ- „ ſées; des lampes ſépulcrales, & le vieux „ modèle en cuivre d'une quinquirême; je „ poſſède auſſi des toges, des pretextes, des „ laticlaves en plomb; & mes prédéceſſeurs „ ont établi une communauté de tailleurs qui „ font aſſez mal des robes d'après ces anciens „ monumens. A ces cauſes à ce nous mou- „ vans, ouï le rapport de notre principal „ antiquaire, nous ordonnons que tous ces „ vénérables uſages ſoient en vigueur à ja- „ mais, & qu'un chacun ait à ſe chauſſer „ & à penſer dans toute l'étendue de nos „ états comme on ſe chauſſait & comme on

„ penſait du tems de *Cnidus Ruſillus* propré-
„ teur de la province à nous dévolue par le
„ droit de bienſéance, &c. “

On repréſenta au chauffe-cire qui employait ſon miniſtère à ſceller cet édit, que tous les engins y ſpécifiés ſont devenus inutiles.

Que l'eſprit & les arts ſe perfectionnent de jour en jour, qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perſonne ne monterait ſur les quinquirèmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en achéterait pas un ſeul, & qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre un peu à la manière de penſer des honnêtes gens de ſon pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à ſon alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourait s'en préſenter.

SECTION SIXIÉME.

Tableau du gouvernement anglais.

C'eſt une choſe curieuſe, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne ſais pas bien préciſément

quel eſt le myſtère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiſtration de l'Angleterre : & j'aime mieux examiner cette adminiſtration que celle de l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'eſclaves ; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'eſclaves, & très peu d'hommes.

Conſidérons d'abord un bâtard Normand qui ſe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *St. Louis* en eut depuis ſur le grand Caire. Mais *St. Louis* eut le malheur de ne pas commencer par ſe faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome ; & *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre ſa cauſe légitime & ſacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui aſſurait ſon bon droit, ſans même avoir entendu la partie adverſe, & ſeulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié ſur la terre ſera lié dans les cieux.* Son concurrent *Harald*, roi très légitime, étant ainſi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du ſiége univerſel, une vertu un peu plus forte ; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainſi qu'avaient régné *Pepin* & *Clovis* en France, les Goths & les Lombards en Italie, les Viſigoths, & enſuite les Arabes en Eſpagne,

les Vandales en Afrique, & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un auſſi juſte titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient poſſédé un auſſi juſte que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, ſi vous voulez, celui des *fouïnes ſur les baſſes-cours.*

Tous ces grands-hommes étaient ſi parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* juſqu'aux flibuſtiers, il n'eſt queſtion que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*, & dans l'ancien Teſtament le prophète *Iſaïe* donne le nom de *voleur* au fils que ſa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maherſalal has-bas, *partagez vite les dépouilles.* Nous avons déja remarqué que les noms de *ſoldat* & de *voleur* étaient ſouvent ſynonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux* qui uſurpa la couronne ſur ſon frère aîné, fut auſſi roi de droit divin ſans difficulté; & ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troiſiéme uſurpateur.

Les barons Normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invaſion de l'An-

gleterre, voulaient des récompenſes. Il ſalut bien leur en donner; les faire grands-vaſſaux, grands-officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il eſt clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire, de tous ces ſeigneurs, ſes gardes, & ſes eſtafiers. Mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit donc obligé de partager.

A l'égard des ſeigneurs Anglo-Saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'eſclavage. On leur laiſſa, chez eux, la dignité de ſeigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands-vaſſaux Normands, qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, juſqu'à la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il? ce qu'étaient devenus preſque tous les peuples de l'Europe; des ſerfs, des villains.

Enfin, après la folie des croiſades, les princes ruinés vendent la liberté à des ſerfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail & par le commerce. Les villes ſont affranchies. Les communes ont des privilèges. Les droits des hommes renaiſſent de l'anarchie même.

Les barons étaient partout en diſpute avec leur roi, & entre eux. La diſpute devenait partout une petite guerre inteſtine, com-

poſée de cent guerres civiles. C'eſt de cet abominable & ténébreux chaos, que ſortit encore une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur deſtinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands-vaſſaux de France pour la Normandie, enſuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aiſément les uſages des rois dont ils relevaient. Les états généraux furent longtems compoſés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaiſe fut une imitation du conſeil d'état, auquel le chancelier de France préſide. La cour du banc du roi fut créée ſur le modèle du parlement inſtitué par *Philippe le bel.* Les plaids communs étaient comme la juriſdiction du châtelet. La cour de l'échiquier reſſemblait à celle des généraux des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine royal eſt inaliénable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets, s'il était priſonnier de guerre; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille aînée, & quand il faiſait ſon fils chevalier; tout cela rappellait

les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappellé les communes aux états généraux, que le roi d'Angleterre, *Edouard*, en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, juſqu'à cette époque du quatorziéme ſiécle, le gouvernement anglais ſuivre pas-à-pas celui de la France. Les deux égliſes ſont entiérement ſemblables; même aſſujettiſſement à la cour de Rome; mêmes exactions dont on ſe plaint, & qu'on finit toûjours par payer à cette cour avide; mêmes querelles, plus ou moins fortes; mêmes excommunications; mêmes donations aux moines; même chaos; même mêlange de rapines ſacrées, de ſuperſtitions, & de barbarie.

La France, & l'Angleterre, ayant donc été adminiſtrées ſi longtems ſur les mêmes principes, ou plutôt ſans aucun principe, & ſeulement par des uſages tout ſemblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens ſont devenus auſſi différens que ceux de Maroc & de Veniſe?

N'eſt-ce point que, l'Angleterre étant une iſle, le roi n'a pas beſoin d'entretenir conti-

nuellement une ſorte armée de terre, qui ſerait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'eſt-ce point, qu'en général les Anglais ont dans l'eſprit quelque choſe de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre que quelques autres peuples ?

N'eſt-ce point par cette raiſon que, s'étant toûjours plaints de la cour de Rome, ils en ont entiérement ſecoué le joug honteux ; tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, & en danſant avec ſes chaines ?

La ſituation de leur pays, qui leur a rendu la navigation néceſſaire, ne leur a-t-elle pas donné auſſi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur iſle, le théâtre de tant de ſanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué auſſi à leur inſpirer une franchiſe généreuſe ?

N'eſt-ce pas ce mêlange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de ſang royal dans les combats & ſur les échaffauts, & qui n'a jamais permis qu'ils employaſſent le poiſon dans leurs troubles civils, tandis qu'ailleurs, ſous un gouvernement ſacerdotal, le poiſon était une arme ſi commune ?

L'amour de la liberté n'eſt-il pas devenu leur caractère dominant, à meſure qu'ils ont

été plus éclairés & plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puissans : mais ils peuvent tous être également libres. Et c'est ce que les Anglais ont obtenu par leur constance.

Etre libre, c'est ne dépendre que des loix. Les Anglais ont donc aimé les loix, comme les péres aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très tard ; parce qu'il a falu longtems combattre des puissances respectées : la puissance du pape, la plus terrible de toutes, puisqu'elle était fondée sur le préjugé & sur l'ignorance ; la puissance royale, toûjours prête à se déborder, & qu'il falait contenir dans ses bornes ; la puissance du baronage, qui était une anarchie ; la puissance des évêques, qui mêlant toûjours le prophane au sacré, voulurent l'emporter sur le baronage & sur les rois.

Peu-à-peu la chambre des communes est devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes est véritablement la nation : puisque le roi qui est le chef, n'agit que pour lui, & pour ce qu'on appelle *sa prérogative ;* puisque les pairs ne sont en parlement que pour eux ; puisque les évê-

ques n'y ſont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eſt pour le peuple ; puiſque chaque membre eſt député du peuple. Or ce peuple eſt au roi comme environ huit millions ſont à l'unité. Il eſt aux pairs & aux évêques comme huit millions ſont à deux cent tout au plus. Et les huit millions de citoyens libres ſont repréſentés par la chambre baſſe.

De cet établiſſement, en comparaiſon duquel la république de *Platon* n'eſt qu'un rêve ridicule, & qui ſemblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il eſt né des abus affreux, & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaſte machine, l'ont preſque détruite du tems de *Fairfax* & de *Cromwell.* Le fanatiſme abſurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui conſume un beau bâtiment, qui n'eſt que de bois.

Il a été rebâti de pierres du tems de *Guillaume d'Orange.* La philoſophie a détruit le fanatiſme, qui ébranle les états les plus fermes. Il eſt à croire qu'une conſtitution qui a réglé les droits du roi, des nobles & du peuple, & dans laquelle chacun trouve ſa ſûreté, durera autant que les choſes humaines peuvent durer.

Il eſt à croire auſſi que tous les états, qui ne

ne ſont pas fondés ſur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Après avoir écrit cet article, j'ai relu le dernier article du livre dix-neuviéme de l'*Eſprit des loix*, dans lequel l'auteur fait un portrait de l'Angleterre, ſans la nommer. J'ai été ſur le point de jetter au feu mon article ; mais j'ai conſidéré que s'il n'a pas les traits d'eſprit, la fineſſe, la profondeur qu'on admire dans le préſident de *Monteſquieu*, il peut encore être utile. Il eſt fondé ſur des faits inconteſtables ; & on conteſte quelquefois les idées les plus ingénieuſes.

GRACE.

SECTION PREMIÈRE.

TOute la nature, tout ce qui exiſte, eſt une grace de DIEU ; il fait à tous les animaux la grace de les former & de les nourrir. La grace de faire croître un arbre à ſoixante & dix pieds eſt accordée au ſapin & refuſée au roſeau. Il donne à l'homme la grace de penſer, de parler & de le connaître ; il m'accorde la grace de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tourneli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit ſur la grace.

Le premier qui ait parlé de la grace efficace & gratuite, c'eſt ſans contredit *Homère.* Cela pourait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *St. Auguſtin.* Mais qu'il liſe le troiſiéme livre de l'*Iliade*, il verra que *Pâris* dit à ſon frère *Hector*, „ Si les Dieux vous ont donné la valeur, „ & s'ils m'ont donné la beauté, ne me re„ prochez pas les préſens de la belle *Vénus*; „ nul don des Dieux n'eſt mépriſable, il ne „ dépend pas des hommes de les obtenir. "

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encor que *Jupiter* ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grace d'en-haut.

Sarpédon & enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grace a manqué tour-à-tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère.* Ils ont prétendu que la providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers, qu'elle gouvernait tout par des loix univerſelles, que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grace verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphant, l'homme, les élémens & les aſtres obéïſſent à des loix in-

variables, que DIEU, immuable comme elles, établit de toute éternité. Voyez *Providence.*

Ces philosophes n'auraient admis ni la grace de santé de *St. Thomas*, ni la grace médicinale de *Cajetan.* Ils n'auraient pu expliquer l'extérieure, l'intérieure, la coopérante, la suffisante, la congrue, la prévenante, &c. Il leur aurait été difficile de se ranger à l'avis de ceux qui prétendent que le maître absolu des hommes donne un pécule à un esclave & refuse la nourriture à l'autre; qu'il ordonne à un manchot de pêtrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être son courier.

Ils pensent que l'éternel *Demiourgos* qui a donné des loix à tant de millions de mondes gravitans les uns vers les autres, & se prêtant mutuellement la lumière qui émane d'eux, les tient tous sous l'empire de ses loix générales, & qu'il ne va point créer des vents nouveaux pour remuer des brins de paille dans un coin de ce monde.

Ils disent que si un loup trouve dans son chemin un petit chevreau pour son souper, & si un autre loup meurt de faim, DIEU ne s'est point occupé de faire au premier loup une grace particulière.

Nous ne prenons aucun parti entre ces philosophes & *Homère*, ni entre les jansénis-

tes & les molinistes. Nous félicitons ceux qui croient avoir des graces prévenantes ; nous compatissons de tout notre cœur à ceux qui se plaignent de n'en avoir que de versatiles ; & nous n'entendons rien au congruisme.

Si un Bergamasque reçoit le samedi une grace prévenante qui le délecte au point de faire dire une messe pour douze sous chez les carmes, célébrons son bonheur. Si le dimanche, il court au cabaret abandonné de la grace, s'il bat sa femme, s'il vole sur le grand chemin, qu'on le pende. DIEU nous fasse seulement la grace de ne déplaire dans nos questions ni aux bacheliers de l'université de Salamanque, ni à ceux de la Sorbonne, ni à ceux de Bourges, qui tous pensent si différemment sur ces matieres ardues, & sur tant d'autres ; de n'être point condamné par eux, & surtout, de ne jamais lire leurs livres.

SECTION SECONDE.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable, Messieurs, je vous avertis que notre souverain seigneur a pris pour sa part tout le genre-humain, excepté un très petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ses dépendances ; nous prierions tous ce député de vouloir bien

nous inſcrire ſur la liſte des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grace.

S'il nous répondait, „ Vous ne pouvez la „ mériter, mon maître a fait la liſte de tous „ les tems ; il n'a écouté que ſon bon plai- „ ſir ; il s'occupe continuellement à faire une „ infinité de pots de chambre , & quelques „ douzaines de vaſes d'or. Si vous êtes pot „ de chambre , tant pis pour vous. "

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'Etre éternel ſouverainement bon.

On a toûjours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir tranſporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juſte reproche, n'a pas héſité à l'appeller *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce Grec qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël*, eut, dit-on, cinq cent enfans. Que diriez-vous ſi un Marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage & bon *Mulei-Iſmaël* donnant à

dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas :

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire, car je ſuis fort glorieux ; je vous aime tous tendrement, j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc ; & pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cent quatre-vingt dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre, car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël* ?

Vous prendriez aſſurément le Marabout pour le plus grand fou que l'Afrique aît jamais produit.

Mais ſi trois ou quatre mille Marabouts entretenus graſſement à vos dépens, venaient vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain & à l'eau juſqu'à-ce qu'ils fuſſent revenus dans leur bon ſens ?

Vous m'alléguez que mon indignation eſt aſſez raiſonnable contre les ſupralapſaires qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cent enfans que pour ſa gloire, & qu'il a toûjours eu l'intention de les faire rouer & de les faire brûler, excepté deux qui étaient deſtinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapſaires qui avouent que la première

intention de *Mulei-Ismaël* n'était pas de faire périr ses enfans dans les supplices ; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos en bon père de famille de se défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah ! supralapsaires, infralapsaires, gratuits, suffisans, efficaciens, jansénistes, molinistes, devenez enfin hommes, & ne troublez plus la terre pour des sottises que vous n'entendez pas !

GREC.

OBSERVATION SUR L'ANEANTISSEMENT DE LA LANGUE GRECQUE A MARSEILLE.

IL est bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marseille, il ne reste presque aucun vestige de la langue grecque en Provence ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de siécles auparavant ; nous ne les avons reçus que de la seconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos* plutôt que pour celui

de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaiſon barbare.

Il eſt évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les loix romaines, & depuis ayant encor reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent que très tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous ſont parvenus que par les latins, & tous les mots d'anatomie & de médecine connus ſi tard, il ne reſtera preſque rien. N'eſt-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare*; acier d'*axi* plutôt que d'*acies*; acre d'*agros* plutôt que d'*ager*; aile d'*ily* plutôt que d'*ala*?

On a été juſqu'à dire qu'aumelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec ſignifie du miel, & *oon* ſignifie un œuf. On a fait encor mieux dans le *Jardin des racines grecques*; on y prétend que dîner vient de *dipnein* qui ſignifie ſouper.

Si on veut s'en tenir aux expreſſions grecques que la colonie de Marſeille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liſte en ſera courte.

Aboyer, peut-être de *bauzein.*
Affre, affreux, d'*afronos.*
Agacer, peut-être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.
Babiller, peut-être de *babazo.*
Balle, de *ballo.*
Bas, de *bathys.*
Bleſſer, de l'aoriſte *blapto.*
Bouteille, de *bouttis.*
Coin, de *gonia.*
Entraille, d'*entera.*
Gargariſer, de *gargarizein.*
Hermite, d'*eremos.*
Idiot, d'*idiotes.*
Cuiſſe, peut-être d'*iſchis.*
Tuer, de *thuein.*
Colle, de *colla.*
Colère, de *cholé.*
Bride, de *bryter.*
Brique, de *bryka.*
Couper, de *copto.*
Fier, de *fiaros.*
Orgueil, d'*orge.*
Maraud, de *miaros.*
Moquer, de *mokeuo.*
Page, de *païs.*
Sifler, peut-être de *ſiffloo.*
Mouſtache, de *muſtax.*

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille du

tems d'*Auguste* dans toute sa pureté ; & je m'étonne surtout que la plûpart des mots grecs conservés en Provence soient des expressions de choses inutiles, tandis que les termes qui désignaient les choses nécessaires sont absolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le soleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain, mots qui semblaient devoir se perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cause aux Visigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévastèrent l'empire Romain ; barbarie dont il reste encor tant de traces.

GRÉGOIRE VII.

Bayle lui-même en convenant que *Grégoire* fut le boutefeu de l'Europe, lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne se piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait subjugué tant d'autres peuples, cela est beau & glorieux selon le monde ; mais on n'en est pas surpris quand on y fait un peu réflexion. C'est bien un autre sujet de surprise quand on voit la nouvelle Rome, ne se piquant que du ministère*

Voyez *Bayle* à l'article *Grégoire*.

apoſtolique, acquérir une autorité ſous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a preſque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne ſe ſoit enfin très mal trouvé de ſa réſiſtance. Encor aujourd'hui les démêlés des plus puiſſans princes avec la cour de Rome, ſe terminent preſque toûjours à leur confuſion.

Je ne ſuis en rien de l'avis de *Bayle*. Il poura ſe trouver bien des gens qui ne ſeront pas de mon avis. Mais le voici, & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'eſt pas à la confuſion des princes d'Orange & des ſept Provinces-Unies que ſe ſont terminés leurs différends avec Rome. Et *Bayle* ſe moquant de Rome dans Amſterdam, était un aſſez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elizabeth*, de *Guſtave Vaſa* en Suède, des rois de Dannemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la ſeule petite ville de Genève, ſur la politique de la cour Romaine, ſont d'aſſez bons témoignages qu'il eſt aiſé de lui réſiſter en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le ſaccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*, le pape *Clément VII* priſonnier au château St. Ange; *Louïs XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, & érigeant dans Rome même

un monument de la ſoumiſſion du pape ; & de nos jours les jéſuites, cette principale milice papale détruite ſi aiſément en Eſpagne, en France, à Naples, à Goa & dans le Paraguai, tout cela prouve aſſez que quand des princes puiſſans ſont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confuſion ; ils pouront ſe laiſſer fléchir, mais ils ne feront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché ſur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me paraît qu'ils n'ont fait préciſément dans ces tems de leur grandeur, que ce que feſaient les califes ſucceſſeurs de *Mahomet* dans le tems de leur décadence. Les uns & les autres en qualité de prêtres, donnaient en cérémonie l'inveſtiture des empires aux plus forts.

4°. Maimbourg dit, *ce qu'aucun pape n'avait encor jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de ſa dignité d'empereur & de ſes royaumes de Germanie & d'Italie.*

Maimbourg ſe trompe. Le pape *Zacharie* longtems auparavant avait mis une couronne ſur la tête de l'Auſtraſien *Pepin* uſurpateur du royaume des Francs, puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident & privé par-là l'impératrice *Irène* de tout cet empire ; & depuis ce tems il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'égliſe romaine qui ne s'imaginât

que ſon évêque diſpoſait de toutes les couronnes.

On fit toûjours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme ſacrée qui repoſait dans la ſacriſtie de St. Jean de Latran, & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occaſions. Cette prérogative eſt ſi belle, elle élève ſi haut la dignité d'un exorciſte né à Velletri ou à Civita-Vecchia, que ſi *Luther*, *Zuingle*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin*, & tous les prophêtes des Cevennes étaient nés dans un miſérable village auprès de Rome & y avaient été tonſurés, ils auraient ſoutenu cette égliſe avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du tems, du lieu où l'on eſt né, & des circonſtances où l'on ſe trouve. *Grégoire VII* était né dans un ſiécle de barbarie, d'ignorance & de ſuperſtition, & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, ſans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était conteſté par tous les grands ſeigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'Auſtraſien *Charlemagne* le peuple Romain ait jamais été fort aiſe d'obéïr à des Francs ou à des Teutons ; il les haïſſait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, ſi les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laiſſé dans Rome qu'une mémoire exécrable parce qu'ils y

avaient été puiſſans ; & depuis les *Othons* on ſait que l'Europe fut dans une anarchie affreuſe.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée ſous les empereurs de la maiſon de *Franconie.* La moitié de l'Allemagne était ſoulevée contre *Henri IV* ; la grande-ducheſſe comteſſe *Mathilde* ſa couſine-germaine plus puiſſante que lui en Italie, était ſon ennemie mortelle. Elle poſſédait ſoit comme fiefs de l'empire, ſoit comme allodiaux tout le duché de Toſcane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmeſan, une partie de la marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolette, Vérone ; elle avait des droits, c'eſt-à-dire des prétentions, ſur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale révendiquait ces terres, ſelon ſon uſage de tout révendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le prophane & le ſacré pour gouverner cette princeſſe, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint ſon directeur, & de ſon directeur ſon héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet ſon amant, ou s'il feignit de l'être, ou ſi ſes ennemis feignirent qu'il l'était, ou ſi dans des momens d'oiſiveté ce petit homme très pétulant & très vif abuſa quelquefois de ſa pénitente qui était femme, faible & capricieuſe.

Rien n'eſt plus commun dans l'ordre des choſes humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point regiſtre, comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées, comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ſes ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accuſation pour une preuve. C'eſt bien aſſez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de ſa pénitente ſans aſſurer qu'il prétendît encor à ſa perſonne.

6°. La donation qu'il ſe fit faire en 1077 par la comteſſe *Mathilde*, eſt plus que ſuſpecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'eſt que non-ſeulement on ne montra jamais cet acte; mais que dans un ſecond acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresſe de Canoſſe; & dans le ſecond acte on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (Voyez l'article *Donations.*) Cela pourait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop ſcrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces tems-là, (& ces tems ſont bien longs) il y en a plus de neuf cent d'évidemment fauſſes.

Il y eut deux ſortes d'uſurpateurs dans notre Europe, & ſurtout en Italie, les brigands & les fauſſaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce

brouillon décrédita fort son héroïsme par ses prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur, & en cela il fit bien, puisque l'empereur *Henri IV* avait crée un pape; *Henri* le déposait, & il déposait *Henri*. Jusques-là il n'y a rien à dire, tout est égal de part & d'autre Mais *Grégoire* s'avisa de faire le prophète; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080; mais *Henri IV* fut vainqueur; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encor plus entousiaste qu'habile.

Je signe de tout mon cœur ce que dit Bayle, *Quand on s'engage à prédire l'avenir on fait provision sur toute chose d'un front d'airain, & d'un magazin inépuisable d'équivoques.* Mais vos ennemis se moquent de vos équivoques, leur front est d'airain comme le vôtre, & ils vous traitent de fripon insolent & mal-adroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'assaut en 1083; il fut assiégé dans le château nommé depuis *St. Ange*, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait osé déposséder. Il mourut dans la misère & dans le mépris à Salerne, sous la protection du Normand *Robert Guiscard*.

J'en demande pardon à Rome moderne; mais quand je lis l'histoire des *Scipions*, des

Ca-

des *Catons*, des *Pompées* & des *Césars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux devenu pape sous le nom de *Grégoire VII*.

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint ; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoit XIII*. On imprima même un office de *St. Grégoire VII* ; dans lequel on dit que ce saint *délivra les fidèles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur*.

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices ; mais le nonce *Bentivoglio* qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra qu'on appellait la *Constitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appellait la *Légende*, homme d'ailleurs fort aimable & de la meilleure compagnie, obtint du ministère qu'on se contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la supprimer, & d'en rire.

GUERRE.

TOus les animaux sont perpétuellement en guerre ; chaque espèce est née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas jusqu'aux moutons & aux colombes qui n'avalent une

quantité prodigieuſe d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même eſpèce ſe font la guerre pour des femelles, comme *Menelas* & *Pâris*. L'air, la terre & les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtrière eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada *homme* & *guerrier* ſont ſynonymes; & nous avons vu que dans notre hémiſphère *voleur* & *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine, que la guerre traîne toûjours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habi-

tations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques. Et quelques années après, tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent longtems ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le prince & ſon conſeil voyent ſon droit évident. Cette province qui eſt à quelques centaines de lieuës de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des loix aux gens,

il faut au moins avoir leur conſentement. Ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que *Gengis-Kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en trainèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils ſe diviſent auſſi-tôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, & vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-ſeulement ſans avoir aucun intérêt au procès, mais ſans ſavoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou ſix puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tan-

tôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour-à-tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque DIEU solemnellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfesance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cent pas me fracasse le corps, & que je

meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voyent la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu *Mars*. Sabaoth chez les Juifs signifie *le Dieu des armes :* mais Minerve chez Homère appelle *Mars* un Dieu furieux, insensé, infernal.

Le célèbre *Montesquieu*, qui passait pour humain, a pourtant dit, qu'il est juste de porter le fer & la flamme chez ses voisins, dans la crainte qu'ils ne fassent trop bien leurs affaires. Si c'est là l'esprit des loix, c'est celui des loix de *Borgia* & de *Machiavel.* Si malheureusement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle soit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Montesquieu : a*)
„ Entre les sociétés le droit de la défense
„ naturelle entraîne quelquefois la nécessité

a) *Esprit des loix*, liv. X. chap. II.

„ d'attaquer, lorſqu'un peuple voit qu'une
„ plus longue paix en mettrait un autre en
„ état de le détruire, & que l'attaque eſt
„ dans ce moment le ſeul moyen d'empêcher
„ cette deſtruction. "

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le ſeul moyen d'empêcher cette deſtruction ? Il faut donc que vous ſoyez ſûr que ce voiſin vous détruira s'il devient puiſſant. Pour en être ſûr, il faut qu'il ait fait déja des préparatifs de votre perte. En ce cas c'eſt lui qui commence la guerre, ce n'eſt pas vous ; votre ſuppoſition eſt fauſſe & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuſte, c'eſt celle que vous propoſez ; c'eſt d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne ſoit en état de vous attaquer.

C'eſt-à-dire, qu'il faut que vous hazardiez de ruiner votre pays dans l'eſpérance de ruiner ſans raiſon celui d'un autre. Cela n'eſt aſſurément ni honnête, ni utile, car on n'eſt jamais ſûr du ſuccès ; vous le ſavez bien.

Si votre voiſin devient trop puiſſant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puiſſant comme lui ? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers & de ſoldats, imitez-le dans cette ſage écono-

mie. S'il exerce mieux ſes matelots, exercez les vôtres ; tout cela eſt très juſte. Mais d'expoſer votre peuple à la plus horrible miſère, dans l'idée ſi ſouvent chimérique d'accabler votre cher frère le ſéréniſſime prince limitrophe ! ce n'était pas à un préſident honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conſeil.

GUEUX MENDIANT.

Tout pays où la gueuſerie, la mendicité eſt une profeſſion, eſt mal gouverné. La gueuſerie, ai-je dit autrefois, eſt une vermine qui s'attache à l'opulence ; oui, mais il faut la ſecouer. Il faut que l'opulence faſſe travailler la pauvreté ; que les hôpitaux ſoient pour les maladies & la vieilleſſe ; les atteliers pour la jeuneſſe ſaine & vigoureuſe.

Voici un extrait d'un ſermon qu'un prédicateur fit il y a dix ans pour la paroiſſe St. Leu & St. Giles, qui eſt la paroiſſe des gueux & des convulſionnaires :

Pauperes evangeliſantur, les pauvres ſont évangéliſés.

Que veut dire évangile, gueux, mes chers frères ? il ſignifie *bonne nouvelle*. C'eſt donc

une bonne nouvelle que je viens vous apprendre ; & quelle eſt-elle ? c'eſt que ſi vous êtes des fainéans, vous mourrez ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans, du moins on le dit ; & ils finirent par n'avoir pas un aſyle. Si vous travaillez, vous ſerez auſſi heureux que les autres hommes.

Meſſieurs les prédicateurs de St. Euſtache & de St. Roc peuvent prêcher aux riches de fort beaux ſermons en ſtile fleuri, qui procurent aux auditeurs une digeſtion aiſée dans un doux aſſoupiſſement ; & mille écus à l'orateur. Mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je ; car l'Ecriture a dit, qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job* qui fut quelque tems dans votre état, dit que l'homme eſt né pour le travail comme l'oiſeau pour voler. Voyez cette ville immenſe, tout le monde eſt occupé. Les juges ſe lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre juſtice & pour vous envoyer aux galères, ſi votre fainéantiſe vous porte à voler maladroitement.

Le roi travaille ; il aſſiſte tous les jours à ſes conſeils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en eſt pas plus riche : d'accord ; mais ce n'eſt pas ſa faute. Les financiers ſavent mieux que vous & moi qu'il n'entre

pas dans ſes coffres la moitié de ſon revenu; il a été obligé de vendre ſa vaiſſelle pour vous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que ſoixante & quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout d'un coup ſept cent quarante. Mais de tous ces amis de *Job* il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la ſienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères; agiſſez pour vous; car je vous avertis que ſi vous n'avez pas ſoin de vous-même, perſonne n'en aura ſoin; on vous traitera comme dans pluſieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira, DIEU vous aſſiſte.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous; nous ſerons nourris par les ſeigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger à leur table. Ils ont pour la plûpart aſſez de peine à ſe nourrir eux-mêmes, malgré la *méthode de s'enrichir promtement par l'agriculture* & cent ouvrages de cette eſpèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'uſage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelqu'eſprit ; ils diſent qu'ils feront des vers, qu'ils compoſeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet* ; qu'ils travailleront pour les nouvelles eccléſiaſtiques, qu'ils feront des feuilles pour *Fréron* ; des oraiſons funèbres pour des évêques, des chanſons pour l'opéra comique. C'eſt du moins une occupation ; on ne vole pas ſur le grand chemin quand on fait l'*Année littéraire*, on ne vole que ſes créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui riſquez les galères en paſſant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendians ; vous ſerez riches & honorés.

Fin de la ſixiéme partie.

TABLE
DES ARTICLES

contenus dans cette ſixiéme partie.

ERRATA

du ſixiéme volume.

Page 69. *ligne* 16. mais que ſait-on ce qui arrivera ? *corrigez*, mais qui ſait ce qui arrivera ?

page 71. *lig.* 24. *ôtez*, & Anchiſe.

page 107. *lig.* 9. *Venet*, corr. *Venel.*

page 119. *lig.* 25. de *Ponts*, corr. de *Ponto.*

page 169. *lig.* 19. de l'uſage, *corr.* à l'uſage.

page 178. *lig.* 17. & plat, à la fois hériſſé, *corr.* & plat à la fois, hériſſé.

page 226. *lig.* 4. une. Je ſuis, *corr.* un. Je ſuis.

page 245. *lig.* 10. d'un lieu, *corr.* du lieu.

page 261. *lig.* 21. ſoit habité, *corr.* ſoit habitée.

page 278. *lig.* 12. gloire s'il eſt, *corr.* gloire lorſqu'il eſt.

page 281. *lig.* 11. tant à ſuivre, *corr.* tant à le ſuivre.

page 286. *lig.* 4. de ceux-ci du, *corr.* de ceux du.

page 310. *lig.* 5. [était le moins à tout], *corr.* était à tout.